GAUTIER, LEON

LETTRES D'UN CATHOLIQUE.



LÉON GAUTIER





LETTRES

D'UN

ATHOLIQUE

DEUXIÈME SÉRIE



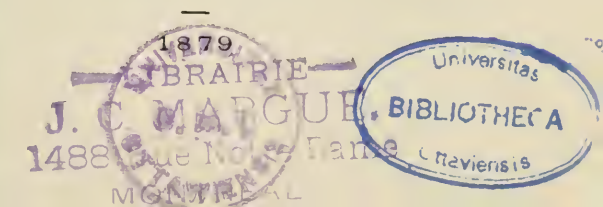
IÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE

'ARIS, VICTOR PALMÉ, RUE DE GRENELLE, 25

ELLES, J. ALBANEL, PLACE DE LOUVAIN, 15

—

1879



A MONSEIGNEUR

GASPARD MERMILLOD

ÉVÊQUE D'HÉBRON

VICAIRE APOSTOLIQUE DE GENÈVE

MONSEIGNEUR,

Lorsque je me suis décidé à publier cette seconde série de mes Lettres, votre nom s'est tout d'abord présenté à mon esprit, et j'ai formé le projet de vous dédier mon livre comme à mon véritable capitaine et chef d'école.

J'ai, depuis plus de vingt ans, éprouvé cette joie très-vive de pouvoir me dire, toutes les fois que je vous ai entendu : « Voici la « plus exacte expression de mes propres pen- « sées. Ce sont là mes aspirations les plus « profondes et mes vœux les plus intimes. »

Mais, à ces pensées qui nous sont communes, vous savez donner, Monseigneur, une forme éclatante et parfaite. Vous les revêtez du splendide manteau de votre éloquence et de votre poésie. Ce qui n'est chez moi qu'un balbutiement et une ébauche, devient chez vous un langage puissant et une œuvre d'art achevée.

Deux amours, deux passions se partagent votre cœur qui est si large et si haut. C'est un dévouement sans bornes à ce siége de saint Pierre dont vous avez virilement défendu tous les droits; et c'est aussi une passion très-vive pour le temps où nous vivons, pour tous les déshérités de ce

siècle et pour tant d'égarés que vous voulez ramener aux bras de Jésus-Christ.

Jamais évêque de la sainte Eglise ne fut plus profondément « romain », et jamais évêque n'a peut-être osé de plus admirables hardiesses pour la réconciliation de ces classes sociales qui sont aujourd'hui divisées par les haines les plus sauvages.

Devant des auditoires aristocratiques où se pressaient les héritiers des plus grands noms de la terre, vous n'avez pas craint de rappeler aux riches et aux puissants les grands devoirs que leurs aïeux du XVIIIe siècle avaient foulés aux pieds et dont ils se sont montrés eux-mêmes trop souvent oublieux.

Vous n'êtes pas de ceux qui croient que l'Eglise est vaincue et que sa mission s'achèvera demain au milieu des redoutables cataclysmes du dernier jour. Vous n'êtes pas de ceux qui croient que la fécondité de l'Evangile est épuisée et que le Verbe de Dieu

ne pourra jamais s'adapter à un autre ordre de choses, à une autre constitution sociale.

Non, non, Monseigneur, l'inépuisable Evangile ne saurait être épuisé. Car il se résume en ce mot : « Sacrifice », et, si les puissants de ce monde voulaient comprendre et appliquer la loi du sacrifice chrétien, le problème social serait résolu dans la liberté, dans la concorde et dans la paix.

Toutes vos pensées, tous vos vœux sont admirablement résumés dans cette Lettre pastorale du 22 février dernier, où vous saluez avec tant d'amour et tant d'espérance l'avénement providentiel de Léon XIII. Vous y proclamez « que le tombeau de Pie IX sera « le portique de l'ordre social chrétien. » Et, vous adressant soudain au pape heureusement régnant, vous lui dites « qu'il « sera peut-être appelé à baptiser la démo- « cratie, cette héroïne sauvage ; qu'il édifiera « peut-être la chrétienté nouvelle ; qu'il

« disciplinera les aspirations populaires et « fera le signe de la croix sur les sociétés « contemporaines. »

Je m'unis, du plus profond de mon cœur, à tous ces souhaits d'hier qui deviendront peut-être les réalités de demain.

Les yeux tournés vers Rome, j'y salue avec vous l'Infaillibilité victorieuse ; les yeux tournés vers l'avenir, j'y désire voir comme vous l'apaisement social conquis en Jésus-Christ par l'amour mutuel des grands qui se dévoueront et des petits qui répondront à ce dévouement.

Plaise à Votre Grandeur d'accepter l'hommage d'une œuvre où sont imparfaitement exprimées les idées qui lui sont chères.

Et veuillez bénir, Monseigneur, celui qui aime à se redire ici le plus humble de ses disciples et le plus fidèle de ses admirateurs.

Léon Gautier.

I

LES DEVOIRS DE L'HEURE PRÉSENTE

LES DEVOIRS DE L'HEURE PRÉSENTE

—

A UN JEUNE HOMME

I

Vous m'écrivez une lettre véritablement lugubre, et d'où la jeunesse est absente. Vous êtes découragé, mon ami ; donc, vous n'êtes pas jeune. Échappez, si vous le pouvez, à la puissante étreinte de ce raisonnement. J'ose vous en défier.

Quoi qu'il en soit, les élections dernières vous ont tourné la tête : « J'appartiens, me « dites-vous, à la race des vaincus. Je suis un « vaincu. » Et vous me faites un commentaire animé du *Væ victis*, lequel, dans votre lettre

désespérée, n'occupe pas moins de trois vastes pages : « Bah ! vous écriez-vous, les catholiques « n'ont plus désormais qu'à se croiser les bras « dans les ténèbres. Quant à moi, je donne « ma démission d'homme actif. Le découragement « morne ou, tout au plus, la résignation « calme, voilà ce qui convient à ma vie amoindrie. » Méchant langage, et que vous ne pensez pas. Est-ce qu'il y a jamais eu des vaincus âgés de vingt ans ? Est-ce que le printemps s'est jamais permis de désespérer? C'est un droit que l'automne n'a même pas chez nous. *Surge, age.* Laissez-moi finir la citation en la modifiant légèrement et vous dire, puisque les chrétiens croient à l'origine divine de l'homme, *nate Deo.*

Je n'ai pas l'honneur d'être un homme politique et tiens seulement à vous prouver, mon jeune et trop nerveux ami, qu'en dehors de la politique, où il n'y a jamais eu rien de décisif ni d'irréparable, il reste encore aux catholiques un champ d'action immense et qu'ils ne doivent point déserter. Un champ d'action ! je

me trompe : ils en ont dix, ils en ont vingt, ils en ont cent. Allons, allons : que le feu remonte dans vos regards ; que la vie circule de nouveau sur ce visage éteint. Il y a trop longtemps que vous êtes assis : debout !

II

L'Église, tout d'abord, a besoin de vous pour la charité. N'allez pas vous former, à ce sujet, des idées banales. Il ne s'agit plus, mon ami, de jeter quelque aumône « dans le sein des malheureux ; » il ne s'agit plus de remplir le rôle honorable, mais désormais vulgaire ou stérile, de ces excellents jeunes gens que j'admire, que je respecte, et que néanmoins j'appellerai « les comparses de la charité. » Il est très-beau d'être commissaire d'un concert de charité, de porter à la boutonnière une jolie rosette bleue et blanche et de conduire, d'un bras charitable, les douairières à leur fauteuil d'orchestre. Et je n'admire pas moins vivement ces chevaliers des dames quêteuses qui, à

la porte d'une église, gantés de frais, charmants, corrects, prononcent d'une voix si émouvante le « pour les pauvres, s'il vous plaît ! » qui perce les cœurs les plus endurcis et remplit les bourses les plus vides. Voilà qui est vraiment très-louable, et je le dis fort sérieusement. Mais, mon ami, ce ne sont là que les moindres offices de la charité, et il vous faut aujourd'hui, chers escaladeurs de mansardes, il vous faut d'autres vaillances. Nous n'avions affaire jadis qu'aux épouvantements de la misère ; mais aujourd'hui, ce que nous trouvons devant nous, c'est la haine, farouche, irréconciliable, mortelle. Il y a des pauvres, hélas ! qui détestent assez la vérité pour préférer la mort la plus horrible et la plus délaissée aux secours que leur apportent les amis de la vérité. Le nom de saint Vincent de Paul ne les désarme pas ; le nom de Jésus-Christ ne fait plus battre leurs cœurs. Ils se retournent sur leur lit de douleur et ne veulent pas voir les jeunes libérateurs qui, comme vous, leur apportent le pain qui nourrit le corps et Jésus-Christ qui nourrit l'âme. La

mauvaise presse, mon ami, a fait cette œuvre épouvantable : elle a rendu le Christ impopulaire. Sous l'oreiller de ces pauvres gens, quelque journal infâme est caché, qui blasphème et fait blasphémer. Ils en sont venus à considérer l'ingratitude à notre endroit comme le plus sacré de tous les devoirs, et ne veulent manger que du pain « laïque. » Eh bien ! est-ce que, devant un tel spectacle, nous allons nous décourager et ralentir l'effort de notre zèle ? Est-ce que nous allons aimer moins tendrement ces infortunés qui nous repoussent ? Et, puisqu'ils ont fait de la haine et de l'ingratitude une institution sociale, est-ce que nous allons leur répondre en élevant l'égoïsme à la hauteur d'un système ? Non, non, et vous savez mieux que nous combien la charité, une dans son essence, doit être variable en ses applications. Nous en verrons bien d'autres. Ils nous repoussent aujourd'hui : ils nous persécuteront demain, et il y a des Décius dans ces sixièmes étages. Notre charité n'en saurait souffrir, ni la vôtre. Allez à eux, et faites plus que de

leur donner du pain. Asseyez-vous près d'eux, parlez-leur de leur misère, faites-leur raconter leur histoire, dites-vous qu'ils sont meilleurs et plus innocents qu'ils ne le paraissent, persuadez-vous enfin que vous valez parfois beaucoup moins qu'ils ne valent, et mettez-vous à les consoler. Que l'abominable politique ne se permette jamais d'intervenir entre ces malheureux et vous. Ils souffrent, et vous voulez les empêcher de souffrir : tout est là. Ah ! vous prétendez vous croiser les bras, quand il y a ici-bas quelques cents milliers de dédaignés et d'oubliés, lesquels sont coupables peut-être (mais est-ce que le Seigneur Jésus hésita jamais à consoler et à soulager de tels coupables ?), et qui grincent des dents, qui rugissent contre la société ! Vous me dites avec une certaine pose : « Je suis un vaincu, » et vous avez toutes ces victoires à remporter contre la misère, contre le vice, contre la haine sociale ! Je ne saurais vous plaindre, mon ami, et ne vous permets plus de répéter votre cri de désespoir qui décidément me semble un peu niais. Le *Vœ victis* n'est pas

fait pour ceux qui peuvent être vainqueurs demain, et qui peuvent l'être à ce point.

L'Église a besoin de vous pour l'histoire et pour les sciences historiques. Vous n'êtes point de ceux à qui l'on n'ose point dire toute la vérité; vous n'êtes point de ceux avec qui les ménagements oratoires sont nécessaires. Vous passez pour un chrétien viril, et non pour une petite-maîtresse. Sachez donc que nous assistons en ce moment à une transformation de la science qui est douloureuse, mais qui va certainement tourner à la glorification de l'éternelle vérité. Il y a presque autant d'Apologétiques diverses qu'il y a de siècles dans l'histoire de l'Église; et voici qu'en ce moment les catholiques construisent, de leurs mains infatigables, l'édifice d'une Apologétique nouvelle. Cette construction est un spectacle consolant et qui, bientôt, sera splendide. Tous les versets de la Bible sont étudiés et scrutés à nouveau : on les touche, et l'on en fait sortir de l'électricité et de la lumière ; on les compare avec les prétendus livres sacrés des autres races ; on les rap-

proche, avec une sincérité sans faiblesses, de tous les monuments de l'antiquité qui ont été récemment découverts ; on les soumet, avec un inaltérable respect, à tous les procédés de la critique nouvelle ; on les jette dans ce foyer incandescent, et ils en sortent plus entiers, plus solides, plus beaux que jamais. Il en est ainsi de tous les faits et de toutes les dates de l'histoire de l'Église, de tous les éléments du Martyrologe, de tous les épisodes de la Vie des Saints. Tout est repris en sous-œuvre, et l'Église va être magnifiquement justifiée de tous les reproches, de toutes les calomnies de ses ennemis. Elle va être justifiée, comme elle l'a été au commencement de ce siècle, alors que le génie de Joseph de Maistre se levait sur nous, astre superbe ; alors que brillait le Lamennais d'avant la chute. Elle va être justifiée comme alors, mais d'une autre façon. On entre aujourd'hui plus avant dans l'étude plus approfondie des monuments et des textes ; les mots ne sont plus rien, et les réalités scientifiques sont tout. Je ne dis pas que, dans cette grande bataille,

dans cette crise (puisqu'il faut l'appeler par son nom), il n'y ait pas, pour les soldats de la Cause divine, de rudes coups à recevoir, d'horribles angoisses à traverser. Ce n'est pas en vain que nous vivons dans un siècle de doute, et les meilleurs peuvent être soudainement atteints par l'épidémie régnante. Mais, grâce à Dieu, vous n'êtes pas de ceux qui reculent. Donc, ne vous payez plus de mots; ne faites plus de phrases ; entrez dans le vif. Mettez-vous demain à l'hébreu, à l'étude des cunéiformes, au sanscrit, au persan, à l'assyriologie, à l'égyptologie, à la grande exégèse critique. Lisez l'abbé Lehir et l'abbé Vigouroux. Préférez-vous les antiquités chrétiennes? C'est encore un beau champ de combat, et il faut vous y jeter à la suite de M. de Rossi et de l'abbé Duchesne. Est-ce le moyen âge qui vous attire? Empoignez-moi, d'une main ferme, la *Défense de l'Église*, de l'abbé Gorini, et continuez-moi ce chef-d'œuvre. Allez, s'il le faut, jusqu'à apprendre la paléographie et la forme de la lettre H à toutes les époques de nos

annales. Ce sera ennuyeux, mais profitable. Et dites-vous tout bas, pour vous consoler délicieusement : « C'est pour l'Église, c'est pour « l'Église. » Et là encore vous vaincrez.

L'Église a besoin de vous pour la science, et en particulier pour les sciences mathématiques et naturelles. Chrétien, jeune, intelligent, courageux, le regard et l'esprit jetés en avant, frémissant d'indignation et de foi, est-ce que vous allez longtemps tolérer, mon ami, que les darwiniens et les transformistes étalent au milieu de nous l'ignominie de leur prétendu triomphe? Assez de singes comme ça. Levez-vous, et démontrez-leur leur insanité qui dégrade l'homme et finira par le transformer en brute : ce qui sera le véritable transformisme. Dites à ces petits savants que leur temps est passé ; dites-leur qu'entre le singe le plus perfectionné et le dernier des hommes il y a encore cette différence infinie : la parole, le langage. Ils ont beau, dans leurs musées trompeurs, nous exposer leurs squelettes de chimpanzés habilement gradués et rapprochés du squelette humain : ces singes,

en leur vivant, ne se sont même pas élevés jusqu'à l'interjection, et l'homme parle. Dites-leur, redites-leur tout cela. D'un doigt indigné montrez-nous, ou plutôt montrez à ces horribles petits athées qui prétendent foisonner parmi nous, montrez-leur toutes les merveilles de la création, et surtout ces millions de mondes qui gravitent si régulièrement dans l'espace immense. Avec la mauvaise ironie de leur sourire, ils vous demanderont peut-être si ces astres radieux sont habités, et vous leur répondrez : « Que « m'importe? Une goutte du sang de mon Dieu a « suffi pour purifier tous ces univers. » Répondez-leur de la sorte, avec une théologie scientifique et sûre. Puis abaissez votre regard sur notre terre. Prenez entre vos mains une feuille de chêne ou une feuille de rose ; faites-la transluire à travers les rayons du soleil, et prouvez-nous que dans ce seul brin de verdure il y a un monde de merveilles, une circulation, une nourriture, une respiration, une vie, et qu'il y a enfin, dans cette créature de rien, assez de perfection pour nous forcer à nous jeter à genoux

devant le bon Dieu et pour nous arracher ce cri : « Seigneur, Seigneur, que vous êtes admirable en toutes vos œuvres ! » Cher ami, vous n'avez rien moins à faire qu'à rendre, pour ainsi dire, Dieu visible et palpable dans la création tout entière, à le découvrir aux yeux les plus rebelles, à le prouver, à le faire connaître et à le faire aimer. Est-ce que, par hasard, vous estimeriez qu'une telle occupation est une sinécure ?

L'Église a besoin de vous pour la parole. Je me suis toujours figuré, mon jeune désespéré, qu'il y avait en vous l'étoffe d'un orateur. Or nous avons besoin d'orateurs, et nous avons surtout besoin d'orateurs populaires. Je vais, à cet égard, vous révéler tout le fond de ma pensée : écoutez. L'autre jour, mon ami, je lisais et relisais, pour la vingtième fois, l'étonnant Recueil des discours d'O'Connell. Quel homme ! Et comment se fait-il que les catholiques de France aient osé l'oublier ? Est-ce que par hasard ils le regarderaient comme un « libéral » ? On a tant abusé de ce mot, qui a été si nette-

ment défini par l'Église, mais dont certains publicistes s'obstinent à faire un emploi si déplorablement nuageux et élastique ! Quoi qu'il en soit, cette histoire d'O'Connell peut véritablement passer pour une épopée, pour une légende. Pendant je ne sais combien d'années, ce grand chrétien a parcouru l'Irlande en tous les sens, à droite, à gauche, du nord au midi, du couchant à l'aurore. De même, l'Angleterre; de même, l'Écosse. Dès que cet incomparable orateur était annoncé quelque part, les foules frémissantes se mettaient soudain en mouvement ; on s'apprêtait dans les palais, on s'apprêtait dans les chaumières, on partait, on allait. Autour d'une tribune improvisée, cinquante mille hommes, cent mille hommes haletants se groupaient, s'étouffaient, s'écrasaient, criaient, souffraient, aimaient. Dès qu'il paraissait, quel enthousiasme, quels hourras, quelle joie ! On buvait ses paroles, on s'enivrait de sa vie, de son regard et de son geste, on le portait en triomphe. Lui, cependant, épuisé et modeste, recommençait le lendemain. Ses ennemis l'ont

appelé « un agitateur ; » mais ce mot sonne faux ; c'est un péjoratif, et je le repousse. O'Connell n'a pas agité, il a agi : ce qui est bien différent. Et il a agi par la parole. Je le vois, ce glorieux, ce triomphateur, ce grand homme, je le vois toujours faisant son entrée au Parlement dont il avait forcé les portes (comme Samson, il les eût, je crois, portées sur ses épaules) ; je le vois, au milieu des plus ardentes discussions sur l'Irlande, égrenant tranquillement son chapelet sur son banc de député ; puis, remettant son chapelet en poche, escaladant la tribune et écrasant ses pitoyables et puissants adversaires sous le poids de son éloquence et de la vérité. Voilà ce que fut O'Connell, lequel mourut en allant se jeter dans les bras de Pie IX. Eh bien ! je dis, mon ami, je dis que, dans notre France de 1878, le besoin d'un O'Connell se fait généralement sentir. Imaginez l'effet que produirait un grand orateur populaire qui, avec une parole imagée et chaude, s'en viendrait rappeler à tous nos Français leurs origines religieuses, les gloires catholi-

ques de l'ancienne France et l'intime constitution chrétienne du caractère français. Imaginez ce grand homme s'arrêtant au milieu de nos villes et de nos villages, et, avec une liberté évangélique, interpellant le peuple, la bourgeoisie, la noblesse. Vanité des vanités, mon ami, figurez-vous que j'ai parfois l'audace orgueilleuse de composer, au dedans de moi, le plan de tous ces discours. Je me représente ce que cette parole enflammée dirait au peuple et à la bourgeoisie, en leur commentant hardiment l'Évangile et en leur révélant ces vieilles mœurs chrétiennes de la bourgeoisie et du peuple français, que M. de Ribbe a mises en lumière dans un livre véritablement admirable. Je me représente avec quelle vigueur il ferait entrer, dans l'esprit de nos jeunes nobles, le vieux et salutaire souvenir des croisades et de tous les flots de sang versés par leurs ancêtres sur tous les champs de bataille où la vieille France a combattu et où elle a été victorieuse. Mais surtout il parlerait à tous de Jésus-Christ, et saurait en parler comme nos plus ardents

prédicateurs et apôtres. Grand Dieu, mon ami, grand Dieu! Dire que nous possédons l'Évangile et Jésus-Christ, et que nous ne les faisons pas triomphalement pénétrer dans toutes les âmes ! Et vous parliez, je pense, de vous croiser les bras! Pensez à l'O'Connell qui est mort ; pensez à l'O'Connell que nous attendons.

L'Église a besoin de vous pour la poésie et pour l'art. Comment ! vous faites des vers, et vous vous êtes borné jusqu'à ce jour à rimer d'inutiles sonnets sur la Chine et sur le Japon ! Quel besoin avons-nous de ces potiches? Les vers, mon jeune ami, sont faits pour quelque chose de plus auguste et de plus grand : ils sont destinés à être la démonstration du Vrai par le Beau. Allons, allons : prenez le fouet, l'implacable fouet de la satire et, sans cesser d'être miséricordieux, fouaillez fort. Non pas les hommes, mais les erreurs. Si vous ne pouvez être un Juvénal, soyez un dixième, un centième de Juvénal. Si toutefois vous préférez l'arme du drame, prenez-la, et sur notre scène, que l'opérette déshonore et empuantit, jetez,

sans rien craindre, un drame franchement chrétien. Il y a encore tant d'éléments catholiques dans l'âme du dernier de nos gavroches ! Si vous êtes tout à fait franc, ils sont capables de vous porter en triomphe. Aimez-vous mieux la prose ? va pour la prose, qui est à l'épée ce que les vers sont au clairon. Soyez donc cette grande chose qu'on appelle un journaliste chrétien. Donnez-vous pour mot d'ordre de rester toujours sur les sommets, de n'insulter jamais personne, d'exposer le vrai en même temps que vous réfutez le faux, et de n'écrire jamais un mot, un seul mot, qui soit en dissonance avec l'Évangile. Fondez même un journal, si vous avez ce courage ; mais je vous préviens qu'il y faut de l'héroïsme, et ne réponds pas du succès de l'*Indépendant*, ou du *Courrier*, ou de l'*Écho* dont vous serez le rédacteur en chef. Mais cela vaut mieux que de paraphraser sans fin le mot de Brennus et de se décourager lâchement.

L'Église a besoin de vous pour la question sociale. Ces deux derniers mots ont toujours en

le secret de vous faire sourire, et vous ne manquez jamais de me citer, à ce sujet, je ne sais quel mot de *Rabagas*. Mais, en vérité, tout cela est petit et misérable, et votre sourire lui-même n'a rien d'élevé, ni rien de bon. Je vous jure, mon ami, qu'il y a une question sociale ; je vous jure que les petits et les déshérités ne croient plus aujourd'hui à la rémunération d'un autre monde ; je vous jure qu'ils veulent ici-bas se faire désormais une part égale à celle des heureux. A quoi bon se dissimuler ici la netteté d'une situation qui est terrible, mais non pas incurable ? Si les catholiques n'ont pas le courage de voir les plaies de la société contemporaine, qui aura ce courage ? En deux mots, mon ami, il y a en ce moment plusieurs millions d'hommes qui jettent un regard fauve sur votre maison et vos terres, et qui les veulent prendre. Est-ce clair ? Et comment espérez-vous vous tirer de là ? Par la charité, dont vous allez réveiller la flamme ? Par la résignation que vous allez prêcher à tous ceux qui souffrent ? Ces admirables moyens sont désormais insuf-

fisants, et il faudra tenter quelque autre chose. Tout d'abord, il conviendra de s'attacher aux principes, de s'y cramponner plus fortement que jamais et de proclamer à haute voix que la propriété est une chose légitime et sacrée. Puis, une fois cette proclamation faite, il faudra songer énergiquement à la réalisation, non plus seulement des préceptes, mais des conseils, mais de tous les conseils de l'Évangile. En d'autres termes, il sera peut-être nécessaire que les propriétaires chrétiens, dans la plénitude de leur liberté, se dépouillent un jour d'une partie de leur propriété pour en revêtir leurs frères malheureux. Un honnête homme de mes amis, dont je vous ai déjà parlé, fait en ce moment une œuvre merveilleuse : il bâtit des maisons ouvrières, les loue aux travailleurs, et, au bout de vingt ou trente ans, leur en abandonne la propriété. Voilà, suivant moi, une œuvre type. Et n'allez pas me dire que c'est là du socialisme : car vous savez, mieux que moi, que c'est exactement l'antithèse du socialisme. C'est le libre dépouillement de nous-mêmes,

librement consenti et librement réalisé pour l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ. La question, à tout le moins, vaut la peine d'être étudiée, et je vous y invite. Vous méritez, cher ami, qu'on vous tienne un langage aussi austère, car vous n'êtes pas de ces faux conservateurs qui pullulent en France et qui y arrivent en ce moment à un degré d'impuissance qui n'est comparable qu'à l'intensité de leur égoïsme. Vous n'êtes pas de ces conservateurs qui ne veulent conserver que leur petit bien-être, leur petit confort, leur petite tranquillité bourgeoise, leur petite vie joyeuse et à demi proprette. Vous n'êtes pas de ces conservateurs qui désirent avant tout qu'on leur laisse fréquenter les Bouffes et lire en paix leur petit journal conservateur, lequel contient des articles théologiques à l'entresol, et, au rez-de-chaussée, des feuilletons obscènes. Mais vous êtes de ceux qui trouvent que tout n'est pas pour le mieux dans le meilleur des mondes, et qui chantent volontiers un *nova sint omnia* aussi orthodoxe et aussi ardent que celui de saint Thomas d'Aquin.

Donc, travaillez ; penchez-vous sur l'ouvrier, sur le petit, sur le pauvre ; étudiez toutes les améliorations, vraiment chrétiennes, dont leur sort misérable est encore susceptible et, en fin de compte, dépouillez-vous, s'il le faut. Se dépouiller, ce n'est pas être vaincu.

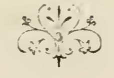
III

Je ne vous ai parlé, jusqu'ici, que de l'Église ; mais la France aussi a besoin de vous, et que vous ne vous donniez pas ces petits airs de vaincu. Vous ne divinisez pas la France, comme M. Victor Hugo ; mais vous l'aimez passionnément, et vous la regardez, vous la saluez avec raison comme la grande nation désintéressée. Vous reconnaissez volontiers que la vieille France est encore plus jeune que cette *jeune* Amérique, soupirant vers un César, et que cette *jeune* Russie, dévorée par ces deux cancers : l'alcoolisme et le nihilisme. Vous aimez à crier partout que, si la France un jour venait à disparaître, rien ne pourrait combler cette lacune

énorme et que le monde retrouverait difficilement son équilibre. Vous répétez enfin, et je le répète avec vous, qu'aucun peuple n'a jamais eu plus de clarté dans l'esprit, plus de générosité dans le cœur, plus de vivacité dans l'action. Soyez donc Français, et soyez-le tout à fait. Mais, si la France descend aujourd'hui du faîte où son drapeau a si longtemps jeté de si beaux reflets, vous n'en ignorez pas la cause : c'est parce qu'elle devient tous les jours plus sensuelle, plus égoïste, moins chrétienne. Le mauvais luxe nous mine ; il nous tuera. Luttez contre cette sensualité, contre ces appétits, contre ce luxe qui nous ruine. Offrez-nous l'exemple d'un homme de sacrifice qui, tout en se sacrifiant, soit gai, fier et charmant. Développez en vous les bons éléments de la France, et anéantissez les autres. Allez.

« Mais, me dites-vous, si les catholiques « allaient être encore plus vaincus demain « qu'ils ne le sont aujourd'hui ? » Qu'importe ? nous combattrons quand même. Nous combattrons avec les armes immatérielles, avec les

seules armes de l'intelligence, du cœur et de la foi. Si on nous lie un bras, nous écrirons de l'autre main. Si on nous lie les deux bras, nous lutterons avec la parole. Si on nous ferme les lèvres, il nous restera l'âme, et notre pensée luttera, en dedans de nous-mêmes, pour le triomphe de Dieu, de Jésus-Christ et de l'Église. Je vous attends à ce combat, où nous serons vainqueurs.



II

LA POÉSIE

LA POÉSIE

—

A L'AUTEUR DES « CISELURES »

I

Vous m'avez envoyé, il y a quelques semaines, votre dernier Recueil de vers auquel vous avez donné ce titre étrange : *Les Ciselures*. Permettez-moi, tout d'abord, de vous féliciter sur la forme ravissante que votre éditeur a su donner à ce petit volume. On ne saurait imaginer un papier plus doux, des fleurons plus délicats, des marges plus harmonieuses, un format plus aimable. Il y a plaisir à vous emporter au fond des bois, par une fraiche matinée d'été. C'est dans cet agréable milieu que je me suis

donné la joie de lire vos sonnets : c'est parmi ces chants d'oiseaux et ce bon parfum de la forêt. Eh bien ! vous le dirai-je, mon cher ami? vos vers m'ont semblé chanter moins bien que les merles et n'avoir pas si douce odeur que les hêtres. N'allez pas me tuer, d'indignation.

Vos vers sont charmants, je le veux bien, et ils sont, à coup sûr, le fruit d'un long et consciencieux labeur. On ne frappe pas mieux une strophe que vous ne savez le faire, et il y a surtout cette fameuse strophe de dix octosyllabes que vous troussez à ravir. J'irai plus loin, et le titre de votre livre me suggère ici une image qui est bien plus exacte : je dirai que votre œuvre est une merveilleuse et incomparable ciselure. Mais c'est tout.

Et ce n'est pas assez.

Il s'agit bien de ciselures, en vérité, en ces dures années que nous traversons et quand nous assistons anxieusement au grand duel entre le Bien et le Mal. Il importe bien que vous consacriez un sonnet tout entier à la description de ce vieux fauteuil gothique où vous croyez

encore voir assise « la pâle majesté du baron féodal. » Il est bien utile que vous employiez quatorze autres vers à la peinture « d'une bonbonnière donnée par Mathilde ! » Et quatorze autres à l'analyse d'un chapiteau du nouvel Opéra ! Et quatorze autres à l'une des incarnations de Vichnou ! Oui, cela vient en effet dans un heureux moment, et vous avez merveilleusement choisi votre temps. Vous, que je sais chrétien, vous ne voyez donc pas que l'Église souffre, et qu'on ne console pas de telles souffrances avec ces petites machines que vous appelez des ciselures !

Vous appartenez à une école littéraire qui se propose de rester étrangère à toutes nos angoisses et à toutes nos luttes. Pendant que le monde s'écroule, vous prétendez rester, loin du tremblement de terre, occupé à parfaire tranquillement vos alexandrins dans un atelier bien meublé et tout à fait charmant. Tel est votre rêve, qui est profondément égoïste. Et non-seulement les grands combats de la société vous sont indifférents, mais ceux mêmes de l'âme.

« J'ai l'horreur des lieux communs, » m'avez-vous dit cent fois. Et, par ces mots, vous entendiez ces grandes vérités devant lesquelles vous vous inclinez comme homme, mais non pas comme poëte : Dieu, l'âme, la vie future. Bref, parmi les ciselures, vous prenez goût à celles qui n'ont aucune signification morale ou religieuse. Vous n'aimez déjà plus à ciseler des croix, et vous en viendrez à ne ciseler que des boucles d'oreilles.

Ces vieux romantiques, dont vous avez fait tant de gorges chaudes, avaient une plus haute idée de la poésie, et il ne leur a guère manqué, pour la faire triompher, qu'un peu de simplicité et de modestie. Ils disaient, ils répétaient sans cesse qu'ils avaient charge d'âmes. Ils se représentaient les poëtes comme des géants lumineux, comme des colonnes de lumière qui marchent devant l'humanité et la guident en ce désert de la vie. Vive Dieu ! ce sont là de nobles pensées, et dont vous n'approchez pas. Ce grand Lamartine, dont la gloire rajeunit en ce moment, et rajeunit pour ne plus vieillir, ce poëte

incomparable que vous essayez en vain d'amoindrir, a passé sa vie à célébrer en vers deux ou trois lieux communs, et il s'imaginait avoir mission pour les célébrer. Victor Hugo, qui peut-être est plus grand encore, a malheureusement exagéré cette vérité, comme il en a défiguré tant d'autres. Il ne lui a pas suffi d'affirmer que le poëte a reçu ici-bas une véritable mission : il a voulu le transformer en un souverain pontife, en une pythie, en un oracle. Mais, quelque regrettables que puissent paraître de telles déformations, elles ne détruisent pas l'indestructible vérité. Cette préoccupation généreuse a d'ailleurs porté bonheur au poëte, et deux vers de Victor Hugo valent peut-être toutes les œuvres de vos Parnassiens.

L'Église, elle, n'exagère rien, et son enseignement ici nous doit servir de guide. Or elle nous enseigne que nous devons employer les dons de Dieu au service de Dieu. La poésie est à la fois une musique, une peinture, une pensée. Elle se compose de sons, de couleurs et d'idées, et c'est Dieu qui est le créateur des

sons et des couleurs, comme aussi de cette intelligence humaine où se développent les idées. La poésie, en d'autres termes, n'est pas autre chose qu'une parole humaine plus harmonieuse et plus imagée que les autres, et elle ne saurait se soustraire aux devoirs de la parole humaine. Ces devoirs se réduisent à deux : « Honorer Dieu et sauver les âmes. » Et telle est la devise que je vous donne, ô poëte ! Vos Parnassiens l'ont oubliée.

II

Je prévois, hélas ! tout ce que vous m'allez répondre. Vous allez vous emporter contre le siècle où vous vivez, et vous en prendre à lui de votre indifférence : « Il n'y a rien à faire, allez-vous me dire, et le monde est pourri. Si je ne fabrique que de petites ciselures, c'est qu'il n'y a guère autour de moi que six ou sept personnes à comprendre la poésie, et voilà ceux pour qui je travaille. Quant à me faire missionnaire et à prêcher l'Évangile à mes contemporains,

ils se ferment trop vivement les oreilles pour que je tente l'entreprise. Adieu ! Je retourne à mes sonnets. » Et vous m'échappez.

Eh bien ! je viens précisément vous dire que jamais peut-être il n'y a eu, pour les poëtes, une heure aussi solennelle, un moment aussi propice. Jamais ils n'ont eu à travailler à une si nécessaire besogne ; jamais ils n'ont pu exercer une influence aussi vive et aussi profonde. S'ils le voulaient, ils nous sauveraient.

« Qu'y a-t-il à faire ? » me demandez-vous en ouvrant de grands yeux interrogateurs. C'est à quoi je vais répondre, mon ami, en parcourant successivement tous ces beaux et nobles domaines de l'Art qu'on appelle le Drame, l'Ode, l'Épopée et la Satire. Venez, venez avec moi.

Nierez-vous tout d'abord l'influence du théâtre ? Nierez-vous que le Bien y puisse être vainqueur ? Vous me parlez sans cesse d'opérettes obscènes et de drames malsains ; mais croyez-vous que nous ayons fait assez d'efforts, nous chrétiens, pour provoquer le triomphe de

certaines œuvres nobles et saines ? Les avons-nous suffisamment encouragées ? Avons-nous crié : « Bien ! bien ! » aux jeunes auteurs qui entraient généreusement dans une voie où nous les pouvions suivre? Malgré tout, certaines de ces œuvres ont conquis un incomparable succès. J'ai vu toute une foule parisienne, attentive, respectueuse et ravie, écouter pendant trois heures deux mille vers tragiques où la véritable Jeanne d'Arc lui était offerte sous ses véritables traits, entourée de ses Saintes qu'on voyait, et s'agenouillant devant le Paradis dont on entendait les cantiques. La *Jeanne d'Arc* de M. Jules Barbier a fait ce prodige d'imposer à des Parisiens plusieurs heures de respect. C'est légendaire, mais c'est vrai.

Quelque temps après, les comédiens ordinaires de la République nous offrirent le spectacle d'une autre tragédie, consacrée à un héros français et éclairée par la grande figure de Charlemagne, mais exposant des faits singuliers et qui étaient certainement étrangers à la plupart des auditeurs. Cependant *la Fille de Roland*, de

M. de Bornier, ne réussit pas moins que la *Jeanne d'Arc* de M. Barbier. Direz-vous qu'un vers, un seul vers de ce beau drame flattait, par quelque vilain côté, les grandes ou les petites passions du public ? Direz-vous qu'il y avait là des grincements de dents révolutionnaires ou des frémissements de volupté mauvaise ? Non certes, et le dénouement de cette œuvre était vraiment chrétien. Au lieu de faire comme le Cid, qui tue le père et épouse la fille, le héros de *la Fille de Roland* se punit lui-même du crime de son père. Il s'arrache à un amour que tout semble justifier et encourager ; il s'éloigne tout en pleurs ; il se dévoue, il se sacrifie. C'est le dénouement du *Cid* retourné : c'est noble et grand. Et voilà, n'en doutez pas, ce qui a décidé du succès de l'œuvre. Ah ! mon ami, il n'y a véritablement qu'un mot dans la langue de la poésie et du drame, et ce mot est celui de « sacrifice ». Toutes les fois que vous nous montrerez sur la scène le sacrifice en action, vous êtes assurés de conquérir le succès, même aux Folies-Bergère, même aux Bouffes. Vous

ferez pleurer ces blasés, vous purifierez ces corrompus. Laissez donc là vos *Ciselures*, qui ne font de bien à personne, quand vous pouvez faire tant de bien à tant d'âmes. Choisissez un grand sujet. Dans nos seules Epopées françaises, j'en ai vingt, j'en ai cent à vous fournir qui sont supérieurs à celui de *la Fille de Roland.* Toute notre histoire est à vous, comme toute notre légende. Or, jamais nation n'a possédé, au même degré que la France, l'esprit de désintéressement et de sacrifice, et vous avez là mille drames magnifiques à concevoir et à écrire. Notez que je ne dis pas « tragédies ; » ce qui me semblerait étroit ; mais « drames, » ce qui me paraît large. Dans votre œuvre inspirée, mêlez la joie avec les larmes, la simplicité avec la grandeur, le sourire avec l'héroïsme. Sur la scène, jetez des ouvriers ou des bourgeois, aussi bien que des nobles et des rois. Ne vous assujettissez point aux petites règles du XVI[e] ou du XVII[e] siècle ; n'ayez souci des trois unités ; mais pensez uniquement à faire grand et large, à émouvoir ces pauvres âmes de notre temps

qui ont tant besoin d'être émues et à donner finalement la victoire au Bien sur le Mal, et au Sacrifice sur la Passion. A l'œuvre, mon ami, à l'œuvre.

Mais vous préférez peut-être la comédie. Je ne vous étonnerai point, en confessant ici qu'il en est aujourd'hui de correctes et qui sont vraiment pénétrées de l'idée chrétienne. Peut-être, çà et là, y devrons-nous encore effacer quelques mots regrettables et douteux ; mais le fond est sain. D'ailleurs, je ne suis pas de ceux qu'épouvante la pensée d'un bon et pur amour couronné par un pur et bon mariage. Je n'ai jamais eu de ces bégueuleries, que j'estime funestes et ne saurais comprendre. Des œuvres comme *le Village* d'Octave Feuillet, et comme *la Joie fait peur* de Mme de Girardin (sauf une ou deux scènes, peut-être), me semblent vraiment dignes d'une race chrétienne, et je crains, encore un coup, que les catholiques ne les aient pas suffisamment encouragées. Je lisais, ces jours derniers, *le Luthier de Crémone*. Qu'est-ce, au fond, que cette bluette ? C'est encore le triomphe de

l'esprit de sacrifice ; c'est encore un pauvre cœur brisé qui se dévoue, qui pense aux autres, qui s'immole. Ne me dites pas les défauts de l'œuvre : je les connais. Ne me signalez point les vers durs et plats : j'en ai souffert autant que vous. Mais je suis frappé, profondément frappé de la simple beauté de ce dénouement qui ressemble, toutes proportions gardées, à celui de *la Fille de Roland*. Faites-nous des *Luthier de Crémone*. Peut-être irez-vous par là jusqu'à quelque cœur farouche, que vous amollirez. Le grand mal qui nous ronge, c'est l'égoïsme. Eh bien ! à un siècle égoïste, il faut que la Poésie prêche le Sacrifice, qu'elle le prêche encore, qu'elle le prêche toujours. C'est ce que vous voudrez faire.

Je parlais d'épopée tout à l'heure ; mais gardez-vous de croire que je vous conseille d'écrire un poëme épique en vingt-quatre chants. Ce sacrifice-là, je ne vais pas jusqu'à vous le demander. Et néanmoins, il y a je ne sais quelle épopée intime et domestique qui est le propre de notre siècle. *Jocelyn*, sans doute, est un

mauvais livre, et l'Église l'a justement flétri ; mais c'est le fond de *Jocelyn*, et non pas la forme, qu'elle a condamnée. Cette forme nous appartient, et je dis qu'il nous faut l'imiter. Les modèles ne vous manqueront pas, et vous connaissez l'*Évangeline* de Longfellow comme la *Pernette* de M. de Laprade. Voilà ce qu'il faut ciseler. Prenez dans les siècles passés, prenez dans le siècle présent quelque épisode simple, attachant, chrétien ; et racontez-nous-le en beaux vers. Laissez là vos descriptions de vieux fauteuils et tout votre bric-à-brac de rencontre ; laissez ces choses mortes, et attaquez-vous à ce qui vit. L'âme humaine est si étendue, si profonde, si haute, si variée, si ondoyante, si indéfinie, si intéressante enfin, que des milliers de drames ou de récits n'épuiseront jamais la richesse d'un tel sujet. Donnez-nous donc une *Pernette* ou une *Évangeline ;* faites-nous ce beau présent.

« Mais, direz-vous, c'est que je n'ai pas assez de souffle pour de tels récits. Vous voyez bien que j'ai choisi le sonnet, parce qu'il n'a

que quatorze vers. Vous m'avez fait observer que mes premiers vers sont souvent les plus médiocres : c'est que je termine par eux, et que je suis déjà tout essoufflé. » Soit ; gardez le sonnet ; mais, pour l'amour de Dieu, mettez-y quelque chose. Que ce ne soit pas seulement un grelot. Remplissez ce creux. Puis, vous avez l'ode, qui peut être courte et doit être rapide. Les sujets d'ode ne vous manquent pas : car s'il est vrai que l'ode serve souvent de chant militaire et se chante avant les batailles, nous sommes assez vaincus, hélas ! pour que les poëtes chantent nos victoires d'autrefois et nous excitent à de nouveaux triomphes. A l'Église ils doivent leurs hymnes, comme à la Patrie. Tant de persécutions que souffre cette épouse du Christ, tant de nobles douleurs, tant de larmes imméritées sont bien faites pour exciter leur verve. On ne me fera pas croire que Pie IX et les catholiques d'Allemagne ne sont pas poétiques. A tout prendre, il vous reste à chanter Dieu, son Verbe, son Esprit et son Église immortelle. Nous sommes souvent, dans nos églises, con-

damnés à chanter je ne sais quels horribles cantiques niais. Refaites ces cantiques, mon ami, ou faites-en de nouveaux, et donnez aux enfants de nos catéchismes la joie d'avoir à chanter de beaux vers.

III

Néanmoins, je crois connaître votre véritable vocation, et vous êtes assez rageur, en vos mauvais moments, pour que je vous croie appelé au dangereux honneur d'être un grand satirique. Mon ami, voici les cordes et le fouet : faites siffler l'air, flagellez, frappez. Il n'est pas nécessaire de vous attaquer aux personnes, ni surtout de manquer de miséricorde. Tant de personnes aujourd'hui ont le même vice, que le vice a fini par être impersonnel, et qu'on le peut fouetter très-charitablement. Ah ! que de sujets, que de beaux sujets de satire ! Juvénal, où es-tu ? — Il y a là, tout près de nous, ce type blafard et oblique du persécuteur de l'Église ; il y a ces docteurs graves qui ne

croient à rien et qui attaquent l'Église au nom des intérêts de la foi et de ses propres intérêts. C'est pour notre bien, disent-ils, qu'ils emprisonnent nos évêques et leur lient brutalement les mains. Et leur amour pour la Papauté est si grand, qu'ils font le vide autour d'elle et la voudraient isoler au milieu du monde. Si seulement le Pape voulait aller à Jérusalem ! Là-dessus, ils se recueillent, ils dogmatisent, ils doctrinarisent, et même ils sont suaves, à leurs heures. — Plus loin, c'est autre chose : c'est le type immortel du conservateur qui ne croit qu'en sa caisse et ne veut réellement conserver que son bien. Il se donne une vie douce, fréquente les petits théâtres, dîne bien, plaisante lourdement, lit les journaux spirituels qui sont le plus épicés ou les journaux épicés qui sont le plus spirituels, demande qu'on réprime vivement les émeutes et qu'on n'épargne personne, mais se frotte les mains quand il n'y a dans le monde d'autres victimes que les prêtres, et d'autres persécutés que l'Église. Il a même une certaine pointe contre les cléricaux, et au des-

sert les gouaille assez vivement. Si la Commune devait lui conserver ses rentes, il s'arrangerait avec la Commune. Il est si conciliant ! — Il y a encore l'envieux, et c'est une race qui pullule de nos jours. L'envie sociale sévit partout, et l'on ne voit que gens malades de cette maladie. Ils sont pâles, ils sont hâves : on les voit jaunes et ridés à trente ans. Le bonheur des autres les navre ; ils se gardent bien de lire, dans le *Journal officiel*, la page qui est consacrée aux avancements et promotions : s'ils la lisaient, ils pleureraient, je pense, de dépit et de rage. Ils ne sont pas, d'ailleurs, sans attendre la grande liquidation sociale, et se disent par avance qu'ils seront implacables, ce jour-là, dans la revendication de leurs droits. Mais, auparavant, ils mourront d'un mal au foie. — Il y a aussi le lecteur imbécile et sauvage de son journal ; il y a cet homme crédule, qui croit à toutes les invraisemblances et à toutes les impossibilités, pourvu que ce soient des calomnies ; il y a cet infortuné auquel on dit tous les jours : « L'Église te déteste, l'Église te

« maudit, » qui le croit, hélas! et qui, à la prochaine, saisira son fusil et tuera des otages. — Il y a la médiocrité, l'horrible médiocrité, qui s'installe et se pavane partout, tandis que virilité nous fait partout défaut. Il y a tous ces jeunes gens qui sont charmants, corrects, parfaits, mais qui ne font rien de fort, ni rien de grand ; qui ne sont pas et ne seront jamais des hommes, et qui me révoltent avec leurs jolies badines, leur raie au milieu de la tête et la profonde nullité de toutes leurs petites personnes. — Il y a ces femmes chrétiennes, qui sont illogiques à plaisir, hantent les théâtres de troisième ordre, jouent la comédie de salon et passent quatre heures par jour dans ces magasins de nouveautés qui sont le fléau de la société chrétienne ; et il y a ces maris chrétiens qui les laissent faire et payent avec un sourire satisfait les notes énormes que les fournisseurs leur envoient. — Il y a tous ceux et toutes celles qui veulent sortir de leur condition, et briller plus qu'il ne convient ; il y a ces petits employés à douze cents francs, qui donnent à leurs femmes

des bijoux et des dentelles représentant la moitié ou les deux tiers de leurs revenus, et il y a les femmes qui acceptent ces cadeaux avec une joie stupide. Il y a...

Je m'arrête, mon ami ; car je n'en finirais point. Bref, si vous êtes fait pour la satire, vous aurez de quoi assouvir votre colère poétique. Allons, allons, mon ciseleur : réveillez-vous, bondissez, et marquez-moi d'un fer chaud tous ces ridicules et tous ces vices.

Mais si la satire et le drame, si l'ode et l'épopée ne vous tentent pas, c'est que décidément vous n'êtes pas un poëte, un vrai poëte. Remettez-vous donc au sonnet, et publiez un second volume sous ce titre : *Nielles et Arabesques*. Ou, plutôt, non. Apprenez un bon métier, et faites des souliers.



III

LE ROMAN

LE ROMAN

A MONSIEUR T***, HOMME DE LETTRES

I

Vous me soumettez aujourd'hui un des cas les plus épineux qui soient au monde : vous me demandez ce que je pense du Roman en général, et des romans de nos jours en particulier. Et vous terminez la liste un peu longue de vos interrogations par ces deux questions que vous me permettrez peut-être de trouver à moitié indiscrètes : « Les catholiques peuvent-ils « lire des romans, et, chose plus grave, en « écrire? » Allons, mon cher ami, convenez-en : vous en avez écrit, qui sont là, dans votre

portefeuille, et, sous les apparences modestes d'une demande générale, vous me posez là un problème très-particulier et presque intime. Bref, vous voulez savoir si vous pouvez mettre sous presse. Hum !

Il faut, tout d'abord, que je lise votre manuscrit et l'étudie à loisir : car la question n'est pas de celles que l'on tranche en deux mots. Les bonnes intentions ne sauraient ici suffire, et ne peuvent même pas être regardées comme des circonstances atténuantes. D'excellents chrétiens ont commis certains romans qui sont véritablement détestables, et je voudrais, au besoin, vous préserver d'une catastrophe. Admirez ma bonté.

Il est certain que l'Eglise a contre le Roman une certaine défiance que d'exécrables romans ont trop bien justifiée. Mais je ne pense pas que l'on puisse en dire davantage sans forcer la vérité et sans attribuer très-gratuitement à l'Eglise une pensée qui n'est point la sienne. Il serait à peu près aussi absurde de s'écrier : « Tous les romans sont mauvais, » que de

les considérer tous comme inoffensifs et bons. Qu'est-ce qu'un roman, si ce n'est « une histoire supposée où l'auteur cherche à exciter l'intérêt par la peinture des mœurs, des caractères, des âmes? » Je prends ici, comme vous le voyez, la définition la plus banale; mais elle suffit amplement à ma démonstration. S'il y a là un élément qui soit condamnable, ce n'est pas, à coup sûr, la peinture des caractères et des âmes. Le romancier, en effet, se contente de mettre ici en action, de dramatiser et de rendre vivant ce que le moraliste expose avec une placidité toute philosophique. La Bruyère a décrit l'avare en une page immortelle; mais Balzac, lui, a peint la figure vivante de Grandet, qu'il mêle puissamment à une action imaginaire, à un roman. Chacun de ces procédés est légitime en soi, et les romanciers ne sont, par de certains côtés, que des moralistes... moins ennuyeux.

Je ne vois point, quant à moi, pourquoi les catholiques se refuseraient la joie d'être des peintres, eux aussi. Je ne vois pas pourquoi la pein-

ture des mœurs et des caractères serait interdite à ceux qui, par leur seul examen de conscience et par la seule pratique de la confession, sont peut-être ceux de tous les hommes qui connaissent le mieux les profondeurs de l'âme humaine. Je ne vois pas enfin, puisqu'il nous est permis d'écrire des livres contre les vices, je ne vois pas comment on pourrait nous refuser la permission d'écrire quelqu'une de ces œuvres plus animées et plus puissantes où les vices sont personnifiés, où ils sont incarnés en autant de personnages haïssables et que nous faisons haïr. Au lieu de composer un « Traité contre l'envie », j'écris un roman où certain envieux, qui s'appelle Philippe, traverse les aventures les plus étranges et où il est à la fin puni de son épouvantable vice. Eh bien ! je vous le demande, le *Traité contre l'envie* et mon roman, intitulé *Philippe*, n'ont-ils pas la même valeur, la même légitimité morale? Répondez.

On me répond en effet, et j'entends d'ici la voix des adversaires du Roman : « Vous pouvez « peindre les mœurs, me disent-ils, mais non

« pas les passions. » Cette formule serait excellente, si elle était plus claire et si l'on consentait à nous définir un peu plus nettement ce que l'on entend par ce mot un peu vague : les passions. Or voici ce que j'oserais proposer à la place de cette proposition quelque peu nuageuse : « Les catholiques ont le droit de peindre les passions ; mais il ne leur est permis d'exercer ce droit que si cette peinture ne scandalise pas les âmes et ne les amoindrit point. » Il y a un certain moment, un moment psychologique, où il nous est absolument interdit de pousser plus loin la description du vice et l'analyse du mal. Bref, il en est du roman comme de la sculpture. Le sculpteur chrétien peut faire du nu, mais il ne doit jamais aller jusqu'au déshabillé, jusqu'au voluptueux, jusqu'au sensuel, et il cesserait absolument d'être chrétien le jour où quelqu'une de ses statues provoquerait dans les âmes la moindre impression lubrique, le moindre mouvement déshonorant. Et ne me dites pas qu'il est difficile de saisir ici la délicatesse des nuances ; ne me dites

pas qu'il est malaisé de déterminer la limite précise où le romancier et le sculpteur doivent s'arrêter : ils n'ont qu'à descendre en eux-mêmes et à interroger leur conscience. Cette impossibilité d'exprimer certaines passions privera peut-être nos lecteurs de certains développements où se serait plu cette partie de leur âme qui n'est pas la meilleure ; mais ce sera pour eux l'occasion d'un sacrifice peu coûteux, et c'est pour nous une impossibilité glorieuse. *Non possumus.*

Il nous semble, d'ailleurs, qu'avec de telles restrictions et en de telles limites, les catholiques peuvent légitimement se permettre tous les romans. Donc, si le vôtre est en ce cas, faites-le-moi parvenir sans plus tarder. Sinon, brûlez-le : car c'est une œuvre malsaine. Or, sachez, mon cher ami, et redites-vous bien que j'entends par ces mots une œuvre où le Mal est trop mis en lumière et où le Vice est rendu intéressant. Brûlez, vous dis-je.

N'allez pas croire, cependant, que je condamne jansénistement tout récit romanesque où

l'amour se montre, où l'amour tient une place. J'ai toujours éprouvé une véritable répulsion pour un certain petit groupe de critiques à la cervelle étroite qui se permettent de détester et, qui plus est, de dédaigner l'amour. Ces messieurs ne l'admettent que dans le mariage, et c'est, ma foi! bien heureux. Mais l'amour pur, mais l'amour innocent, mais l'amour charmant qui aspire au seul mariage et s'achemine vers ce mariage souhaité à travers des régions printanières et sous un ciel fraîchement lumineux, cet amour-là, vous ne me le ferez jamais maudire. Il est et sera toujours l'âme de ces histoires supposées qu'on appelle des romans, comme il est et sera toujours l'âme de cette histoire vraie qu'on appelle la vie humaine. Le jour où cet amour n'existera plus et où l'on n'entendra plus sur la terre les chastes battements des cœurs jeunes, ce jour-là, il faudra désespérer d'un monde que l'argent et la matière auront brutalement conquis. Jusque-là, nous permettrons à nos romanciers la pudique peinture de l'amour chrétien : car cette peinture n'a rien de pro-

saïque, rien de bas, rien de terrestre, et c'est une sorte de *sursum* de l'ordre naturel qui élève les âmes et qui les transfigure. Sans doute, nous ne mettrons ces livres entre les mains de nos enfants que si l'état de leurs âmes le permet, et à cet égard nous sommes et serons toujours des opportunistes. Mais, somme toute, il n'y a chez nous que deux dénouements possibles pour ces récits plus ou moins imaginaires : la conversion ou le mariage, et tous les deux sont également acceptables. Et j'allais oublier le sacrifice, le divin sacrifice, qui est la trame même et le dénouement de tant de vies chrétiennes et qui devra servir aussi de substance et de conclusion à nos meilleurs romans chrétiens. Le sacrifice, espérons-le, ne scandalisera point ceux qui trouvent le mariage *shocking*.

Vous le dirai-je, cher ami? j'ai l'horreur des livres bêtes, et je connais de nos amis qui ont imaginé de petits romans niaisots dont la seule vue me met en rage. Cette moralité sotte finit par devenir immorale, et j'estime, pour tout

dire, qu'il y a des âmes ici-bas qui ont besoin d'autres livres que de cet honnête et excellent volume du chanoine Schmidt, *le bon Fridolin et le méchant Thierry*. Il nous faut quelque chose de plus nerveux, de plus viril, et aussi de plus actuel. Le roman est une arme avec laquelle nous pouvons combattre toutes les passions, toutes les calomnies, tous les mensonges ; mais c'est une arme dont il convient de se servir en soldat, et il y faut quelque rudesse de poigne avec quelque vigueur de muscles. Le flasque et l'efféminé ont fait leur temps, et nous avons aujourd'hui trop de rudes batailles à livrer pour nous amuser à la petite guerre et nous arrêter à des livres ou à des jeux d'enfant. N'écrivons donc plus (même pour nos enfants) de ces récits fades où le vice et la vertu sont également diminués, atténués, enjolivés et travestis ; où le monde ne nous est pas montré tel qu'il est ; où l'on vante tous les siècles au détriment du nôtre ; où l'on nous peint un moyen âge de fantaisie et digne des pendules d'il y a quarante ans ; où les honnêtes gens sont d'une vertu

monotone et qui ne connaît pas la lutte ; où les méchants n'ont jamais de combat en eux-mêmes et sont automatiquement méchants ; où toutes les femmes sont en sucre et tous les hommes en bois ; où tout est vulgaire, médiocre et trivial, et d'où le style, enfin, est scandaleusement absent. N'ouvrons pas de tels livres, c'est facile ; n'en lisons pas, c'est plus aisé.

Mais n'abandonnons pas ce genre puissant, ce genre fécond du roman, ne l'abandonnons pas à nos adversaires. J'affirme qu'avec des romans profondément catholiques on a déjà sauvé des milliers d'âmes ; j'affirme qu'on en peut sauver des millions. Courage donc, et mettons-nous à l'œuvre !

II

Le roman « de caractères » ou « d'observation » est le premier que nous devrions résolûment aborder. C'est celui où nos Français excellent, et c'est aussi celui qui a fait le plus de ravages dans les entendements et dans les

cœurs. Balzac y est passé maître, Balzac qui est le plus malsain de tous les romanciers. C'est avec stupeur, en vérité, que nous voyons tous les jours un tel homme préconisé par d'admirables catholiques et regardé par eux comme un très-profond observateur du cœur humain. Mais il n'a guère connu que les sentines de ce très-noble cœur ; mais il n'en a guère décrit que les sensualités et les mauvais désirs ; mais, dans ses héros les plus élevés et chez ses plus pures héroïnes, il y a encore je ne sais quel égoïsme monstrueux et quel bouillonnement de lubricité dont véritablement nous avons peur. On dit qu'il a connu la femme : je le veux bien ; mais non pas la chrétienne. Qu'il ait eu assez d'intelligence pour s'extasier çà et là devant l'incomparable beauté de cet édifice gigantesque, qui s'appelle l'Église catholique, j'y consens ; mais que ses cinquante volumes soient comme on l'a dit, « un magnifique monument élevé au dogme catholique, » je le nie de toutes les forces de mon âme. Il est sensuel, il est malsain, vous dis-je, et il a fondé,

hélas! une école plus malsaine et plus sensuelle encore. A Balzac a succédé Flaubert, qui l'amoindrit, et à Flaubert, Zola, qui diminue Flaubert. Le roman réaliste est né de Balzac, qui n'était pas réaliste lui-même, mais qui n'a jamais eu la passion du grand, ni la notion de l'idéal. Et c'est ainsi que le mal engendre le pire.

Les catholiques ne sont pas faits pour se jeter dans cette école plusieurs fois dangereuse; mais il est d'autres écoles. A côté du groupe de Balzac, il y a le groupe de Mérimée, le groupe d'Octave Feuillet, le groupe de Jules Sandeau. Rien ne saurait m'empêcher de confesser que ce dernier est l'auteur de quelques chefs-d'œuvre dont un chrétien peut s'autoriser la lecture. Je déchirerais volontiers dix pages dans *Jean de Thomeray*, mais il n'en est peut-être pas une seule que je voudrais effacer, tout entière, dans cette admirable *Maison de Penarvan* qui peut passer pour le modèle du genre. Libre aux fanatiques admirateurs de Balzac, libre à ces fiers critiques de hausser ici les épaules et de

s'estimer scandalisés par notre comparaison entre Balzac et Sandeau ; mais celui-ci se plaît aux beaux spectacles qu'offre l'âme humaine, et celui-là, qui n'y croit point, ne veut même pas consentir à les voir. En achevant un roman de Balzac, je me sens découragé et morne. En achevant un livre de Sandeau, je respire et espère. J'en voudrais dire autant de Mérimée, qui est peut-être l'écrivain le plus accompli de ce temps, mais qui n'est, au moral, que le plus minutieux et le plus patient des observateurs. Très-exact, mais un peu étroit : un Balzac sans fécondité, mais qui a plus respecté le public en respectant davantage son talent et son style. Quant à cet Octave Feuillet en qui nous avions tant espéré, il nous offre l'exemple d'une chute qui succède à une autre chute. Il est tombé du *Village* dans le *Roman d'un jeune homme pauvre*, et de *Sibylle* en *Monsieur de Camors*. Où s'arrêtera cette fatale descente loin des sommets chrétiens ? il n'est pas permis de le prédire. Il y a dans ce talent je ne sais quoi de croustillant qui lui porte malheur, et il se sert

trop volontiers du détestable ressort de l'adultère pour que l'on puisse croire en sa conversion prochaine. Espérons quand même ; mais, si nous avons besoin de modèles, cherchons-les parmi nos écrivains que nous ignorons trop. Lisons *le Conscrit* et *le Gentilhomme pauvre* d'Henri Conscience ; relisons *Corbin et d'Aubecourt*, ce chef-d'œuvre de Louis Veuillot, qui compte deux éditions quand *l'Assommoir* en a quarante ; tendons la main, tendons les deux mains, tendons le cœur à ce Paul Féval qui s'est converti récemment avec une simplicité si candide et une sincérité si courageuse ; allons à lui, et disons-lui : « Taillez votre plume, ami, « et puisque Dieu vous a fait de si nobles dons, « écrivez de vrais romans catholiques, ardents « et fiers, passionnés et purs, vivants et « beaux. » Et, quant à nous, imitons ces vaillants, ou, plutôt, non : n'imitons personne, et soyons nous-mêmes. Avant d'écrire nos romans, vivons-les dans nos âmes ; exprimons-y tout ce que nous sentons, tout ce que nous souffrons, tout ce que nous voulons ; puis revêtons-les,

s'il est possible, de cette beauté du style qui est nécessaire à toutes les œuvres d'art. Et qu'ils soient la consolation de nos frères les catholiques, leur encouragement et leur joie.

Le « roman intime » n'est qu'une variété du « roman de caractères » ; mais il faut se défier de l'intime. Rien n'est plus déplorable que toutes ces petites révélations de la vie privée et toutes ces autobiographies sous forme de romans. Eh! quel besoin, monsieur, ai-je de connaître les petits accidents et les médiocres péripéties de votre vulgaire existence ? Vous êtes né en 1830, c'est fort bien ; et vous avez quatre enfants, c'est parfait. Vous fûtes bachelier en 1849 ; tant mieux. On vous vit sous Sébastopol, « où vous portâtes le mousquet » ; je n'en disconviens pas ; mais quel intérêt peuvent avoir pour moi tous ces menus détails? Vous me racontez plus loin vos fredaines, et insistez sur certain scandale dont vous fûtes le principal complice ; mais, en vérité, je ne suis pas votre confesseur, et vos confidences m'agacent ou me révoltent. Passez, passez. S'il y a ici-bas une classe

d'hommes qui doive avoir le respect de l'intime, ce sont les catholiques. Qu'ils se gardent bien de lire de telles balivernes et, surtout, d'en écrire ; mais qu'ils se permettent seulement des œuvres telles que le *Mémorial de Famille*, d'Émile Souvestre. On ne saurait trop conseiller la lecture de ce bon livre, qui est injustement méconnu et dédaigné. Il reste à écrire un « Mémorial de famille catholique ; » mais c'est peut-être, mon cher ami, le titre du roman que vous avez sournoisement composé et que vous m'enverrez demain. Attendons.

III

J'ai hâte d'en venir au Roman historique, et c'est à ce genre que je voudrais voir nos catholiques se consacrer avec le plus d'ardeur. Rien n'est plus fécond, rien n'est plus influent, rien n'est plus sain. Je ne vous étonnerai pas en vous répétant ici cette célèbre parole de Villemain, que je me contente de modifier légèrement à l'intention de nos futurs romanciers :

« On ne saura jamais combien, pour faire du roman historique, il est utile de savoir un peu d'histoire. » Sans plaisanterie, et pour en venir à un conseil pratique, je pense que les catholiques devraient étudier de plus près l'histoire de l'Église. Le chef-d'œuvre de ce genre difficile, la *Fabiola* du cardinal Wiseman, ne suppose pas moins de trente années d'études préparatoires. Si nous travaillions seulement trois ans!

Avez-vous quelquefois passé par cette épreuve horrible qui consiste à entendre, durant plusieurs heures, un piano faux, une voix fausse? C'est exactement l'image du supplice que l'on subit à la lecture de ces romans historiques qui n'ont pas été suffisamment travaillés et où fourmillent les inexactitudes scientifiques. Il y a certains écrivains de notre temps qui ont, au contraire, travaillé très-consciencieusement à leurs romans prétendus historiques, mais qui ont choisi, hélas! les époques les plus pauvres en documents historiques. La *Salammbô* de M. Gustave Flaubert repose uniquement sur

deux ou trois pages des écrivains de l'antiquité, et cette œuvre carthaginoise est sortie, presque tout entière, de l'imagination de l'auteur, et non pas de son savoir. Que de notes fausses dans le *Quentin Durward* de Walter Scott et surtout dans la *Notre-Dame de Paris* de Victor Hugo, dans ce livre qui, cependant, a eu une influence si considérable et auquel nous devons la réhabilitation de l'art chrétien, de l'art du moyen âge! Pour éviter ces inexactitudes, élaborons lentement nos petits édifices littéraires ; rassemblons patiemment de bons matériaux, solides et éprouvés ; ne sacrifions rien à l'hypothèse, et ne songeons à l'art qu'après nous être rendus maîtres de la science. Ainsi a procédé l'auteur de *Fabiola*, et il reste encore à écrire dix-huit autres romans, aussi scientifiques et aussi beaux, sur les dix-huit autres siècles des annales de l'Église. Ce même système, il faut l'appliquer à notre histoire de France, et j'ai toujours rêvé un beau livre sous ce titre : « La France est le soldat de Dieu. » Les documents, ici, ne nous manquent pas, et les temps sont

enfin venus où il est aisé de s'en servir. Mettons-y la main : cela vaut mieux encore que d'écrire des romans préhistoriques. Car il ne nous manquait plus que cela, mon cher ami, et nous possédons aujourd'hui le roman préhistorique. Âge de pierre, âge de fer, âge de bronze, tout a été mis en récit, et les habitations lacustres, et les grottes, et les haches de silex, et nos prétendus ancêtres peu vêtus, mais fort laids. On a été jusqu'à illustrer scientifiquement ces machines préscientifiques... d'après des photographies de l'âge de pierre. Hélas !

Mais, si j'abhorre le roman préscientifique, je n'ai que de l'estime pour le roman véritablement scientifique. Catholiques, il est temps d'y songer et de nous précipiter dans ce chemin que nous aurions dû ouvrir et où d'autres ont marché avant nous. Laisserons-nous les livres de Jules Verne atteindre leur cinquantième édition sans que nous tentions de leur opposer d'autres livres du même genre, mais où passe enfin le grand souffle catholique ? N'y aura-t-il pas quelque libraire catholique que les lauriers d'Hetzel

empêcheront de dormir et qui, voulant faire aussi bien, fera mieux ? Quand je pense, grand Dieu, que nous sommes les croyants en Dieu, les croyants en l'Architecte de tous les univers, les croyants au Verbe éternel qui a suspendu les mondes dans l'espace ; quand je pense que l'admiration des merveilles de la création fait strictement partie de nos devoirs envers Dieu ; quand je pense que la vue de ces beautés est de nature à soulever puissamment toutes les âmes vers leur créateur, et qu'il y a là des conversions innombrables à provoquer presque sûrement ; quand je pense à ces choses et au peu que nous faisons, mon cœur bondit, mon esprit s'indigne, et je regarde, à tous les points de l'horizon, pour voir s'il ne viendra pas bientôt quelque Jules Verne catholique. Est-ce trop demander ?

Il en est ainsi pour le roman « patriotique, » dont nous laissons les Erckmann-Chatrian s'emparer sous nos yeux, comme si c'était leur chose. Les catholiques auront donc, en vain, versé les flots de leur sang sur tous nos champs de ba-

taille, depuis les champs catalauniques jusqu'à ceux de Patay ; ce sang glorieux sera en vain devenu le ciment avec lequel on a solidement construit la France, monument incomparable ; nos évêques et nos moines, nos rois et nos chevaliers, nos bourgeois et notre peuple chrétien auront été en vain les créateurs et les architectes de la grande France ! Et nous n'avons pas le courage de raconter chaudement ces choses sublimes en des romans enthousiastes et vrais ! Nos ennemis, nos implacables ennemis se sont voués, avec une rage que rien ne lasse, à la seule histoire de la France révolutionnaire ; ils se sont donné la tâche de prouver au peuple que notre France n'existait même pas avant 1789 : et nous ne leur répondons pas par des œuvres semblables aux leurs, par des livres à l'usage des ouvriers et des paysans ! Un seul écrivain parmi nous a été assez courageux paur oser une telle réponse : c'est l'auteur des *Martyrs de la Sibérie*, c'est M. de Lamothe, qui est à la fois notre Alexandre Dumas et notre Erckmann-Chatrian. Mais il est seul, et *il* devrait être cent.

Le roman social, lui aussi, semble n'avoir encore tenté que les ennemis de l'idée chrétienne. Qu'est-ce que les *Misérables*, si ce n'est une plaidoirie farouche contre l'Église? Et quel est le résumé de ces dix volumes où, plus encore que les beautés, les calomnies abondent : « L'Église n'a rien fait contre les trois grands fléaux de l'humanité : elle n'a rien fait contre le paupérisme, rien contre la prostitution, rien contre l'ignorance. » Mais, pour l'amour de Dieu, répondons. Et répondons à des romans par d'autres romans.

La littérature française traverse en ce moment une crise épouvantable, et à laquelle nous n'accordons pas assez d'attention. Nous avons devant nous une école cynique, que j'appellerai l'école du réalisme nihiliste. *L'Assommoir*, de M. Zola, est le type incontestable de cette littérature nouvelle, de ce roman nouveau. *L'Assommoir*, c'est l'histoire d'une famille ouvrière en 1877, et l'auteur s'est proposé de nous faire assister à l'effroyable spectacle d'une irrémédiable décadence. Cette famille ouvrière, elle commence

par être honnête, ou à peu près : l'homme est bon ouvrier, la femme aspire à être une honnête femme. Mais l'assommoir est là, c'est-à-dire le cabaret, avec ses séductions brutales, avec son absinthe qui affole et terrasse, avec son ignoble eau-de-vie qui assomme et tue l'esprit, qui assomme et tue le corps, qui assomme et tue la famille. Et ces deux ouvriers, qui avaient presque débuté correctement, en arrivent, par une série de gradations dans le vice et de nuances dans la débauche, à crever un jour sur un tas d'ordures, au coin d'une borne, en vomissant des blasphèmes fétides contre la société, contre l'homme et contre Dieu. Telle est cette histoire, et elle est racontée, non sans talent, en un épouvantable argot dont M. Zola est allé demander le secret aux bouges les plus abjects. Ce livre est un des éléments de notre décomposition : car il n'inspirera aux « classes dirigeantes » qu'un stérile dégoût pour ce peuple, pour ce bon et pauvre peuple qu'on a certainement calomnié et enlaidi ; et il n'inspirera au peuple lui-même

que de la rage contre une société capable de supporter le scandale d'une telle misère. Le style de M. Zola, plus argot que l'argot même, deviendra populaire dans les faubourgs où l'on ne connaissait pas une telle langue, où l'on ne la parlait point. Et il y aura encore un abaissement dans notre niveau social : plus d'égoïsme en haut, plus de haine en bas, moins d'amour partout. C'est triste.

Eh bien ! à *l'Assommoir* de M. Zola, comme aux *Misérables* de Victor Hugo, il faut répondre. Nous n'avons pas le droit de laisser la société s'effondrer de la sorte ; nous n'avons pas le droit d'assister, les bras croisés, aux triomphes du réalisme révolutionnaire et athée. Ne pas répondre, c'est manquer à l'un de nos devoirs, c'est dire à la foudre : « Viens ! » C'est plus que l'appeler, c'est la mériter.

Encore une fois, répondons.

Quant à vous, cher ami, adressez-moi votre roman ; mais, vite, faites-en un autre ; intitulez-le : *Le Faubourg*, et qu'à la dernière page on y assiste à ce grand spectacle que rê-

vait, que rêve encore mon vénérable ami, l'abbé Dulong de Rosnay : « L'ouvrier sur le cœur de Jésus-Christ. »



IV

L'ART

L'ART

—

PREMIÈRE LETTRE.

A MONSIEUR T***, PEINTRE D'HISTOIRE.

I

J'ai reçu le *Martyre de saint Pierre*, votre dernière œuvre. Ne pouvant admirer l'original qui est en Angleterre, je me console en étudiant la gravure, excellente à coup sûr et fort exacte sans doute, que vous avez voulu faire passer sous les yeux de votre vieil ami. Il y a là des qualités de premier ordre : de l'observation, de l'exactitude, de la finesse, et un bon parfum de piété. Mais c'est mort.

Le jugement est dur ; mais, il y a quelques années, en un certain soir dont je me souviens

encore, vous m'avez fait promettre de vous dire toujours toute la vérité. Et je tiens ma promesse.

Ainsi, vous voilà, vous, mon ami, vous qui passiez à juste titre pour un des meilleurs élèves d'Ingres et de Flandrin, vous voilà arrivé au pastiche pur et simple des miniatures et des vitraux du XIIIe siècle. Il est vrai de dire que vous les imitez avec une merveilleuse exactitude. Vous avez saisi le costume, la pose, l'allure de tous ces bonshommes du temps de saint Louis. Ils passent sous nos yeux, roides, cambrés, charmants. Ils portent avec désinvolture la cotte et le surcot. Ils s'épanouissent sur un fond d'or : car vous abhorrez le paysage, et vous poussez la précision jusqu'à peindre les arbres comme on les peignait en ces temps naïfs, sous la forme d'un balai vert ou rouge. Tel est le système qui triomphe aujourd'hui de votre palette et de votre esprit, et c'est d'après cette idée qu'a été conçu le *Martyre de saint Pierre*. Pastiche, pastiche, que veux-tu de nous ?

Eh bien ! mon ami, ce n'est point là de l'art, et je serais désolé que vous fissiez école.

Or, je me prends quelquefois à me demander les causes de votre conversion soudaine à l'art gothique. Je vous connais trop pour supposer, même un instant, que l'amour de l'argent ait eu quelque influence sur une détermination aussi surprenante. Vous avez l'âme plus haute et mieux placée, et, malgré l'espèce de succès que ces sortes de tableaux ont conquis en Angleterre, vous avez été entraîné par d'autres raisons, par des raisons que je puis estimer. Je pense aujourd'hui les connaître, et vais vous les révéler à vous-même.

A votre sortie de l'École, vous étiez plein de verve et de généreuse initiative. A la vérité, vous étiez trop modeste pour vous écrier sur tous les chemins : « Je vais créer un art nouveau; » mais, enfin, vous vous promettiez d'emprunter à tous les maîtres tout ce qu'ils vous pouvaient offrir d'éléments sincèrement chrétiens, et de les leur emprunter « sans cesser d'être vous-même. » Vous aviez votre manière, votre style ; vous étiez quelqu'un. Vos premiers tableaux reflètent bien cette jeunesse et cette

fierté, et vous savez combien je les aimais... Mais un jour il vous arriva de tomber au milieu d'un groupe de réformateurs enflammés, lesquels étaient occupés à proclamer, comme un axiome, cette proposition qu'ils jetaient à tous les vents : « L'art chrétien n'existe plus depuis « le xve siècle ; Pérugin et Raphaël l'ont tué. » Bref, vous êtes devenu et vous êtes encore un des chefs de l'école préraphaélique. De là vos derniers tableaux, qui me causent un si vif et si profond chagrin, parce qu'ils amoindrissent un si bel entendement et appauvrissent une si riche palette.

C'est contre eux que je vais plaider au triple point de vue de la Beauté, de l'Ordre et de la Chasteté chrétienne.

Et, tout d'abord, je nie que Dieu, qui est la Beauté souveraine et qui aime tout particulièrement à se refléter parmi les hommes, ait pu favoriser d'une claire notion de l'art, dans toute l'histoire de l'Église, un siècle ou deux, au détriment de tous les autres. Je m'étonnerais que, depuis Pérugin, nous eussions été sevrés

ici-bas de toute beauté chrétienne, et je ne me persuade pas aisément que notre grand Dieu nous ait depuis si longtemps abandonnés en de telles ténèbres. La beauté de Dieu, suivant moi, s'est successivement manifestée à tous les siècles chrétiens. Nous ne la voyons jamais tout entière, pauvres et imparfaites créatures que nous sommes ; mais nous en apercevons toujours assez pour en être éclairés et consolés. Les siècles tournent autour de l'infinie Beauté comme les planètes se meuvent autour du soleil, et ils en voient tantôt une face, tantôt l'autre. Mais il n'y a jamais de ténèbres absolues, et toutes les générations voient, à tout le moins, un côté lumineux du grand astre central. Le soleil et l'art luisent pour tout le monde... et pour tous les siècles.

Laissez-moi donc vous dire ce que les différents siècles ont entrevu de cette énernelle et enivrante Beauté ; laissez-moi vous faire, à grands coups de plume, une histoire rapide de l'art chrétien. Et nous verrons ensuite, si vous avez le droit de vous claquemurer dans un petit

coin de ce magnifique passé, dans je ne sais quelle étroite prison où vous ne laissez à dessein pénétrer que quelques minces rayons de soleil...

II

L'Art chrétien, vous le savez, a existé de toute éternité en prévision du Verbe incarné. Il a précédé tous les temps, et ses origines ont été écrites dans cet incomparable chapitre du livre des *Proverbes*, qui est consacré à la Sagesse éternelle. Il en est de l'histoire de l'Art comme de celle de l'Église, et il faut ici nous régler sur Rohrbacher, qui a consacré les trois premiers volumes de son beau livre aux annales de l'Église AVANT Jésus-Christ. Or les vérités naturelles étaient demeurées chez tous les peuples de l'antiquité, et partout aussi s'étaient répandues les vérités traditionnelles. Elles avaient été, les unes comme les autres, obscurcies par le péché originel ; obscurcies, dis-je, mais non pas détruites. Il en résulte que, dans toutes les œuvres de l'art antique, il y a

certains éléments naturels ou traditionnels dont il nous faut tenir compte et que nous devons mettre en lumière. Lorsque j'entre dans un musée et que j'y vois, comme au Vatican, mille statues antiques rangées sur deux lignes à la façon d'une armée, mes yeux de chrétien se promènent délicieusement sur la plupart de ces admirables figures. Je leur trouve aisément quelque chose de chrétien. Les plus beaux sentiments naturels se peignent souvent sur ces visages : cette Minerve est chaste ; cette Junon est grave ; ce Jupiter semble l'image de la justice. Certes, le chœur, tout le chœur des vertus n'habite point les âmes de ces idoles ; mais quelques-unes de ces vertus, qui, depuis le péché originel, se sont dispersées dans le monde comme une troupe d'oiseaux effarouchés, sont venues par petites bandes faire élection de domicile dans l'une ou dans l'autre de ces divinités antiques. Il est encore vrai que les attributs du Dieu unique ne sont jamais réunis tous ensemble sur les traits d'un seul et même Jupiter ; mais, çà et là, j'aperçois avec ravisse-

ment un des attributs de mon Dieu, lequel s'est égaré, pour ainsi parler, sur le visage d'un de ces dieux du paganisme. J'ajouterai que la tradition n'est pas absente de cet art grec ou romain. Certaines déesses ont des pudeurs qu'explique seulement la doctrine du péché originel ; certaines douleurs, exprimées par quelques-unes de ces images de pierre et de marbre, semblent attendre un libérateur; certains crimes paraissent espérer un purificateur. Mais que dirai-je de la beauté corporelle qui éclate en ces incomparables ouvrages ? Jamais, jamais, jamais on n'a eu une si parfaite idée des proportions, du rhythme, du style et de la perfection du corps humain. Ces yeux voient, ces narines se dilatent, cette bouche s'ouvre radieusement, ces poitrines respirent, ces muscles sont en mouvement, ces jarrets sont vraiment tendus, ces veines sont vraiment pleines d'un beau sang vigoureux, cette chair est vraiment palpitante et vivante. Que l'être humain est beau ! Notez que je ne dis pas et que je ne consentirai jamais à dire : « l'animal humain, »

suivant l'ignoble langage des matérialistes de notre temps. Que l'être humain est beau chez les Grecs, et même chez les Romains! Merveilleusement drapé en des étoffes légères et dont les plis sont toute une harmonie, il se dresse, lumineux et noble, sur le seuil radieux de ses temples qui ont eux-mêmes d'incomparables proportions. Dorée et cuite par le soleil, cette architecture a reçu une ornementation polychrome, qui est d'une simplicité merveilleuse. Les rayons d'un beau ciel tombent sur ces chefs-d'œuvre, qu'ils enveloppent d'une clarté douce. La mer bleue est là, tout près, qui mêle le bruit de ses vagues à tant de parfaites beautés. Voici la Grèce, et voilà Rome...

Eh bien! il s'est trouvé des chrétiens pour affirmer qu'il n'y avait rien de chrétien dans toute cette noblesse de l'art antique. Que cet art renferme des éléments imparfaits, condamnables et même hideux : cela n'est point douteux, et je l'avoue cent fois. Que ces éléments soient les plus nombreux : j'y consens encore. Qu'ils doivent immortellement exciter notre colère : je le

veux bien, et m'irrite tout le premier. Mais qu'un chrétien ne puisse rien trouver à admirer ni dans notre Louvre, ni dans ces galeries du Vatican où, près de la Confession de saint Pierre, les Souverains Pontifes ont si laborieusement rassemblé tant de trésors : c'est ce dont je ne conviendrai jamais. Je dis que l'Apollon du Belvédère, je dis que la Vénus de Milo sont des chefs-d'œuvre « naturellement » chrétiens. Ils ne me troublent pas : ils me ravissent, ils me rendent meilleur, ils m'élèvent. Un jour, j'ai entendu, de mes oreilles, un ennemi acharné de l'antiquité jeter devant moi ce cri, dont je ne puis oublier le scandale : « Les papes ont été « mal inspirés de rassembler ces idoles païen- « nes, et il en faudrait faire du macadam. » Oui, cette parole est historique ; oui, l'on nous a dit cela. Nous voyez-vous entrant, un gros marteau à la main, dans le Vatican et dans le Louvre, et là, comme les cantonniers de nos chemins publics, nous mettant à réduire tout l'art antique en petits cailloux ? Nous voyez-vous arrivant à la Vénus de Milo et lui faisant

subir le sort de tout le reste? Mais qui donc aurait le courage de frapper une si douce, une si pure, une si harmonieuse beauté? Qui donc donnerait le premier coup à ce chef-d'œuvre? Vous n'oseriez pas, et reculeriez épouvantés.

Un tel langage, d'ailleurs, me paraît nettement antichrétien. L'art antique, en effet, est un témoin de la foi catholique. C'est un témoin éloquent et qui vient nous dire : « Les vérités « naturelles et traditionnelles se sont conser- « vées dans tout l'ancien monde. L'homme a « toujours cru à la justice, à la chasteté, au « bien ; il a toujours senti le poids du péché, « il a toujours souhaité d'être allégé de ce « poids. » Supprimez ce témoignage : quelle lacune dans l'histoire de la Vérité !

Mais il est temps d'en venir à l'art qui s'est épanoui dans le monde après la venue de Jésus-Christ. Faites avec moi un bond de quelques siècles. Je vais vous transporter, mon ami, dans une basilique du IVe siècle, et assister près de vous à cet épanouissement de l'art nouveau. Veuillez tout d'abord observer qu'il s'est bien

gardé de rompre absolument avec l'art antique : il en a rejeté les impuretés et les infamies, mais il en a gardé tous les bons éléments. La basilique chrétienne n'est autre chose que la basilique païenne, peu à peu transformée. Les images des catacombes et des absides ont l'allure, la physionomie et les draperies des meilleures images de l'antiquité. La musique chrétienne est d'origine grecque. Donc, la sainte Église, qui a pour caractère de ne rien détruire que le mal, a conservé toutes les bonnes traditions du vieux monde artistique. Elle s'est bornée à toucher l'art de son doigt de feu, et à le transfigurer. Entrez avec moi, entrez dans cette basilique qui nous appelle. Nous marchons sur une mosaïque charmante où l'on voit des oiseaux se jouer parmi des fleurs autour de l'Orphée chrétien, qui est le sauveur Jésus. Les colonnes, qui s'appuient sur des piédestaux quadrangulaires, sont faites d'un seul morceau de marbre, et les chapiteaux sont d'un marbre qui est autrement coloré. Si je jette les yeux en haut, j'aperçois les poutres qui forment la toiture du

noble édifice et qui sont, à l'intérieur, revêtues de pourpre et d'or : c'est un *laquear*. Le jour m'arrive à travers des plaques d'albâtre ou des verres de couleur qui sont encastrés dans les trous des fenêtres, et ces trous sont faits en forme d'étoiles ou de croix. Maintenant, allons plus loin, et franchissons du regard la limite de l'*altarium*. Derrière ces rideaux superbes qui pendent en beaux plis lourds et solennels, voici l'autel, qui est simple et austère, et sous l'autel voici la « Confession » où repose le corps d'un martyr. Au-dessus s'ouvre l'abside, qui est ornée ou, pour mieux dire, couverte d'une mosaïque immense. Au centre de ce tableau magistral se dresse le Christ géant, le Christ vainqueur, le Christ enseignant et dominant le monde ; à ses côtés, la Vierge et l'apôtre Pierre semblent de taille exiguë, mais on voit qu'ils prient efficacement pour le salut de la terre pécheresse. Des bandes de petits agneaux blancs, les yeux uniformément tournés vers l'éternel Pasteur, se dirigent tranquillement vers ce doux maître. Deux frises énormes aboutissent à l'abside, deux

frises en mosaïque. On y voit deux processions, deux « théories » de Saints et de Saintes se mettre en marche d'un pas placide et vainqueur vers Celui qui est le roi des confesseurs et des martyrs. Tous ces beaux visages se ressemblent, et cette beauté ne laisse pas d'être un peu monotone ; mais c'est qu'en réalité une seule et même pensée anime tous les artistes de ce temps. Ils ont voulu représenter l'armée des martyrs rendant hommage à son chef céleste, à son général victorieux. Rien cependant n'est plus magnifique que cet ensemble de la basilique, que ce mélange de mosaïques, de marbre, de pourpre et d'or. Tout à côté est la Catacombe où dorment des milliers de martyrs en des tombes qui sont étagées les unes au-dessus des autres. Cette Cité souterraine fait contraste avec la Cité lumineuse que nous venons de décrire ; mais la joie et l'espérance y règnent aussi. Sur les morceaux de marbre et sur les briques qui ferment toutes ces tombes, je n'aperçois que symboles consolants et doux. Sur les murs de ces carrefours, je distingue le bon

Pasteur portant sa brebis sur les deux épaules, Noé sortant de cette arche qui fut l'image de l'Eglise, et d'innombrables fidèles représentés sous les traits de femmes en prière, d'*orantes* qui ont les yeux au ciel et les deux bras tendus. Tout cela est souriant et grave. Ce n'est plus le temple grec ; ce n'est plus l'art antique. C'est à la fois moins parfait et plus élevé ; mais, si la forme est inférieure, la pensée est mille fois plus haute. N'y a-t-il pas là pour l'art moderne, n'y a-t-il pas là aussi de beaux modèles à imiter, et faudra-t-il mépriser les basiliques latines et l'art latin... par ce seul motif qu'ils ne sont pas gothiques ?

Je me hâte d'en venir à cet art gothique, que vous placez, mon ami, au-dessus de tous les autres et qui, pour parler plus exactement, est à vos yeux la seule forme légitime de l'art. Dieu me garde d'en mal parler ! Le Moyen âge, le cher Moyen âge est, pour moi, une sorte de cathédrale où j'ai vécu bien des jours et bien des années sans que jamais je me sois lassé, un seul instant, d'en regarder les voûtes et d'en

déchiffrer les vitraux. Je ne puis me défendre de l'aimer, et je suis ainsi fait que l'antiquité me paraît fade, depuis que j'ai goûté de cette saveur. Vous voyez bien que j'en suis fou, et il me faut quelque peine pour ne pas me montrer injuste à l'endroit des autres formes par lesquelles l'humanité a tenté d'exprimer le Beau. Une cathédrale gothique, une Notre-Dame : quelle merveille ! J'observe avant tout, mon ami, que cet art est en parfaite harmonie avec la société d'où il est sorti ; qu'il répond à tous ses besoins et à toutes ses croyances ; qu'il satisfait à toutes ses espérances et à tous ses rêves. Tout à l'heure, je vous blâmais, non sans quelque vivacité, de faire de petits pastiches du XIIIe siècle ; mais ces modèles gothiques que vous copiez aujourd'hui pour quelques amateurs exaltés (le reste de notre société n'y entend rien), ces vitraux, ces peintures murales, ces miniatures venaient parfaitement en leur temps et étaient parfaitement à leur place durant le règne de saint Louis. Ils s'harmonisaient très-exactement avec les

mœurs et les intelligences de ce beau siècle plein de foi et de vie... La cathédrale s'élevait au beau milieu de la ville, et émergeait, superbe, d'un amas de petites ruelles obscures et boueuses. Ses deux grandes tours dominaient la cité, où l'on ne voyait que tourelles et pignons pointus. Un peuple tout entier pouvait y trouver place : ses flancs énormes s'ouvraient pour recevoir des milliers de chrétiens. On y entrait volontiers par le portail de la façade, et l'on passait à travers tout un peuple de pierre, au milieu de mille saints et de mille anges : les Saints, tranquilles et doux, joignaient les mains très-pieusement, et l'on sentait les palpitations de leur prière ; les Anges encensaient et adoraient. Malgré toute la perfection qu'il avait prêtée au corps humain, l'art antique n'avait rien produit qui fût plus profondément attendrissant et plus intimement beau. Il n'y a pas, à ma connaissance, une seule statue antique qui sache prier, et c'est là une infériorité que l'on ne constate pas assez vivement. Le portail, d'ailleurs, n'était pas la seule partie de l'église gothique qui

offrit cette expression de la prière : dès qu'on l'avait franchi, on se trouvait devant un spectacle aussi pieux. Du haut de deux cents fenêtres immenses descendait une lumière rouge et bleue, vive et douce, et si l'on portait son regard vers le ciel, on s'apercevait bientôt que les vitraux d'où tombait cette obscure clarté étaient peuplés de saints et d'anges en prière. Tout communiquait l'envie de tomber à genoux, et l'on n'y pouvait résister. Cependant, du fond de la terre sortaient mille colonnes ou colonnettes qui étaient à la fois fermes et fines, et qui montaient, montaient vers la voûte, qu'elles soutenaient avec une grâce où ne se trahissait pas la force. La voûte elle-même se déployait élégamment sous les arcs-doubleaux et les croisées ogives qui en atténuaient la poussée et en expliquaient la légèreté. Deux bas-côtés, plus bas que la nef, permettaient aux processions de se développer avec une magnificence sans pareille, et derrière le chœur régnait une galerie presque obscure où s'ouvraient cinq ou sept chapelles doucement éclairées par des vitraux en gri-

sailles : et c'était là que les grands pécheurs ou les âmes saintes allaient prier de préférence. De toutes parts on apercevait l'autel, entouré de colonnettes de bronze qui étaient reliées entre elles par des rideaux en étoffes d'Orient, et le *ciboire* avait encore la forme d'une colombe qui semblait avoir des ailes pour s'abattre sur l'autel. Dans les chapiteaux toute la nature frémissait, et l'on y voyait toutes les plantes et tous les animaux de la contrée qui se jouaient dans les feuillages et glorifiaient Dieu à leur manière. Tout à coup l'orgue éclatait, et dix mille voix chantaient. Car si le temple grec est généralement silencieux et fermé à la foule, le temple chrétien est fait pour les petits et les déshérités du monde. Tous y viennent, tous y prient, tous y sont heureux durant quelques instants, et en sortent sinon contents, du moins résignés. O beauté de notre foi ! ô beauté de l'Art gothique qui a revêtu cette foi de tant de splendeur !

Je ne conteste pas cette beauté, mon ami ; mais j'entends qu'on ne la regarde pas comme l'unique. Toute notre mésintelligence vient de

là. Et voilà pourquoi nous ne jugeons pas de la même façon les écoles qui sont postérieures à Fra Angelico. J'y arrive.

III

Vous nous accordez encore Fra Angelico, et c'est une concession dont nous devons vous savoir quelque gré. Quelques-unes de ses œuvres vous paraissent néanmoins trop plastiques, et vous jetez devant certaines de ses fresques un cri de doute, un hum ! hum ! qui indique chez vous un état de l'esprit très-voisin du dédain. Mais après Fiesole, vous fermez carrément la barrière : « Halte-là ! dites-vous ; il n'y a plus de « peinture chrétienne. » Un jour que j'avais eu l'impertinence de prononcer devant vous le nom du Pérugin, vous vous êtes échappé à me dire : « Pérugin et son école, un tas de drôles !!! » C'est sévère.

Il faudrait s'entendre, mon ami. Il y a une Renaissance qui est païenne, qui est satanique, qui est détestable et que je hais. Depuis

vingt ans, je la combats; depuis vingt ans, je proclame qu'il faut faire l'éducation de nos enfants avec des œuvres où cette méchante et fatale Renaissance n'ait pas pénétré. Que Pérugin ait fait certaines œuvres dont puisse s'alarmer la très-légitime pudeur d'un chrétien, je l'admets volontiers, et je flétris ces œuvres comme elles le méritent. Il en est de même pour toutes les sensualités de l'École vénitienne, pour toutes les « païennetés » de Michel-Ange, pour les tabagies des Hollandais, pour les brutalités de Rubens, pour les roideurs de l'École française et pour les bizarreries des pinceaux espagnols. Je les juge très-rudement, je les condamne, je puis même aller jusqu'à les éviter. Mais je n'irai certainement pas plus loin; mais je ne ferai point un pas de plus; mais vous ne m'empêcherez pas de voir, d'admirer tout bas et de prôner tout haut les sublimes beautés qui éclatent dans certaines autres œuvres de toutes ces écoles. Or ces œuvres sont nombreuses, et aveugle qui ne les voit pas.



Les qualités qui recommandent les peintres postérieurs à Fiesole ne sont pas, il est vrai, celles que vous aimez, et l'on vous doit ce prétendu axiome que j'ai entendu formuler avec rondeur en trois ou quatre ateliers : « C'est la « ligne qui est catholique, et non point la cou- « leur. » Cet apophthegme me met en rage ; il m'exaspère. Est-ce que par hasard la ligne serait l'ouvrage de Dieu, et la couleur celui du Diable? Est-ce que ce n'est pas le Verbe, créateur du ciel et de la terre, qui les a dessinés d'abord et les a ensuite vêtus de couleurs diaprées et éblouissantes? Est-ce que ce n'est pas lui, peintre incomparable, qui a peint l'univers et qui y fait sans cesse ruisseler des torrents de lumière? Est-ce que Dieu n'est pas le plus grand des coloristes? Et de quel droit défendriez-vous à certains peintres d'imiter un peu cette qualité du Peintre éternel? La conclusion de tout ceci, c'est qu'un chrétien peut et doit admirer le Titien, Rubens et Rembrandt tout aussi vivement que vous admirez Fra Angelico ou ses contemporains.

Voici l'*Assomption* du Titien, qui est à Venise : approchez, regardez. Plus près, plus près encore. C'est ruisselant de couleurs, c'est plus éclatant que l'or en fournaise. Il y a là une Vierge vêtue de rouge (et de quel rouge !) qui est entourée violemment d'une atmosphère lumineuse et chaude, d'un ciel de feu ardent. Tout, d'ailleurs, offre dans ce tableau le caractère d'une profonde unité. Dans les autres œuvres du même peintre, tous les personnages semblent surtout préoccupés du désir d'attirer sur eux seuls l'attention de tous les spectateurs ; mais, ici, non pas. Tous s'occcupent de la Vierge, la regardent, lui font fête et ne pensent qu'à elle. J'ai pleuré devant cette maîtresse toile, j'ai pleuré comme un enfant. Mais, d'après vos amis, il la faudrait considérer sans doute comme une œuvre qui n'est pas suffisamment chrétienne. Ce fécond, cet étonnant, cet admirable Rubens, vous ne le traitez pas d'une façon moins farouche. Que diriez-vous devant ce tableau du Musée de Bruxelles où il représente Jésus prêt à foudroyer le monde, et arrêté

soudain par la Vierge, qui, sans parler et avec une simplicité presque brutale, lui montre son sein, ce sein qui l'a nourri ? M'empêcherez-vous de trouver cette œuvre sublime, parce qu'elle est richement colorée ? M'empêcherez-vous de rester planté, durant plusieurs heures, devant quelqu'une de ces œuvres singulières de Rembrandt, pleines d'une étrange lumière et qui vient on ne sait d'où, mais où l'on constate, avec tant de joie, tant de victoires de la clarté sur les ténèbres? Encore un coup, c'est mon Dieu qui a fait la lumière, les couleurs et leurs effets, leurs contrastes et leur beauté. Et puisque c'est lui qui les a faits, je les aime.

J'aime tout ce qui est chrétien ; j'aime tout ce qui est beau. Je ne connais pas les petites barrières que vous placez entre les différentes écoles ; je saute par-dessus. Je vais, en esprit, de la Vierge de saint Sixte qui est à Dresde, aux Captifs de Michel-Ange qui sont au Louvre ; je vais de la Sainte Famille de Léonard de Vinci à un paysage d'Hobbema ; je vais des fresques d'Hippolyte Flandrin à celles d'Eugène Dela-

croix. Pour tout dire enfin, je ne comprends ni vos petites rivalités, ni les étroitesses de l'esprit de parti. Un jour, on demandait à Delacroix ce qu'il pensait des peintures de Flandrin à Saint-Vincent-de-Paul : « Ça, dit-il, ce sont « des bonshommes. Un collégien en ferait « à la douzaine. » Je m'informais, un autre jour, auprès d'un élève d'Ingres, s'il avait été voir les tableaux du pauvre Henri Regnault : « Moi, dit-il, je n'avancerais point un pied « pour voir toutes ces horreurs. » O petitesse ! infime et déplorable petitesse ! J'ai le cœur plus grand, vive Dieu, et plus large.

Dans mon salon, j'ai le *Penseur* de Michel-Ange à côté d'un « Paradis » de Fra Angelico ; j'ai une eau-forte de Rembrandt à côté d'une Sainte Famille de Raphaël, et bêtement j'admire tout. Vous allez peut-être trouver que le mot « bêtement » est ici des plus justes ; je n'y contredis point, mais soyez persuadé qu'il est doux, qu'il est bon, qu'il est chrétien d'admirer tout ce qui est admirable. Quant à ce qui n'est pas digne de l'estime des fils de Dieu, nous le reje-

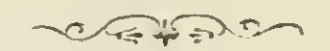
tons avec horreur, tout comme vous. Nous méprisons la bégueulerie, mais nous plaçons la Pudeur au-dessus de tout.

J'ai vu des artistes de votre école qui ne voulaient pas peindre l'Enfant-Jésus sans lui mettre une robe montante. Un petit enfant ! L'enfant divin ! Craindre de montrer ces petits bras, ces petits pieds d'une beauté divine ! Le XIIIe siècle ne l'a pourtant pas entendu de la sorte, et ne craint pas de donner au fils de Marie une très-chaste nudité. Il conviendrait cependant de n'être pas plus sévère que les pieux contemporains de saint Louis. Rien n'est, d'ailleurs, plus simple que de vous créer, à cet égard, un règlement, un *modus vivendi* qui fasse taire tous vos scrupules et vous mette en paix avec vous-même. Dès que le nu est contraire à la chasteté chrétienne, condamnez-le, rejetez-le, flétrissez-le. Mais n'ayez pas horreur du noble corps humain au point de l'envelopper sous trente couvertures et de n'en montrer que le moins de centimètres possible. Ayons en Dieu plus de hardiesse, et faisons grand.

Puis, laissez là vos pastiches. Laissez-les, pour l'honneur de l'art et pour votre propre gloire. Laissez-les, reconquérez-vous, et soyez vous-même. Nous vivons dans un siècle de luttes, dans un siècle héroïque. Les catholiques, comme de beaux lutteurs antiques, combattent pour leurs autels et leurs foyers avec une intrépidité digne des premiers martyrs. Ils souffrent, ils luttent, ils sont haletants ; ils lèvent les yeux au ciel ; ils sentent qu'ils fléchissent, et cependant espèrent. Eh bien ! il les faut aider, mon ami ; il les faut soutenir et consoler. L'Art n'a pas de plus belle mission, et vous ne voudriez pas manquer à ce devoir. Croyez-vous que votre petit bric-à-brac gothique réponde à ce besoin de nos catholiques ; croyez-vous que ces imitations étroites du XIIIe siècle soient de nature à leur rendre l'énergie et l'espoir ? Non, non, mille fois non ! Il leur faut des œuvres actuelles et vivantes, des scènes d'histoire qui soient peintes largement, des images de saints et de héros chrétiens qui n'aient rien d'archaïque ; il leur faut de l'art contemporain, mais idéalisé et

christianisé. Vous avez, pour nous donner tout cela, vingt fois plus de talent qu'il n'en faut. Osez.

Deux mots encore, et j'ai fini. N'identifiez jamais votre petite école avec la grande Église de Dieu. Ne dites pas : « Mon école est catho-« lique, et les autres ne le sont pas. » Car nous nous sommes les Catholiques, c'est-à-dire les Universels, et personne, de son autorité privée, n'a le droit de nous claquemurer à tout jamais dans une école, dans un système ou dans un parti. Adieu.



DEUXIÈME LETTRE

A M. C***, SCULPTEUR.

Le *Samson* que vous venez d'envoyer au Salon est l'œuvre d'un ciseau pur et chrétien, hardi et ferme. Et j'y trouve l'occasion de discuter avec vous certains grands problèmes que l'on a de tout temps débattus au sein de l'Église et de l'École.

Deux partis extrêmes sont en présence. L'un prétend que le salut de la sculpture est dans l'unique étude et dans l'imitation plus ou moins hardie de l'art grec. L'autre affirme qu'il y a eu au moyen âge une sculpture chrétienne véritablement admirable et presque voisine de la perfection : il voudrait nous voir imiter presque uniquement ces beaux modèles fournis par les portails gothiques, et « là, dit-il, est la garantie de l'avenir. »

Mais les divergences éclatantes de ces deux écoles ne tardent pas à se manifester plus com-

plétement, plus énergiquement encore. La question s'élargit de plus en plus, et, chose rare, s'élève en même temps.

Les partisans de l'Art antique, qui sont très-délicatement épris de la beauté corporelle, ne veulent point souffrir que la sculpture exprime autre chose. « La sculpture n'est qu'un art plastique, et n'a rien de métaphysique. Elle est faite pour exprimer des muscles, et non pas des sentiments. Le ciseau, comme le scalpel, n'a rien à faire avec l'âme qu'il ne rencontre point. Sculpteur, ne songe qu'au corps et à sa perfection anatomique. Sur un torse vigoureux, que soutiendront des jambes harmonieusement musclées, plante-moi une tête où éclate, où respire la beauté toute matérielle de Vénus ou d'Apollon. Cette beauté parlera plus haut que tous les sentiments dont tu voudrais donner l'expression à ta statue. Loin de nous, loin de toi, ceux qui n'ont pas le sens artistique assez développé pour admirer uniquement la splendeur unique d'un pied ou d'un bras modelés par un sculpteur de Corinthe et d'Athènes. La vue

d'un de ces incomparables débris doit te transporter plus vivement que tous les bas-reliefs de tes cathédrales, et il y a plus de beauté dans un seul doigt sculpté par Phidias que dans toutes les statues roides et empesées de tes Romans ou de tes Gothiques. Marche donc, et garde-toi de la philosophie. De ton bloc de marbre tu as à faire sortir, tu as à dégager la seule beauté qui se voit, qui se palpe, qui parle aux yeux ; il te faut, avec ce marbre, faire non pas une âme, mais un corps : un corps harmonieux, proportionné, resplendissant d'une beauté vivante. Il est deux choses que ton ciseau ne doit jamais songer à rendre : c'est la beauté de l'âme et la laideur du corps. »

Mais à ces arguments matérialistes l'École mystique répond, non sans quelque énergie : « Vous abdiquez, dit-elle à ces amoureux de l'Antiquité, vous abdiquez la seule grandeur incontestable de votre art ; vous n'êtes pas fiers. Exprimer des muscles, copier des corps, la belle affaire! Ce qui est vraiment difficile et vraiment grand, le seul but digne de l'artiste,

c'est de faire éclater l'âme, oui, l'âme elle-même, dans une œuvre plus que corporelle; c'est de donner à la pierre et au marbre une puissance et une vie immatérielles; c'est de les SPIRITUALISER. Allons, sculpteur, à l'ouvrage! Voici un bloc informe devant toi : il ne contient pas seulement, si tu sais l'en tirer, un corps charmant et sans défaut; il renferme un être pensant, une tête qui prie, des yeux qui voient Dieu et, en un mot, une âme vivante. Relève ton front et remercie Dieu de la dignité qu'il te confère, lorsqu'il te permet en quelque manière de créer après lui, non pas seulement des corps, mais des âmes. Et ne t'inquiète pas outre mesure de la perfection matérielle et de la beauté de ta statue; concentre dans sa tête tout l'effort de ton génie; ne t'abaisse pas au rôle trivial d'un anatomiste; ne recule pas avec excès devant la laideur du corps. L'important, c'est que ton œuvre soit spiritualiste, c'est que ton marbre ait une âme. Le reste n'est rien, et un chrétien n'a pas à s'en préoccuper. »

Tel est le langage des deux Écoles. Nous pensons qu'un chrétien peut honorablement se tenir entre ces deux excès, et que, dans cette circonstance, il lui est permis d'être du juste milieu. Et l'on doit, suivant nous, résumer en ces quelques mots tout le programme de la Statuaire chrétienne : *Mens pulchra in corpore pulchro.*

Il serait presque honteux qu'un artiste chrétien n'eût pas souci, au même degré que les sculpteurs païens, de la beauté magnifique du corps créé par Dieu. Est-ce que ce n'est pas Dieu qui a dessiné le corps humain? Est-ce que ce n'est pas le divin Artiste qui a sculpté cette belle statue, qui lui a donné ces incomparables proportions, cette taille dominante et fière, cette tête royale, cette souplesse de muscles, cette élégance de mouvements, ce charme puissant et fascinateur, cette beauté enfin à laquelle on ne saurait comparer aucune autre beauté dans l'ordre de la nature? Je dis qu'un artiste chrétien serait coupable de ne pas chercher à reproduire cette perfection corporelle, qui a été con-

çue et réalisée par son Dieu. Je dis qu'en ne rendant pas les proportions anatomiques, la pureté des lignes, l'harmonie et la grâce du corps humain, on insulte au Créateur lui-même. Toute laideur dans une œuvre d'art est un attentat au plan divin. Sans doute il faut beaucoup pardonner aux sculpteurs du moyen âge, qui, malgré leur ignorance, sont parvenus à nous laisser tant de chefs-d'œuvre ; mais il ne convient pas de se passionner pour les statues du XI[e] et du XII[e] siècle, longues, maigres, plates et, pour tout dire, laides. Cette laideur est revêtue d'un caractère immatériel, je le veux bien, et ces visages grossiers prient admirablement. Mais pourquoi la prière, la foi, la charité, l'espérance et la joie chrétiennes ne jailliraient-elles pas d'un visage et d'un corps parfaitement beaux? Pourquoi ne pas concilier ainsi toutes les exigences légitimes de la nature et de la foi ? *Mens pulchra in corpore pulchro.*

C'est avec une indignation plus profonde et plus vive que je m'attaquerai aux partisans de la sculpture matérialiste et uniquement

plastique. Me ferez-vous croire que le sculpteur soit condamné à ne reproduire que des muscles, des tendons, des veines, des cheveux, de la chair? Non, non, c'est l'homme TOUT ENTIER que l'artiste se propose de représenter en pierre ou en bronze ; c'est l'homme avec son corps et son âme ; c'est l'homme avec ses passions, avec ses sentiments, avec ses idées même qui se font jour dans tout son être matériel et qui éclatent sur son visage. Faudra-t-il que l'artiste fasse abstraction de cette belle mobilité du visage humain, qui est le miroir exact de toutes les pensées et de tous les désirs de l'homme? Faudra-t-il qu'il choisisse, pour composer sa statue, le moment où le visage de son modèle est stupidement impassible, et où il ne contient réellement rien qu'un sang banal et une chair vulgaire? Faudra-t-il enfin qu'il renonce à rendre avec son ciseau ce qui fait le plus d'honneur à notre nature, les indignations et les fiertés de l'honnête homme, les pudeurs de la femme, les tendresses des mystiques, le dévouement des martyrs, les lumières des docteurs, le repentir des

pénitents, la foi des croyants? Non, non ; tout ce qui est visible peut et doit être reproduit par le ciseau de l'artiste. Or rien n'est plus visible dans nos yeux, sur nos fronts, sur tout notre visage, que l'expression de tous nos sentiments ; donc le sculpteur, en ne les rendant pas, manque au premier de tous ses devoirs. Il avilit son art, il le dégrade. L'Art lui crie : « Je me sens la puissance de traduire l'âme humaine, » et l'artiste lui répond brutalement : « Tu es bon, tout au plus, à exprimer le corps. » En vérité, c'est plus que de l'humilité.

D'après quelles lois, en somme, doit se gouverner le sculpteur chrétien? Il doit, suivant nous, contempler tour à tour, d'un œil également ravi, la beauté plastique des modèles grecs et la beauté mystique des œuvres du moyen âge. Puis il doit fondre ensemble ces deux beautés, qui ne peuvent avoir et n'ont, je le jure, rien d'inconciliable. Il s'efforcera d'avoir la précision de Phidias et l'amour de Fra Angelico. Il ne négligera aucune des œuvres divines. Plein d'admiration pour le corps, il n'en déformera

pas la perfection, il n'en violera pas les proportions, il n'en altérera pas la beauté; plein d'admiration pour les âmes, il en exprimera toutes les passions, toutes les pensées, tous les sentiments. Et telle est à nos yeux la perfection de l'art, tel est son avenir : *Mens pulchra in corpore pulchro.*

C'est par là que cessera dans le monde le scandale de ce divorce entre l'âme et le corps, que l'on a la douleur de constater dans la sculpture de presque tous les temps. Si nous parcourons nos Musées des antiques, si nous jetons nos regards sur les chefs-d'œuvre de l'antiquité, il nous arrive rarement de rencontrer sur un de ces admirables, de ces incomparables visages, une seule idée, un seul sentiment, une seule passion élevée. Non, c'est trop souvent l'immobilité d'une beauté tranquille, et parfois les Vénus sont bêtes. Et, d'un autre côté, quand nous parcourons nos églises du moyen âge, nous rencontrons rarement, dans les sculptures de leurs merveilleux portails, un corps vraiment beau, un corps où les proportions soient réelle-

ment observées, un corps où l'anatomie soit respectée. Tout y est sacrifié à l'expression, et sous les draperies s'agitent des corps grêles, disproportionnés, incorrects, laids.

En deux mots, les anciens, dans leur art, ne songeaient pas assez à l'âme, et nos pères dédaignaient trop le corps. Les uns et les autres avaient des notions incomplètes et un esprit limité.

Il est temps d'en venir à une fusion que nous appelons de tous nos vœux et provoquons de toutes nos forces : *Mens pulchra in corpore pulchro.*



V

LA MUSIQUE SACRÉE

LA MUSIQUE SACRÉE

—

A M. B***, MAITRE DE CHAPELLE A LA CATHÉDRALE DE X***

I

« Maître de chapelle ! je suis maître de chapelle ! » Tel est le cri que vous m'avez jeté l'autre jour, en vous précipitant dans mes bras et en me faisant subir une étreinte dont il me serait difficile d'oublier la vivacité. Vous avez failli m'étouffer.

Je ne vous en félicite pas moins sincèrement, cher ami, et je comprends l'excès de votre joie. Après ces huit années de Conservatoire, durant lesquelles vous êtes à peu près mort de faim, et après ces huit autres années que vous avez

passées à apprendre la gamme aux garnements de nos petites écoles, vous vous trouvez enfin en possession de ce grand rêve de votre vie : une Maîtrise, une Chapelle. Vous nous quittez donc sans trop de regrets, et vous avez dit adieu, sans trop de larmes, à ce cinquième étage de la rue Lacépède, d'où vous aperceviez cependant tant de cheminées. Ingrat !

Et il vous est venu cette pensée bizarre de me demander des conseils, à moi qui suis le plus ignorant de tous les hommes et qui, en particulier, ne sais rien des choses de la musique. Avez-vous lu un chef-d'œuvre de Sandeau, le *Concert pour les pauvres ?* Cet homme d'esprit y témoigne aussi de sa parfaite ignorance, mais en termes si charmants, que le plus susceptible de tous les musiciens ne saurait vraiment lui en garder rancune. Que je lui voudrais ressembler, pour obtenir votre pardon ! A tout prendre, je suis de ceux qui écoutent la musique et qui l'aiment ; je fais partie de ce public qu'on appelle « tout le monde, » et je puis vous communiquer quelques-uns de ses

avis, de ses espoirs et de ses regrets. Il y a plus : j'ai la joie d'appartenir à cette grande famille qui remplit le monde et qui est la sainte Église catholique, apostolique, romaine. Je lui appartiens de corps et d'âme ; je me meus, je respire et je vis en elle, et je l'aime d'un si profond amour, que je parviens quelquefois à m'inspirer assez de ses doctrines pour dire çà et là quelques vérités à ceux qui m'en demandent.. et à d'autres.

C'est à ce titre que je vous puis répondre.

II

Je vous dirai, tout d'abord, qu'hier encore je vous admirais, tout simplement, mais qu'aujourd'hui je vous envie. Et ce que j'envie surtout, c'est cette grande influence que vous allez exercer du haut de votre pupitre et avec votre bâton de chef d'orchestre. Mon ami, tout est à faire, ou à refaire. La musique sacrée est en danger. Sauvez-la.

Je sais, aussi bien que personne, tout ce qu'il

y a en France de maîtres de chapelle intelligents, d'organistes admirables, de musiciens consommés. Mais c'est le milieu, mais c'est l'ensemble qui est mauvais. Dans les grandes et riches églises, les chantres triomphent ; dans les églises de campagne, des embryons de chantre. Les premiers ont la voix forte et exercée, mais le sens liturgique leur fait absolument défaut ; les autres n'ont rien, ne savent rien et ne sont rien. Avez-vous assisté à quelque grand'messe dans une église de Paris? Plusieurs chrétiens sont là, dispersés dans la nef immense ; mais il est aisé de voir qu'ils ne se préoccupent aucunement de ce qui se passe au chœur. Le drame liturgique n'existe point pour eux. Un Introït, un Graduel, une Communion ! Qu'est-ce que tout cela, juste ciel ? Les enfants, à tout instant, demandent à la mère, avec des regards effarés : « Où en est-on ? » Et la mère fait les efforts les plus méritoires pour distinguer ce que peuvent bien bourdonner ces gros chantres, là-bas, tout là-bas, derrière l'autel. Elle y parvient quelquefois. D'autres en ont pris

leur parti, et lisent placidement l'*Imitation* et le *Combat spirituel*. Seuls, quatre ou cinq chrétiens de vieille roche chantent le *Credo* à pleine voix; mais ils ont des voisins qui les regardent d'un œil inquiet, et se demandent « si ces bons messieurs ne sont point quelque peu timbrés. » L'orgue, cependant, tonne magnifiquement, et lance dans l'énorme édifice des bouffées d'harmonie, qui, trop souvent, hélas! rappellent l'opéra de la semaine dernière ou le bal de la veille. Quant aux petites églises rurales, j'ose à peine en parler. J'étais l'autre jour, en Vendée, au milieu des plus braves et des plus chrétiennes populations que l'on puisse rencontrer au monde; mais, certes, on ne se ruinerait pas en promettant aux chantres de ce bon pays cinq francs par note juste dont ils se montreraient capables. Des voix d'enfants de chœur, horriblement grêles et suraiguës, se mêlent aux voix sourdes de ces chantres de bonne volonté et vous enfoncent mille aiguilles dans les oreilles. Mais le comble du scandale, c'est un certain cornet à pistons

qui se joue avec désinvolture à travers toutes les difficultés de plain-chant, et vise aux effets tendres par des *piano* savamment ménagés.

Et voilà, mon ami, sauf toutes les exceptions que vous voudrez me signaler, voilà ce qu'est généralement devenu le chant, l'incomparable chant chrétien que le grand saint Grégoire a restauré parmi nous et qui, durant tous les siècles catholiques, a retenti sous les voûtes de toutes nos églises. Ces églises subsistent encore aujourd'hui, comme des corps splendides, mais d'où l'âme s'est retirée. Leur âme, en effet, c'était la musique, c'était le chant. C'est à vous, mon ami, d'ordonner à l'âme de rentrer dans le corps ; c'est à vous de faire ce noble métier de « ressusciteur. »

« Bah ! me dites-vous, je sais mon art et « j'arrive de Bayreuth, où j'ai eu l'heur d'en-« tendre ce fameux opéra en trois journées. Tel « que vous me voyez, je le comprends, Lui. — « Qui, lui ? — Wagner. — Toujours ? — A peu « près. — Eh bien ! ce n'est pas une raison

« pour que vous régénériez notre musique « d'église. Au contraire. »

Notez que je ne veux pas ici faire le plaisantin, et me livrer contre Wagner à ces railleries stupides qui ont fait la joie de notre petite presse. Je n'ai jamais, quant à moi, approuvé ces médiocres esprits qui refusent obstinément d'entendre les œuvres de cet Allemand, et qui cependant les sifflent. Si peu savant que je sois en ces matières, j'ai des oreilles comme un autre, et j'estime qu'il y a dans le *Lohengrin* et le *Tannhauser* des merveilles d'inspiration et d'harmonie. Me siffle qui voudra, tel est mon sentiment. Mais, fussiez-vous Wagner lui-même, vous n'auriez pas ce qu'il faut pour devenir un maître de chapelle véritablement influent. Si vous comptez uniquement sur votre talent, sur trois ou quatre belles voix que vous êtes assuré de trouver sans trop de peine, sur vos dix enfants de chœur et sur ce célèbre baryton de votre cathédrale dont on m'a dit tant de bien, si ce sont là les fondements de votre espérance, vous êtes perdu et vous ne ferez rien. Les

maîtres de chapelle qui sont venus avant vous n'étaient point sans talent et ne manquaient pas de ces ressources : tous ont échoué. Oui, ceux qui font leur métier routinièrement et que j'appelle les endormis, et ceux aussi qui veulent avoir toutes les hardiesses et que je nomme les chevelus, tous vos confrères, passés et présents, ont peut-être réussi à charmer vingt ou trente amateurs ; mais sachez qu'ils n'ont rien, rien, rien fait pour relever en France les destinées de la musique sacrée.

D'où vient ?

C'est qu'ils n'ont pas été suffisamment chrétiens ; c'est qu'ils n'ont point pensé au peuple chrétien.

Je vais peut-être vous étonner en vous disant que le peuple peut être légitimement appelé à tenir une place, une large place dans le grand drame de la liturgie. Le peuple chrétien n'est pas uniquement un comparse. Certes, il ne faudrait pas tomber ici dans l'erreur des Jansénistes qui s'écriaient aigrement : « Les adversaires du chant unanime sont en contra-

diction formelle avec la pratique de l'Église apostolique et avec la volonté de Dieu. » Ce serait aller beaucoup plus loin qu'il ne faut ; ce serait donner à entendre que dans l'Église, le « peuple » peut avoir des droits contre le droit de l'Église. Mais, en réalité, les fidèles peuvent être fort utilement intéressés aux choses de la liturgie. La messe, mon ami, la messe! Le sacrifice du Verbe fait homme, ce sacrifice continué à travers tous les siècles! Dieu présent, là, sur l'autel! Dieu s'offrant pour le salut du monde! Jésus-Christ, se tenant debout, entre terre et ciel, comme un géant de lumière, et disant éternellement : « Me voici, » à son Père éternellement apaisé! Voilà ce qu'est la Messe; voilà ce que l'on voit, ce que l'on entend, ce que l'on sent durant cette heure auguste, durant cette heure incomparable. Et vous voulez que la présence d'un Dieu, l'immolation d'un Dieu, l'offrande d'un Dieu soient uniquement saluées dans nos églises par la voix de vos dix enfants de chœur qui rêvent à leurs parties de billes et de vos quatre gros chantres qui, ce

matin, blasphémaient au cabaret et qui, ce soir, hurleront à l'Opéra ! Non, non, mille fois non.

Un Dieu comme le nôtre, mon ami, doit être appelé par tous les cœurs, acclamé par toutes les intelligences et chanté par toutes les voix. C'est le seul salut qui soit vraiment digne de lui, et je veux, pour conclure, vous résumer nettement toute ma pensée en quelques mots : « La musique d'église ne sera régénérée que le jour où tous les fidèles y prendront part. » Telle est la doctrine à laquelle je suis attaché par le plus vivant de mon cœur. Et la première chose que vous ayez à faire dans votre cathédrale, c'est d'y organiser le chant unanime. Dix chrétiens chantent timidement aujourd'hui ; deux mille chanteront demain, à pleine voix. Allons, à l'œuvre !

III

Vous êtes trop profondément artiste pour que la beauté du chant unanime ne vous ait pas frappé, et, plus d'une fois, je vous ai vu revenir

de Notre-Dame les yeux rayonnants, l'âme en feu. Vous veniez d'assister à cette messe de Pâques où l'on entend (ô joie !) cinq mille voix d'hommes chanter virilement le *Magnificat* et le *Credo*. « Ah ! mon ami, me disiez-vous, c'est « plus beau que la *Passion* de Bach. » Or ces mots sont ceux, d'ordinaire, par où vous trahissez votre admiration la plus enthousiaste, et vous pleuriez de bonheur. Ce même sentiment vif et doux, ces mêmes larmes, vous les avez connues dans notre chère église de Saint-Sulpice, en ces jours de fête où tout le Séminaire chante à l'unisson, et où l'on croit entendre une seule voix dans les deux cents voix de ces jeunes gens qui seront les prêtres de Jésus-Christ. C'est ce que j'éprouvais, l'autre soir, à Lourdes. J'étais devant la Grotte, et j'y respirais la paix du Paradis. Tout à coup, un bruit lointain me frappe, un bruit de voix humaines. C'était une procession qui descendait de la Basilique en suivant les lacets de la montagne et en chantant un cantique fort simple dont le refrain consistait en ces deux mots : *Ave*

Maria, que des milliers de lèvres saintes ont déjà balbutiés et balbutieront encore jusqu'à la fin des temps. Il y avait là deux mille Bretons et quinze cents Gascons : tous chantaient. Ceux qui marchaient en tête débouchèrent bientôt, en chantant, sur la place qui est devant la Grotte, et ils se gardèrent bien d'interrompre leur cantique, que les autres pèlerins continuaient aussi sur le haut et sur les flancs de la montagne. Les voix se rencontraient comme des fusées dans l'air, elles se rencontraient sans se heurter, et il y avait là un désordre charmant qui, de loin, formait une harmonie incomparable. Les Oratorios d'Hændel ne m'ont pas autant ému, et j'oublierai l'*Alleluia* de ce grand homme plutôt que l'*Ave Maria* de mes pèlerins de Lourdes. Il n'est pas jusqu'à mon cher Anjou où je n'aie assisté à des spectacles aussi touchants. Le jour de la première communion, là-bas, on a l'étrange habitude de munir les pauvres enfants de cierges énormes que l'on plante auprès d'eux et qui donnent mille distractions à ces étourdis. Mais, bien que ces

cierges exigent de grands soins et que le pays ne soit pas extraordinairement musical, j'ai pleuré comme un enfant lorsque, au moment de l'élévation, ces voix de petits campagnards entonnèrent, toutes ensemble, le vieux cantique : « Le voici, l'Agneau si doux. » O puissance du chant unanime !

Je vous tiens en trop grande estime pour plaider devant vous la cause du plain-chant, et je me contente de vous rappeler que l'on a fait mille tentatives pour le remplacer, lesquelles ont été aussi inutiles qu'elles étaient audacieuses. Le monde vieillira. les siècles couleront, et lorsque le dernier soleil de cette terre s'allumera dans le ciel, il éclairera des catholiques chantant l'*In exitu* comme on le chante depuis plus de mille ans, comme on le chantera toujours. Ces mélodies sont à la fois graves et simples, nobles et joyeuses ; mais surtout elles sont populaires et faites pour tous les peuples, pour toutes les conditions, pour tous les âges. Rien de plus facile à chanter, rien de plus aisé à retenir. L'Église, qui a pitié des petits, a inventé

pour eux cette musique qui convient à toutes les voix et s'adapte à toutes les mémoires. Le peuple, qui n'est plus chrétien comme autrefois, sent bien cette beauté et, en dépit de toutes les railleries, s'obstine à l'aimer. « Quel est le chant qui vous a le plus ému? demandais-je un jour à un ouvrier. — « C'est le *Libera*, » me répondit-il. Et il se rappelait avec attendrissement le rite de l'Église romaine qui encense alors le corps de tous les fidèles. Ce chant et cet encens l'avaient vivement frappé : ils le convertiront peut-être.

Mais, puisque nous sommes là-dessus du même avis, où commence notre désaccord? Je m'en vais vous le dire. Vous admettez la théorie, mais vous ne savez, pratiquement, comment vous tirer d'affaire. Essayons de vous enlever cette angoisse et de vous sortir de cet embarras.

Votre premier devoir est d'aller trouver... — Le Pape, n'est-ce pas? — Eh! mon ami, ne courez pas si vite. Ne vous élancez pas, d'un saut, jusqu'au Docteur des docteurs, qui a tant d'autres soucis. L'Église ne procède point ainsi

par bonds désordonnés, et la voie ordinaire (pesez bien ce mot « ordinaire, » c'est-à-dire « qui est dans l'ordre, » c'est de passer d'abord par son curé et par son évêque. La paroisse, mon ami, la paroisse ! Il faut y rattacher nos œuvres ; il faut y concentrer vos efforts. Par bonheur, vous avez un curé qui est passionné pour la liturgie et y est passé maître. Même il a pour le chant unanime un enthousiasme aussi chaud que le mien. Il ne lui manquait guère qu'un maître de chapelle jeune, intelligent, actif. Vous le complétez.

Donc, cet excellent prêtre a certain projet en tête, dont il vous parlera longuement : car sur ce sujet il ne tarit point. Il se propose de faire à ses ouailles un petit Cours de liturgie élémentaire. Pendant un an, tous les dimanches, il expliquera les Offices du jour ; il en fera un commentaire vivant et ne craindra pas d'en faire admirer, non-seulement la doctrine qui est si exacte, mais encore la poésie qui est si riche. Bref, il n'a pas peur du Beau, et s'est promis de ne jamais le séparer du Vrai. Je

crois l'entendre, je l'entends d'ici, lisant à ses fidèles une traduction ardente du Missel et du Bréviaire, et insistant tout particulièrement sur ces deux pièces véritablement admirables, qui résument toute une journée liturgique : la Collecte, d'une part, et le Graduel de l'autre : oui, cet infortuné Graduel que vos chantres écorchent ou suppriment. Ce qu'il y a de plus hardi dans les étonnants projets de votre curé, c'est qu'il ne désespère pas de convertir à la liturgie... qui ?... vous ne devineriez jamais. Les chantres eux-mêmes, mon ami. Il les veut retenir cinq minutes à la sacristie, tous les dimanches, pour faire devant eux une petite explication familière des paroles qu'ils s'apprêtent à chanter. Une première réunion a déjà eu lieu, et le curé a été d'une éloquence qui a immédiatement séduit ces entendements populaires : « Messieurs, leur a-t-il dit, vous êtes trop intelligents pour consentir à prononcer des paroles dont vous ne saisiriez pas le sens. Je vais vous les traduire, et vous les faire aimer. » Jamais exorde n'a eu plus de succès,

et ces gros hommes ou crié « bravo » d'une voix de tonnerre.

Voici déjà que votre besogne semble suffisamment préparée; mais ce n'est pas tout encore, et je suis heureux de vous apprendre que, dans les sept vicaires et chapelains de la cathédrale, vous allez trouver des auxiliaires dont le jeune dévouement ne connaîtra pas d'obstacles. Depuis quelques années, votre évêque a créé à son grand Séminaire un cours de liturgie théorique dont vous apprécierez bientôt les heureux résultats. Ces jeunes prêtres sont encore pleins d'enthousiasme et ne rêvent que de devenir d'autres saints Grégoire. Puis donc que vous avez encore quinze jours de vacances, il ne vous reste plus qu'à vous mettre en route et à aller passer une semaine à l'abbaye de Solesmes. Vous y trouverez cet accueil charmant, cette hospitalité bénédictine qui est la plus douce et la plus fraternelle de toutes les hospitalités. On vous installera dans quelqu'une de ces jolies chambres qui ont leurs fenêtres ouvertes sur la Sarthe. Vous vous lèverez à

quatre heures du matin, vous traverserez les corridors et les cloîtres, et entrerez dans cette église où vous verrez les premiers rayons du jour tomber sur « les saints de Solesmes. » Mais surtout vous apprendrez votre métier de maître de chapelle ; vous parlerez avec des moines qui sont d'excellents liturgistes et de profonds musiciens ; vous jugerez par vous-même de l'effet que peut produire le chant véritablement liturgique. L'âme de Dom Guéranger est encore au milieu de ce chœur où l'on a vu si longtemps sourire ce visage fin et briller ces yeux vifs. Prenez garde de rester là-bas et d'y rester toujours. On y est si bien.

Mais à votre retour, si vous revenez, entrez *in medias res*. Car vous aurez alors achevé votre préface, et il sera temps d'écrire votre livre.

IV

Vous avez là-bas des Écoles modèles : les Sœurs de charité ne conduisent pas à la messe

de neuf heures moins de deux cents petites filles, et les Frères y mènent plus de deux cents garçons. Ce sont là deux demi-chœurs tout trouvés, mon ami, et votre cathédrale va ressembler à ces basiliques chrétiennes des premiers siècles, où tous les hommes se groupaient du côté de l'évangile et toutes les femmes du côté de l'épître. Vous pourrez commencer par ces quatre cents voix votre réforme du chant, et ce sera le noyau de ce Chœur immense où vous allez bientôt faire entrer tous les fidèles. Vous avez, d'ailleurs, trouvé le secret de vous faire aimer de l'organiste, ce qui n'est pas une petite affaire, et vous avez le grand orgue à votre disposition. Fidèle à ces conseils que je n'ai pas cessé de vous donner durant tant d'années, vous ferez un coup d'État et vous vous servirez du grand orgue pour accompagner ce chœur, ce vaste chœur dont vous serez l'âme. Oui, vous aurez cette hardiesse, vous donnerez ce scandale, vous commettrez ce crime. Quelques vieux amateurs ne vous le pardonneront jamais ; mais plusieurs milliers de chrétiens vous en

seront hautement reconnaissants, et vous vous consolerez aisément de ne pas plaire à quelques routiniers de vingtième ordre. Vos audaces, du reste, vous porteront bonheur et, avant un an, vous aurez converti toute la ville à la théorie et à la pratique du chant unanime. Il s'établira même une belle rivalité entre vos cinq paroisses, et c'est à qui chantera le mieux le *Credo* et le *Magnificat*. La réforme, de là, passera dans tout le diocèse, voire dans les diocèses voisins. Sur toute la surface de la France on verra se former de beaux groupes harmonieux, ressemblant à ces chœurs que Lucca della Robia a rendus si vivants dans ses bas-reliefs immortels. Les enfants de l'Eglise connaîtront enfin et aimeront cette voix de leur mère qui est la Liturgie; ils prendront une part réelle, une part active à ce drame admirable du sacrifice chrétien; ils auront leurs yeux et leurs cœurs fixés vers l'autel; ils ne liront plus, dans le temple, d'autres livres que ceux-là mêmes où ils trouveront le texte de la prière liturgique; ils chanteront, ils com-

prendront, ils aimeront. Et ce sera votre œuvre : *alleluia !*

C'est alors, mais alors seulement, que vous pourrez songer à créer une « chapelle » et à organiser une maîtrise. Avant tout, mon ami, il vous fallait donner satisfaction aux légitimes exigences du peuple chrétien ; il vous fallait, avant tout, songer aux âmes et leur donner l'aliment dont elles ont rigoureusement besoin. Le chant unanime, c'est le pain ; la maîtrise, c'est le luxe.

V

Vous m'avez quelquefois reproché mon zèle exagéré pour le plain-chant ; mais vous savez que je n'ai pas un amour moins ardent pour toutes les œuvres des maîtres, depuis Palestrina jusqu'à Gounod. Vous n'ignorez pas que je suis un enthousiaste du motet et de l'oratorio ; vous m'avez vu, le jour où l'on a chanté la *Passion* de Bach, vous m'avez vu tout en larmes et avez été forcé de calmer une effervescence

qui vous paraissait excessive et se trahissait par de véritables transports. Je n'ai donc jamais eu l'idée saugrenue et barbare de bannir de nos églises des œuvres si profondément chrétiennes. Je n'ai pas dit à Hændel et à Bach : « Restez dehors » et, si quelqu'un le disait devant moi, je l'estimerais coupable ou sot. La musique chrétienne, la musique extra-liturgique est une des gloires de l'Église de Dieu. C'est elle, mon ami, c'est elle qui a dicté ces fugues de Palestrina, ces psaumes de Marcello, et les œuvres même de ces Bach et de ces Hændel qui se croyaient protestants, mais qui avaient des traditions et un génie véritablement catholiques. Les plus belles, les plus nobles œuvres musicales qui aient retenti ici-bas, sont sorties de l'âme et des lèvres de l'Église, et il n'est pas de répertoire comparable à celui de la musique chrétienne durant les quatre derniers siècles. Dédaigner de telles œuvres et les laisser dans l'ombre, ce serait, encore un coup, une sottise que je ne veux pas commettre. Et je formule à cet égard toutes mes conclusions en ces quel-

ques lignes : « Si le chant unanime convient à toutes les paroisses d'un diocèse et surtout aux paroisses rurales, il est nécessaire que les grandes traditions de la musique sacrée soient activement perpétuées dans les grandes villes, mais surtout dans la maîtresse église, dans l'église cathédrale. » Voilà qui est clair.

Entre le palais épiscopal et la cathédrale il y a souvent une maison de belle apparence et qui s'appelle d'un nom charmant : « la Psallette ». De grandes cours où l'herbe pousse un peu trop librement, un cloître presque monastique, des escaliers immenses, de longs corridors sombres. On y serait volontiers disposé à la mélancolie (ce qui est mauvais) ou au recueillement (ce qui vaut mieux), si l'on n'entendait tout à coup un chœur de vingt ou trente voix d'enfants partir en l'air comme un feu d'artifice joyeux. Vous entrez dans la grande salle qui est ornée de portraits des vieux maîtres, et vous y voyez des enfants, mines fraîches et regards éveillés, qui sont groupés autour du maître de chapelle et répètent un *Kyrie* ou un *Sanctus*

fugué. Après quoi, il y aura leçon de latin et leçon d'histoire : car on orne de science l'intelligence de ces enfants qu'on ne condamne pas à la seule musique. Il en est parmi eux qui seront prêtres de Jésus-Christ, et d'autres pour qui le bâton de maître de chapelle sera le bâton de maréchal. En attendant, ils sont heureux et vivent silencieusement dans le commerce des grands musiciens de tous les temps. Telles sont les « psallettes » que j'ai vues ; telle sera la vôtre. Tous les dimanches, vous aurez, à neuf heures, une messe qui sera chantée par tout le peuple chrétien, et une autre messe à onze heures, qui sera chantée par votre seule maîtrise. Durant le Salut, ces deux chœurs, l'artistique et le populaire, alterneront leurs chants qui plairont également à l'oreille de Dieu, et le jour de Noël, après que tout le peuple aura chanté l'*Adeste*, la psallette chantera le chœur adorable de Hændel : « Ah ! parmi nous l'Enfant est né. »

Jusqu'ici tout va bien ; mais, pour l'amour de Dieu, soyez sévère dans la composition de votre répertoire et, si vous admettez Wagner, ne lui

ouvrez pas les portes trop grandes. J'assistais l'autre jour à un concert dans un collége catholique, et le jeune chef d'orchestre avait jugé bon de faire exécuter par ces jeunes gens un des chœurs du Maître, du grand et du seul Maître, du Dieu-Wagner enfin, lequel était hérissé d'aspérités énormes et redoutables. Plusieurs ténors, ce soir-là, eurent la voix cassée pour toujours ; et, le lendemain, ce n'étaient à l'infirmerie que laryngites et pharyngites destinées à devenir plus ou moins chroniques. Ne brisez pas ainsi la voix, la jeune voix de vos chanteurs, et ayez pitié de cette charmante fraîcheur que le temps, hélas! se chargera de décolorer et d'éteindre. Puis n'accueillez, sur le pupitre de vos musiciens et de vos chanteurs, n'accueillez que de la musique véritablement sacrée. Chassez, d'une main indignée et vigoureuse, les compositeurs d'opéras qui ont bien l'audace de se présenter parfois à l'entrée de nos sanctuaires et font volontiers écrire des paroles pieuses sur leurs airs les plus sensuels et les plus dévergondés. J'ai entendu, l'autre dimanche, un

chœur du *Comte Ory* à l'Offertoire, et j'ai dû savoir quelque gré au maître de chapelle qui ne l'avait pas fait chanter au moment de l'Élévation. J'ai horreur de toutes ces paroles nouvelles que l'on adapte, un beau jour, à telle ou telle phrase mélodique pour laquelle elles n'ont pas été faites. J'estime qu'il doit y avoir, et il y a réellement je ne sais quel rapport intime et nécessaire entre une mélodie et les paroles dont on l'a tout d'abord accompagnée. Vous connaissez la *Sérénade* de Schubert : rien n'est plus passionné, rien n'est plus chaud, et c'est presque de l'amour en démence. Eh bien ! il s'est trouvé une bonne âme pour adapter cette musique et ces paroles également brûlantes aux sentiments d'une petite fille à l'égard de sa maman : « Pour ma mère, moi, je chante !!! » C'est inepte et, je dirai plus, dangereux. Il arrive souvent, en effet, qu'en entendant à l'église tel ou tel morceau emprunté au dernier opéra, il arrive que ma mémoire s'éveille et que mon imagination est transportée au théâtre. Je revois involontairement la cantatrice qui chantait ce

grand air, je revois ses gestes, je revois la scène, les loges, le ballet, tout. Je sais bien ce que vous m'allez répondre, et que beaucoup de nos cantiques ont été empruntés à des chants d'amour ou à des bergeries : je le regrette pour nos cantiques, mais ils ne sont pas pour me faire changer d'opinion, et je persiste à croire qu'un chant d'église doit être exclusivement composé pour l'église. Jésus-Christ, ce me semble, vaut bien la peine que l'on travaille pour lui seul et sans mélange, et l'Église n'est pas faite pour ramasser les petites miettes musicales que les gens de théâtre daignent laisser tomber de leur table. Soyons plus fiers, vive Dieu ! et passons-nous de ces musiciens qui veulent servir deux maîtres à la fois.

J'ai encore d'autres suppliques à vous adresser, et vous m'aimez peut-être assez pour me laisser encore la parole. Donc il s'agit, en mon esprit, de deux scandales que je voudrais vous voir éviter avec une sorte d'horreur fébrile : « Les répétitions dans l'église et le chant des femmes. » Il est absolument inconvenant de

transformer nos temples en salles de concert pour y répéter la messe du lendemain, le *Stabat* du Vendredi saint ou l'*O filii* du jour de Pâques. J'ai assisté parfois à ces spectacles, qui avaient toujours quelque chose d'attristant. Le Dieu de l'Eucharistie n'était plus dans son tabernacle, et il avait dû se retirer devant ces envahissements étranges. On entendait à l'orgue ces roulades d'essai que font les chanteurs pour se mettre en voix, et les voix aiguës des femmes qui serpentaient au travers. Quelques auditeurs privilégiés se prélassaient dans la nef, et se renversaient sur leurs chaises qu'ils avaient rangées en cercle. On parlait politique à gauche, opéra à droite. D'autres racontaient le passé, un peu compliqué, de la cantatrice qui allait chanter le *Pro peccatis*. C'était un brouhaha inexprimable et révoltant. Quant au chant des femmes, je le pourrais encore tolérer dans un chœur ; mais il n'en saurait être de même pour la dame, pour la belle dame, ruisselante de soie et de dentelles, qui vient, durant le mois de Marie, nous roucouler « une mélodie suave », après

laquelle on entend, dans l'église, les connaisseurs murmurer à demi-voix : « Très-bien, très-bien ; brava, brava. » Non, non, je ne saurais accepter cette charmante personne dont je me plais, d'ailleurs, à reconnaître la bonne volonté et à saluer le beau talent. Mais ce n'est pas liturgique, et ce n'est pas chrétien. Je sais bien qu'en ces derniers temps on a chanté la messe des morts à l'Opéra-Comique et transformé le théâtre en église ; mais ce n'est pas une raison pour prendre notre revanche et faire de nos églises autant de théâtres. Nous sommes assez riches pour nous passer de toutes ces pauvretés. Je ne saurais trop le répéter : soyons plus fiers.

J'ai prononcé tout à l'heure le mot « cantiques », et il ne m'en coûte pas d'avouer qu'il en est de médiocres, de plats, et même de tout à fait ridicules. Cette campagne que j'ai faite jadis contre « certaines images », je la pourrais aisément recommencer, je la recommencerai contre « certains cantiques ». Il serait temps d'y songer, et de composer de nouveaux

Recueils où l'on utiliserait surtout les belles traductions que Corneille et Racine ont données de toutes les hymnes du Bréviaire romain. A vrai dire, le type de nos cantiques français, ce sont les hymnes de saint Ambroise et de saint Grégoire : on ne fera jamais rien de plus profond, ni de plus simple, ni de plus beau. Je ne verrais, du reste, aucun inconvénient à ce que l'on chantât ces hymnes elles-mêmes, et elles ont un caractère grave et pieux qui frapperait vivement l'esprit de nos enfants. Bien des essais ont été déjà tentés pour la rénovation de nos cantiques, et plusieurs ont réussi. Quels chœurs magnifiques j'ai entendu chanter par la petite maîtrise de ce cher patronage de Nazareth ! On avait une certaine façon d'y enlever l'*Alleluia* d'Hændel et le « Chantons victoire » qui m'a laissé de longs souvenirs. Puis il y avait des poëtes et des compositeurs qui travaillaient uniquement pour cette petite psallette ouvrière, et qui ont véritablement fait des chefs-d'œuvre. Il faut les imiter, mon ami, et ne pas s'enfermer dans l'ancien. Je lisais ces

jours ci que l'Union des Œuvres ouvrières venait d'ouvrir un Concours pour la meilleure tragédie, la meilleure comédie et la meilleure chanson. Sans être téméraire, il est permis de croire que l'on pourrait ouvrir aussi de ces concours et créer de ces prix « pour le meilleur cantique. » Nous en avons besoin.

Cependant un dernier scrupule vous arrête, au moment de mettre vaillamment la main à tant de réformes. L'un de vos confrères, qui arrive fraîchement de Rome, vous a dit, ces jours derniers, que, dans les églises de la Ville éternelle, le peuple n'assiste guère à la grand'messe et que cette fameuse doctrine du chant unanime, à laquelle nous sommes si vivement attachés, y est peu pratiquée. Tel a été le récit de ce voyageur. Alors, vous avez été saisi d'une vive incertitude, d'une angoisse poignante, et vous m'avez écrit cette phrase candide : « Si nous n'allions pas être assez « Romains ! » Ah ! mon ami, vous ne vous faites pas une assez haute idée de la largeur et de la hauteur de l'Eglise de Dieu. Elle

nous laisse vraiment plus de libres allures que vous ne semblez le penser. Je vous affirme que l'on peut, sans être gallican, trouver excellent l'usage de notre grand'messe paroissiale, et que, sans devenir hérétique, on peut souhaiter de voir des milliers de fidèles chanter les Vêpres d'une seule voix. Certaines âmes timorées se défient, hélas! de ceux de nos prêtres qui ne portent pas le petit collet et qui n'adoptent pas la chape romaine. C'est là un excès que Rome elle-même déplore, et qui n'a certes rien de commun avec notre très-ardent amour pour la Liturgie romaine, avec notre croyance très-profonde en l'Infaillibilité pontificale. Il en est ainsi de cet étonnement que vous m'avez témoigné le jour de votre départ, alors que je me promettais devant vous d'attaquer un jour certains abus dont mon âme est véritablement attristée : « Mais, disiez-« vous, vous allez donner des armes aux « ennemis de l'Eglise. » Eh ! mon ami, qui dira la vérité, si nous nous taisons? Qui la dira comme il la faut dire, en exposant la

doctrine et sans attaquer les personnes? Qui la dira, avec une simplicité absolue et une absolue miséricorde? Ayons l'âme plus large, et respirons un peu dans les hauteurs.



VI

DE L'ENSEIGNEMENT DE L'HISTOIRE DE FRANCE

DE L'ENSEIGNEMENT DE L'HISTOIRE DE FRANCE

—

LETTRE A M. T***, PROFESSEUR D'HISTOIRE

I

Vous me demandez comment j'entends l'enseignement de notre histoire nationale. La question est de celles qui causent quelque effroi, et il n'est pas aisé d'y répondre en peu de mots. J'essayerai néanmoins de vous satisfaire, et, si vous le voulez bien, je prendrai un tout petit enfant et le suivrai avec vous jusqu'à sa vingtième, jusqu'à sa trentième année. Et nous entreprendrons, chemin faisant, de lui mettre sous les yeux les livres qui seront le mieux appropriés aux diverses époques de sa vie comme aux différents âges de son entendement.

C'est, en effet, sur les genoux de sa mère que l'enfant doit réellement commencer à apprendre l'histoire de son pays. Je le dis, d'ailleurs, sans ce faux enthousiasme et sans ce chauvinisme bruyant que Victor Hugo pousse volontiers jusqu'à l'idolâtrie. Il ne faut pas que la mère chrétienne répète à son enfant ces fadaises que l'on trouve dans les dernières œuvres du grand poëte : « La France, c'est l'axe de « l'univers ; la France, c'est l'Infini. » Mais il nous convient de hiérarchiser, devant nos fils, les différentes affections dont nous voulons leur communiquer l'ardeur. Dieu d'abord ; la France ensuite. Ce second rang est honorable, et je me défierai toujours de ceux qui exigent davantage.

Quoi qu'il en soit, je me reprends à dire, en toute simplicité et sans aucune exagération, que l'enseignement de notre histoire doit commencer AVANT l'École primaire. Oui, l'on peut, d'une certaine façon, apprendre cette noble science avant de savoir lire. L'image est là, qui remplace le livre. En vérité, nous ne deman-

dons pas à l'image tout ce qu'elle peut nous donner. Osons.

Sur les murs de tous nos Asiles, je voudrais qu'on suspendît, dès demain, de grandes, d'énormes images gravées au trait ou imprimées en couleurs, et qui reproduiraient les dix ou vingt plus illustres figures de notre histoire nationale. Ce n'est pas en vain, notez-le bien, que je détermine ici la dimension de ces images. Les petits enfants aiment les grandes choses, et la vue d'un immense Charlemagne les pénétrera soudain de je ne sais quel respect. J'ajoute que ces « portraits » devraient être avant tout revêtus du caractère de la beauté. Pour l'amour de Dieu, qui est si beau, ne faisons rien de laid. Ah! si tous ceux qui haïssent le mal haïssaient aussi rigoureusement le laid ! Voilà une belle haine.

J'entends d'ici plusieurs de nos amis se récrier : « Ces douze images, disent-ils, « seraient d'un effet excellent ; mais elles sont « d'un prix vraiment inabordable. » C'est une erreur. Les Allemands (qui peuvent quelquefois

nous servir de modèle) sont parvenus à créer, en chromotypographie, de grands tableaux où les œuvres des maîtres sont correctement reproduites. Si nous commandions, pour tous nos Asiles, quelques milliers de ces figures peintes, nous les obtiendrions à un prix qui n'aurait rien d'excessif. Figurez-vous l'impression que produiraient sur ces tout-petits, ces dix ou vingt géants de nos annales, saint Denis, Clovis, sainte Geneviève, Charlemagne, Godefroi de Bouillon, saint Louis et Jeanne d'Arc, qui leur apparaîtraient avec une taille de dix pieds, beaux, graves, lumineux. Je me représente chacun de nos Asiles, alors qu'il aura reçu cette parure austère. Au-dessous de chaque image on inscrirait très-simplement le nom du saint ou du héros qu'elle représente. Et la maîtresse de l'Asile consacrerait quelques heures tous les ans à raconter aux enfants l'histoire de ces hommes ou de ces femmes illustres qui ont été si passionnément dévoués à la France et à Dieu. La France et Dieu : ces deux noms sont inséparables.

Toutefois, ces Asiles ne reçoivent qu'un nombre assez restreint de nos petits Français, et il faut songer aux autres. A ceux-là nous conseillerons volontiers l'usage de ces Albums en grosses couleurs voyantes, que nos voisins d'outre-Manche ont mis à la mode et où ils n'ont guère songé à reproduire jusqu'ici que les frivolités des Contes de fées. Emparons-nous de cette forme pittoresque et saisissante, et consacrons un de ces albums à chacune des grandes périodes de notre histoire. Nous connaissons à Londres un admirable dessinateur, et qui a fait, dans cet ordre d'idées, de véritables merveilles. Ce dessinateur charmant est, en même temps, un archéologue consommé, et personne n'a jamais poussé aussi loin la science difficile de la couleur locale. Eh bien ! il faut qu'il fasse école, et que l'an prochain, aux étrennes, nous ayons un *Clovis* en huit belles gravures peintes, une *Histoire des Croisades* du même format, une *Jeanne d'Arc* et un *Louis XIV*. Les enfants raffolent de ces images rouges, vertes et bleues, et même ils se rejet-

tent au besoin sur les gravures noires. J'ai l'un de mes amis qui a tapissé toute la chambre de ses babys avec les feuilles d'une *Histoire de France en images*. Ils dorment au milieu de toutes ces batailles et se réveillent la main sur un Pépin le Bref et les pieds sur un Turenne. Ils rêvent, durant leurs nuits, que toutes ces figures deviennent vivantes et tourbillonnent autour d'eux, mais sans leur faire peur. Or ils n'ont pas cinq ans, et déjà la toute-petite dit à son grand frère, en lui montrant un grand homme barbu : « Ça, c'est Charlemagne. » Il est vrai qu'elle prononce : « Sarllemanne ; » mais vous voyez qu'elle est déjà très-forte.

Ce n'est pas encore assez pour les petits au-dessous de quatre ou cinq ans, et nous avons encore l'incomparable ressource du chant. Par malheur, les poëtes et les musiciens ne savent pas chez nous travailler pour les enfants, et parmi les centaines de petits airs charmants que l'on fait gazouiller par ces lèvres roses, on ne peut jusqu'ici compter que fort peu d'airs véritablement nationaux et destinés à

faire plus vivement aimer la France. En Allemagne, ces petites chansons patriotiques sont à peu près innombrables, et c'est ce qui explique pourquoi nous avons perdu l'Alsace et la Lorraine. Les petits Prussiens de trois ans chantent déjà de certains airs où la France est appelée l'Ennemie (avec un grand *e*), et où on leur rappelle les antiques forfaits des vainqueurs d'Iéna. Chez nous, rien de pareil. On compose bien çà et là quelques œuvres « nationales ; » mais elles n'arrivent pas jusqu'aux enfants, et il faut s'en féliciter : car elles sont absolument bêtes et presque toujours méchantes. Que les poëtes et les musiciens se mettent donc à l'œuvre, et qu'ils daignent enfin travailler pour nos fils. Nous avons besoin de petits chants à refrain qui renferment toute une histoire abrégée de notre pays. Le refrain serait souvent : « Vive la France ! » et je n'en connais guère de plus beau. Ce qu'il importe en effet de refaire parmi nous, c'est l'amour traditionnel pour le pays, et il est nécessaire d'imposer aux enfants la reconnaissance et le respect pour

l'œuvre de leurs pères. On n'y parviendra peut-être qu'en renouvelant les chants de nos Asiles.

Mais il est temps de quitter ces jolis petits visages et de s'éloigner du bruit de tous ces petits pieds. Abandonnons l'Asile et courons à l'École. Nous ne ferons que changer de bruit.

II

Sur les murs de l'Asile nous avons placé, tout à l'heure, les portraits gigantesques de nos grands hommes ; mais, à l'École, nous pouvons être plus téméraires et faire passer, sous les yeux de ces enfants qui ont six, huit ou douze ans, des images un peu plus compliquées et, pour tout dire, de véritable scènes historiques. Parmi les faits qui peuvent être ainsi représentés, nous choisirons principalement ceux qui ont eu une influence décisive sur la destinée de la nation française : la prédication de ce saint Denys qui nous a apporté la loi

de Jésus-Christ ; la conversion de ce Clovis sans lequel nous ne serions peut-être pas chrétiens ; les victoires de ce Charlemagne sans lequel nous serions peut-être Sarrasins ou Saxons ; la modestie de ce Godefroi de Bouillon qui, pensant à la couronne d'épines, ne voulut point porter couronne d'or ; la mort de ce saint Louis qui fut à la fois le type le plus parfait d'un grand Français et d'un grand chrétien. Grâce à Dieu, notre histoire offre de ces nobles sujets par centaines, par milliers. On pourrait, d'ailleurs, arriver à se procurer de tels tableaux sans dépenser de grosses sommes. L'important serait de les tirer à un grand nombre d'exemplaires, qui seraient distribués à toutes les écoles de France.

Ne vous est-il pas arrivé de rencontrer, dans les vieilles armoires ou dans les greniers de quelque mairie, les six ou sept bustes de nos derniers souverains ? C'est un spectacle que j'ai eu l'heur de contempler plus d'une fois. On les jette là, ces malheureux bustes, ces pauvres œuvres d'art, le lendemain ou le soir même de la révolution qui a renversé l'Empire, ou la

Royauté, ou même la République (avec ou sans bonnet phrygien) dont ils étaient la figure ou l'emblème. Au lieu de ces vulgaires images qui coûtent fort cher et sont nécessairement condamnées à disparaître un jour dans le mépris ou dans l'oubli, ne vaudrait-il pas mieux se donner le luxe utile de ces grands Tableaux d'histoire de France que j'ose ici recommander à l'attention de tous les instituteurs et de tous les amis de l'enfance ? Joseph Prudhomme s'écrierait ici : « Poser une telle question, c'est la résoudre. » Ce Joseph Prudhomme a du bon.

III

A l'usage de la dernière classe, je voudrais me mettre à rédiger sur-le-champ cet *Alphabet français et chrétien* » que je rêve depuis si longtemps. Les exercices de lecture habituels, le *b a ba* y serait accompagné de dix ou douze petites Biographies en très-gros caractères et fort courtes. Je voudrais pourtant essayer, mon

cher ami, de vous donner une idée, un crayon de ce que je désire. Je choisis, à cet effet, l'histoire de Jeanne d'Arc...

« En ce temps-là, la France était très-malheureuse, mes chers enfants, et Dieu, qui est toujours juste, la punissait très-sévèrement de toutes les fautes qu'elle avait commises contre lui. Les Anglais étaient les maîtres de ce très-beau royaume, et le pauvre petit roi de France n'y possédait plus que quelques villes. Tout semblait perdu.

« Mais Dieu voulait que la France demeurât catholique et qu'elle ne tombât point pour toujours aux mains de ces Anglais qui devaient, au siècle suivant, abandonner la foi de la sainte Église catholique.

« C'est pourquoi il envoya le prince de ses Anges et deux de ses Saintes à une pauvre petite paysanne qui était Française de naissance, et surtout de cœur. Ces voix célestes lui dirent : « Sauve la France et fais couronner le « Roi. » Et la petite Jeanne y alla.

« Elle aurait eu un grand désir de demeurer auprès de ses parents, dans ce village inconnu où elle menait une vie tranquille et douce. Mais elle savait qu'il faut toujours faire son devoir, et partit.

« Elle était bonne, elle était sage, elle était

chrétienne, et Dieu, qui aime les petits et les simples, donna la victoire à cette pauvre fillette des champs.

« Elle monta à cheval et se mit en route vers Orléans, qu'elle délivra des Anglais.

« Ce qu'elle aimait par-dessus tout, après Dieu, c'était la France. Et dès qu'elle voyait seulement couler une goutte de sang français, elle sentait tout son sang frémir dans ses veines et tous ses cheveux se dresser sur sa tête.

« A cause de la France, qu'elle aimait, elle se jetait dans le milieu de la bataille, et les Français la suivaient parce qu'ils la savaient envoyée de Dieu.

« Sur les Anglais elle remporta dix victoires magnifiques : ils reculaient devant cette enfant, ou plutôt devant le grand Dieu qui la conduisait. Peu de temps après, Jeanne entrait triomphalement dans la cathédrale de Reims et assistait au couronnement de Charles VII, roi de France. Elle était là, toute modeste, avec cette bannière où le Dieu des armées était peint, qu'elle avait déployée en tant de batailles et qui, ayant été à la peine, devait être à la gloire.

« Cependant elle comprenait qu'il n'est pas permis de se reposer longtemps quand on travaille pour le bon Dieu et pour la France. Donc elle se remit en campagne ; mais les Anglais se saisirent bientôt de la pauvre Jeanne,

la jetèrent en prison et l'accusèrent de mille crimes dont elle était absolument innocente. Elle répondit à ses accusateurs en disant simplement la simple vérité.

« Elle avait uniquement confiance en Dieu, qui est au ciel, et dans le Pape de Rome, qu'elle invoquait sans cesse. Mais les juges n'écoutèrent pas la voix du Ciel qui parlait par sa voix. Et, bien qu'il y eût des prêtres parmi eux, ils la condamnèrent injustement à la mort.

« Elle mourut comme une martyre, sans se plaindre, très-doucement, très-purement, très-vaillamment, et le Vicaire de Jésus-Christ, à quelque temps de là, réhabilita devant les hommes la mémoire de cette bonne Française et de cette admirable chrétienne.

« Il faut prier Dieu, mes enfants, afin qu'un jour il plaise à l'Église d'en faire une sainte, et afin que nous puissions bientôt lui adresser du fond de notre cœur cette invocation suppliante : « Sainte Jeanne de France, priez pour nous! »

Voilà, mon cher ami, un petit chapitre de mon « Alphabet français et chrétien. » Mais, hélas ! j'ai bien d'autres projets en tête, et puisque vous m'accordez une attention si courageuse, je m'en vais ici vous exposer tout mon plan.

Seulement, ne le communiquez à personne.

IV

Nous n'en avons pas fini avec l'École primaire, et n'avons pas encore dépassé les murs de la petite classe. Laissons cependant, laissons tous ces innocents bégayer gentiment leur « Alphabet chrétien et français, » et passons dans la classe voisine, où nous avons affaire à de petits hommes de huit à dix ans. Ceux-là sont souvent tapageurs, mais quelquefois graves. Leur intelligence, à coup sûr, est plus ouverte, plus souple, plus vivante, et il ne convient pas de leur parler comme aux tout-petits. En général, nous nous défions trop de l'esprit des enfants et de la portée que cet esprit peut avoir. Que notre enseignement soit élémentaire, qu'il soit lucide et transparent, je le veux bien ; mais, de grâce, ne craignons pas de lui donner un caractère très-élevé. Ces petits esprits-là ne redoutent pas l'air des hauteurs. Et ils seraient capables, s'ils savaient comment

s'exprimer, de dire souvent à leur maîtres : *Altius.*

Donc il s'agit d'apprendre à ces enfants l'histoire de leur pays. Il s'agit surtout de le leur faire respecter, de le leur faire aimer. Tâche auguste autant que difficile. Comment en venir à bout ?

Je connais les *Histoires de France* qu'on met d'ordinaire entre ces petites mains et dont on impose le souvenir aride à ces jeunes et fraiches mémoires. Il en est de passables et dont les auteurs ne sont pas sans mériter quelque encouragement ; mais la plupart sont d'une longueur excessive et provoquent soudain je ne sais quel ennui mortel. Je bâille d'épouvante à la seule pensée de ces livres sans couleur et sans vie, qui n'ont jamais causé d'insomnie à personne et sur lesquels nos enfants s'endorment avec tant de candeur. Mais je me hâte de reconnaître qu'il se produit en ce moment même une très-heureuse réaction contre ces médiocrités endormantes, et *Notre Histoire en cent pages*, de M. Hubault, atteste un excellent progrès. Voilà

un livre, pour le coup, qui est rapide, intelligent et vif. Cela coule de source : ce n'est pas pédant, c'est chrétien. O livre rare, qui réunit tant de qualités étonnantes ! O livre rare, ô livre rarissime !

Et bien ! je lui reprocherai un défaut qui mérite d'être signalé. Je le trouve encore trop long pour les petits enfants et il faut, je pense, avoir fait sa première communion pour en bien goûter toute la saveur et tout le parfum. C'est pourquoi il m'est venu cette idée hardie de faire une *Histoire de France en dix pages*. Qu'en dites-vous ?

Oui, dix pages, mon ami, dix, et pas une de plus. Il est vrai que je les rêve de grande taille et surmontées d'un beau dessin au trait, reproduisant l'événement le plus important de telle ou telle époque de notre incomparable histoire. Pour habituer de bonne heure les jeunes esprits à la vérité historique, je voudrais que chacun de ces dessins fût sobrement enveloppé dans un cadre de style latin, roman, gothique. Mais, à vrai dire, je me montrerais très-difficile

pour l'exécution de ces dessins, que je voudrais tout à fait beaux, simples et pénétrants. Dans une nation chrétienne, les plus grands artistes devraient travailler aux livres d'éducation : ils ont le devoir de former les enfants au Beau.

Au bas de chacune de mes dix pages je placerais quatre, six ou huit dates tout au plus. Je les imprimerais en très-gros caractères, pour mieux frapper les yeux des écoliers, et ce serait la seule chose que je les forcerais à apprendre par cœur. Deux grandes et belles cartes de France, l'une physique, l'autre historique, accompagneraient ce petit fascicule, qui serait très-solidement relié et servirait, pendant un an, de *vade mecum* à ces futurs collégiens ou à ces futurs apprentis et ouvriers. Le texte enfin, le texte, dont il est temps de s'occuper, serait d'une simplicité extrême. Vous allez en juger par mon premier chapitre, que je vais transcrire ici pour votre édification et que je livre très-sincèrement à vos commentaires. N'oubliez pas que ce premier chapitre est une véritable Préface ; n'oubliez

pas surtout que nous nous adressons à des lecteurs de dix ans :

CE QUE DIEU A FAIT POUR LA FRANCE

« Approchez, mes chers enfants, et jetez les yeux sur cette carte de France dont on a voulu faire le principal ornement de votre École. Ce n'est pas assez de regarder une carte : il la faut comprendre. Nous allons étudier celle-ci, en pensant à la grande bonté de Dieu envers notre pays.

« Et tout d'abord, voyez comme la France est splendidement posée dans le monde. Elle est comme une reine, sur un trône magnifique dont les pieds sont baignés par trois grandes mers. La mer du Nord, l'Océan et la Méditerranée lui apportent humblement les trésors du monde entier et elle envoie, par ces trois canaux gigantesques, ses propres trésors à toutes les parties de l'univers. Toutes les nations peuvent très-aisément venir dans ce pays privilégié, pour y entendre de bonnes paroles et y voir de belles actions. Et tout aussi facilement, la France peut envoyer aux autres nations ses voyageurs et ses apôtres. Il n'est pas de peuple qui ait jamais reçu de Dieu une plus belle demeure ici-bas.

« Regardez encore, mes chers enfants, quelle

est, du nord au midi, la superbe étendue du cher pays de France. Il y a chez nous tous les climats et tous les paysages. Voulez-vous des montagnes? Voici la beauté grave des Alpes et la beauté gracieuse des Pyrénées; voici l'Auvergne avec ses volcans éteints, et le Jura tout couvert de pâturages et de sapins. Aimez-vous le bord de la mer? La voici, qui est toute sauvage et farouche en Bretagne, et la voilà qui, entre Gênes et Marseille, vient expirer sur des bords tout riants où fleurissent éternellement les orangers et les citronniers. Préférez-vous, les forêts? Voici Fontainebleau et l'Argonne. Nous possédons toute la gamme des fleurs, des fruits, des vins. Il n'est pas de maladie pour laquelle Dieu n'ait préparé un remède dans ces innombrables eaux minérales qui sont notre incomparable richesse. Encore ici, le monde est notre tributaire et ne peut guère souffrir sans recourir à nous.

« Mais ce qu'il y a de plus merveilleux, c'est que Dieu a donné aux habitants de notre pays la même variété d'allure, de visage et d'esprit. Une belle vivacité d'intelligence et de cœur est le fonds commun de toute la race ; mais, d'ailleurs, quelle différence entre la gravité de nos Flamands et la pétulance de nos Gascons !

« Tel est ce sol béni qui se couvre tous les ans

d'une splendeur de belles récoltes et qui pourrait parfois suffire à nourrir tous les peuples voisins. Et ceux-là nous considèrent avec des yeux jaloux.

« Mais si la Bonté divine s'est montrée pour nous si admirable dans l'ordre naturel, quelle admiration ne doit pas exciter, dans l'âme d'un fils de la France, l'action surnaturelle de ce grand Dieu qui n'a cessé de penser à nos âmes comme à nos corps !

« A peine le Christ était-il mort sur la croix, à peine l'Église était-elle fondée, que Dieu nous envoya des Apôtres et suscita parmi nous des Martyrs. Au milieu des flammes et sous la dent des lions, ils nous inspirèrent l'esprit de sacrifice et proclamèrent le Nom divin.

« Des églises furent partout construites, où l'on affirma l'unité de Dieu, la divinité de Jésus et l'infaillibilité de l'Église. Et la Gaule eut alors des docteurs qui enseignèrent le monde entier : saint Irénée, saint Hilaire et cent autres.

« Dieu, alors, voyant que la France était chrétienne, la destina à défendre et à sauver sa Vérité en tous les dangers extraordinaires qui la pourraient menacer à travers les siècles. L'arianisme est-il sur le point d'être vainqueur ? Dieu appelle Clovis. Les Sarrasins passent-ils les Pyrénées et s'apprêtent-ils à mettre la main

sur la Chrétienté? Voici Charles Martel. Les invasions menacent-elles de se perpétuer dans l'Occident? Lève-toi, Charlemagne.

« Et, plus tard, c'est saint Louis qui offre à la France et au monde le parfait modèle du roi, du Français, du chrétien ; c'est Charles V et Duguesclin qui relèvent nos esprits terrassés ; c'est Jeanne d'Arc, enfin, qui, miraculeusement inspirée par Dieu, délivre le sol national de ces Anglais qui allaient bientôt se séparer de l'Église de Dieu.

« N'allons pas plus loin, mes chers enfants, et adorons les infinies miséricordes de Dieu à l'égard de la France. Vive le Christ qui aime la France ! »

Telle est, mon cher ami, le premier chapitre de mon *Histoire de France en dix pages*. Les neuf autres chapitres seraient consacrés, dans l'ordre suivant, à Clovis et à ses successeurs ; — à Charlemagne et à sa race ; — à la féodalité, dont il faudrait donner à ces enfants une image très-saisissante ; — aux luttes obscures et victorieuses des premiers Capétiens et à la sublime impétuosité des premières croisades ; — à Philippe-Auguste, qui prépara saint Louis ; à saint Louis, qui sanctifia l'œuvre de Philippe-

Auguste ; à Philippe le Bel, qui méconnut la beauté de l'Église et l'efficacité du plan divin pour sauver le monde ; — à la guerre de Cent ans, qu'illuminent d'un si noble éclat les trois figures de Charles V, de Duguesclin et de Jeanne d'Arc ; — à ces guerres de religion pendant lesquelles la France fit si bien voir qu'elle entendait rester catholique ; — au Dix-septième siècle, durant lequel la splendeur de l'unité française éblouit l'Europe et le monde ; — au Dix-huitième, enfin, où nous assistons à la révolte de nos pères contre Dieu, contre Jésus-Christ et contre l'Église. Il conviendrait, d'ailleurs, de raconter en termes simples toutes ces petites annales, d'y garder obstinément une impartialité rigoureuse, de n'y pas cacher les fautes du peuple, ni celles des grands, et de tout faire enfin pour ne jamais scandaliser aucun de ces petits, sans jamais cesser de dire la vérité TOUT ENTIÈRE. Voilà, direz-vous, qui est difficile. Difficile, oui ; mais non pas impossible.

V

L'*Histoire de France en dix pages* ne saurait conduire les enfants au-delà de leur première communion. Voici cependant qu'ils ont douze ans, et qu'ils deviennent plus exigeants. Il faut les tenir en haleine, et qu'ils n'oublient point leurs « dix pages. » C'est le moment de faire passer sous leurs yeux un Abrégé qui soit notablement plus développé, plus coloré, plus profond. J'en ai fait tout le plan depuis longtemps, et j'estime que ce livre nécessaire pourrait fort bien ne pas excéder cinquante pages. Ici, nous appellerions très-vivement la géographie à notre aide. Au commencement de ce « Manuel en cinquante pages, » une immense carte muette. Puis, une carte historique pour chaque chapitre. Tenez, mon cher ami, je crois m'apercevoir que vous commencez à me trouver long, et que vous désirez entendre, sans aucune amplification, la seule liste des chapitres de mon *Manuel*. Les

voici, et vous voudrez bien ne pas vous révolter des titres pittoresques que je me crois parfois obligé de leur donner :

« I. La France avant ses premiers habitants. Notre sol et son histoire. — II. Les éléments de la nation française : les Celtes, les Romains, les Germains. — III. L'Église, et ce qu'elle a fait pour la France. — IV. Clovis, maître de toute la Gaule. — V. Charlemagne et son essai d'un grand Empire catholique. Les invasions font halte. — VI. Ce que c'est que la féodalité. Un château aux IXe et Xe siècles. — VII. Les premiers Capétiens ; la royauté française monte à cheval ; la France grandit. — VIII. Philippe-Auguste et saint Louis. Un type parfait de roi, de chrétien et de Français. — IX. Philippe le Bel et les premières résistances à l'action de l'Église. — X. De la guerre de Cent ans et comment Jeanne d'Arc mit fin à la misère et à la décadence de la France. — XI. La politique et les habiletés de Louis XI. — XII. La France se séparera-t-elle de l'Église ? Le protestantisme. — XIII. Henri IV et son œuvre. — XIV. La Royauté française à son apogée. — XV. Le XVIIIe siècle : le respect s'amoindrit, la foi se perd. — XVI. La Révolution, et comment l'homme se met à la place de Dieu. Conclusion. »

Mais, quoi qu'on en dise, mon ami, une Table est toujours sèche, et je veux, bon gré, mal gré, vous imposer ici la lecture d'un de mes seize chapitres. Je choisis celui qui a pour objet Philippe-Auguste et saint Louis, et il pourra vous donner une idée de tous les autres :

PHILIPPE-AUGUSTE ET SAINT LOUIS

« Après avoir délivré la France de l'arianisme par Clovis, de l'islamisme par Charles Martel et des dernières invasions par Charlemagne, Dieu avait permis à ce beau pays de conquérir peu à peu son indépendance au milieu du désordre et de l'éparpillement féodal. Les premiers Capétiens avaient noblement rempli leur mission providentielle : ils étaient montés à cheval et avaient mis la main à l'unité de ce royaume qui ne cessait de grandir et de prospérer sous l'œil de Dieu.

« Sur les confins du XIIe et du XIIIe siècle, parut un roi qui était à la fois énergique et habile. Philippe-Auguste était un fin politique plutôt qu'un vrai chevalier. Pour mieux gouverner son royaume, qui était déjà fort étendu, il imagina de s'y faire partout représenter par d'autres lui-même, et il inventa une sorte de préfets qui

s'appelèrent les Baillis et veillèrent attentivement à ce que personne n'osât toucher aux droits de la royauté. Le Roi, d'ailleurs, n'avait-il pas une Cour, un Tribunal auquel on pouvait, auquel on devait faire appel dans tous les cas royaux ? Les Baillis ne cessèrent de le proclamer et de donner aux grands et aux petits le goût de ce tribunal souverain.

« Mais il ne suffisait pas de gouverner la France : il la fallait défendre contre des voisins trop puissants. Philippe-Auguste eut dans sa vie deux grandes, deux mémorables journées. Ce fut d'abord le jour où il confisqua sur l'Angleterre la Normandie, l'Anjou, la Touraine, le Poitou et le Maine. Puis, ce fut Bouvines, où il mit l'Allemagne à la raison.

« Il prépara ainsi la besogne du grand roi qui allait venir : car l'exemple de Philippe-Auguste ne suffisait pas à la France. Il avait été trop habile et n'avait pas été assez saint pour demeurer le véritable modèle de la nation française. Dieu suscita saint Louis.

« Il y a deux hommes en saint Louis. Pour mieux parler, il y a l'homme, et il y a le roi.

« L'homme est grand, et il est aimable. Tout d'abord, il est Français, et très-Français. Son courage va quelquefois jusqu'à la témérité, et toujours jusqu'au sacrifice. Quand il vint mettre le siége devant Damiette, « le roi de France

sauta dans la mer tout armé, l'écu au col et la lance au poing: et il fut des premiers à terre. » Louis était coutumier de cet héroïsme, et c'était le même homme, pourtant, qui tous les jours récitait ses Heures et entendait la Messe. Son courage n'était que la splendeur de sa piété.

« Quant à sa charité, elle était sans bornes, et il ne se plaisait que dans le commerce des pauvres et des lépreux. Il mettait sa joie à les servir de ses royales mains, à leur laver les pieds et à les porter dans ses très-nobles bras jusqu'aux lits des hôpitaux qu'il fondait pour eux. Il était aussi courageux devant la lèpre que devant les Sarrasins.

« Mais ce qui dominait en lui, c'était le sentiment de la justice. Être juste, ce fut son idéal. Pour n'y point faillir, il alla jusqu'à céder plusieurs provinces à l'Angleterre. Il savait bien que, par le fait même de cette restitution légitime, elles reviendraient un jour à la couronne de France. Et elles y revinrent.

« Le roi, chez saint Louis, ne le cédait pas à l'homme.

« Il commença par imposer le respect à ces Anglais qui devenaient déjà les plus grands ennemis du nom français: Taillebourg et Saintes leur firent peur, et reculèrent peut-être la date de nos futurs désastres. Tous les rois ne cessaient d'avoir les yeux fixés sur saint Louis

et l'admiraient. Ils le prenaient pour arbitre, ils se suspendaient à ses lèvres et attendaient ses arrêts.

« Le gouvernement de son royaume l'occupait sans cesse. Il perfectionna tout ce que son grand-père Philippe-Auguste avait si puissamment commencé. Le Parlement, sans doute, existait depuis longtemps ; mais il en élargit les attributions et en régla l'activité.

« Cependant les Baillis au nord et les Sénéchaux au midi, étaient comme autant de vice-rois en de certaines circonscriptions qui avaient été déterminées avec le plus grand soin. Et ils faisaient partout triompher l'esprit du Roi et celui de la Royauté.

« Son amour pour la justice conduisit le saint roi à réformer ses monnaies et à leur donner, avec une valeur plus exacte, une beauté plus vive. On l'en aima davantage. Telle monnaie, tel roi.

« Cet homme si tendre était rude au besoin. Il mit la main sur l'épaule de ses barons, même ecclésiastiques, lorsqu'il estima que ses justes droits étaient lésés. Et cette main était si lourde, que tous ces fiers barons demandaient grâce.

« Louis IX aimait les bonnes villes et se servait loyalement de leur influence pour atténuer celle des hauts seigneurs. Cependant il ne le faisait que pour le bien commun ; car il y avait

dans son cœur un beau feu qui ne s'éteignait jamais : c'était son amour pour le peuple de son royaume. « Beau fils, je te prie de l'aimer; « sinon je préférerais qu'un Écossais vînt « d'Écosse et le gouvernât bien et loyalement. » Voilà qui est parler.

« Ce n'étaient point là de vains mots : il y accordait ses actes. Personne ne se sacrifia plus obstinément au bonheur de ceux qu'il avait mission de rendre heureux sur la terre et de conduire au ciel; personne n'aima plus vivement la paix. Quand il monta sur le trône, le Midi était encore tout pantelant et à moitié anéanti. La terrible guerre des Albigeois y avait passé comme un orage. Saint Louis envoya là-bas celui de ses frères qui lui ressemblait le plus. Alphonse de Poitiers parut, et pacifia tout.

« Cependant, on voyait alors s'épanouir partout une belle activité. On travaillait à Notre-Dame de Paris, à cinquante autres cathédrales, à mille autres églises. C'était le triomphe d'une architecture nouvelle qui allait bientôt entrer dans sa période de décadence. Les vitraux bleus et rouges étincelaient. Des bas-reliefs, dignes de l'art antique, faisaient vivre sous les porches tout un peuple de saints. Beaumanoir et Pierre de Fontaines élevaient les premiers monuments de notre droit. Çà et là erraient des jongleurs qui chantaient les vieilles Chansons de gestes

ou les nouveaux Romans d'aventures. Partout s'ouvraient des Universités où fourmillaient les étudiants comme des abeilles dans leurs ruches. La théologie était et méritait d'être la reine de toutes les sciences : saint Thomas d'Aquin écrivait. Il écrivait cette *Somme* qui suffirait à la gloire d'un siècle.

« Mais saint Louis s'était principalement proposé de réaliser en lui le mystère de la croix et de se crucifier à l'exemple du Maître divin. Afin de délivrer le sépulcre du Christ ; afin de faire cesser les odieuses persécutions qui s'exerçaient en Orient contre les infortunés chrétiens ; afin d'arrêter pour toujours les progrès de l'Islamisme envahisseur, il résolut, à deux reprises, d'aller attaquer cette barbarie sur son propre terrain. Ceux qui jugent les actions humaines d'après le seul succès dont elles peuvent être suivies, ceux-là jugeront sévèrement saint Louis. Mais ils se trompent. La grandeur et l'influence même d'un acte politique, militaire ou religieux, ne dépendent pas uniquement du succès.

« Il est vrai que saint Louis, dans sa première croisade, fut vaincu à la Massoure ; il est vrai qu'il fut alors fait prisonnier, et que même on le vit sur le point de mourir. Mais la beauté de sa résignation et la sublimité de tout son caractère firent tant d'impression sur les vainqueurs, qu'ils durent se dire : « Nous ne viendrons

jamais à bout d'une telle race. » La défaite de saint Louis fut réellement victorieuse.

« Il est encore vrai que, dans sa seconde croisade, le roi de France fut atteint d'une maladie mortelle à son débarquement en Afrique. Mais il mourut en donnant l'exemple du sacrifice à une grande cause ; et il ne s'agissait rien moins ici que de la conversion de l'Orient.

« Saint Louis mourut sur la cendre, résigné, calme, doux avec la mort. Et il donnait à son fils les plus sages conseils pour le gouvernement de son royaume de la terre, alors qu'il entrevoyait déjà les portes lumineuses de cet éternel Royaume des cieux, où il prie aujourd'hui pour la France... »

VI

Je m'arrête ici : car j'ai fini tout ce qui concerne l'enseignement primaire de l'histoire de France. Un autre jour, mon cher ami, je vous parlerai de l'enseignement secondaire et supérieur. Je vous ferai le plan de ma *Chrestomathie historique*, laquelle est composée uniquement de fragments de Grégoire de Tours, d'Eginhart, de Raoul Glaber, de Villehardouin, de Joinville,

de Froissart et de Commines. Je vous décrirai longuement mon futur Atlas historique, auquel j'ajoute hardiment un certain nombre de planches archéologiques pour graver dans les jeunes cerveaux toute l'histoire de notre art national. Je vous donnerai enfin l'occasion de connaître par avance cette *Histoire de France*, en deux volumes, qui devra être mise aux mains des seuls élèves de seconde ou de rhétorique. Vous verrez que je ne tiens pas à y prodiguer les images, mais que j'ai soin d'en emprunter fort scrupuleusement tous les sujets aux monuments contemporains. C'est ce qu'ont fait autrefois MM. Bordier et Charton ; c'est ce qu'il nous est permis de refaire aujourd'hui avec plus d'exactitude et de variété. Nous essayerons.

L'enseignement supérieur ne nous retiendra pas si longtemps. Vous savez que j'aspire, depuis de longues années, à écrire un petit livre sur les sources de notre histoire. Ce petit livre, qui devrait être élégant et surtout portatif, serait très-simplement intitulé : *Manuel à l'usage*

de tous ceux qui étudient l'histoire et l'archéologie de la France. On y trouverait l'indication précise et sommaire des principaux livres qu'il faut consulter sur les différentes périodes de nos annales religieuses et militaires, littéraires et artistiques. Quelques lignes de commentaires mettraient çà et là le lecteur en état de connaître impartialement la haute valeur ou les imperfections de tel ou tel ouvrage cité. L'ordre suivi serait l'ordre chronologique ; mais une bonne Table des matières faciliterait toutes les recherches des jeunes lecteurs. Quant à l'Introduction, elle serait consacrée à l'exposition familière des meilleures méthodes de travail. Comme vous le voyez, mon ami, ce petit livre n'aurait pas le charme ravissant des *Sources* du P. Gratry, mais il en aurait peut-être l'utilité. Et c'est bien quelque chose.

En terminant cette lettre, que j'estime beaucoup trop longue, je m'aperçois, hélas! que je m'y suis montré furieusement... aristocrate. Oui, je n'ai guère parlé, dans ces dernières pages, que d'enfants ou de jeunes gens appar-

tenant aux classes « dirigeantes. » Croyez bien, cependant, que je n'oublie ni les ouvriers, ni les paysans. Pour les ouvriers, je prépare en ce moment une série de vingt *tracts* qui leur offriront un résumé complet de toute notre histoire. Quelques-uns seront accompagnés d'une modeste petite carte, gravée sur bois. Puis, si cette série obtient le succès dont je voudrais la rendre digne, nous illustrerons ces vingt tracts de vingt images exactes et attrayantes. Quant aux paysans, j'ai l'idée de prendre un de ces matins le chemin de fer et d'aller droit à Épinal. Là je descendrai chez le plus intelligent des fabricants d'images, et je lui demanderai de mettre l'Histoire de France en vingt ou trente grosses images bleues, jaunes et rouges, qui seront accompagnées de petites Notices facilement intelligibles. Nous tenterons de perfectionner le genre ; mais ce que nous souhaitons par-dessus tout, c'est de voir ces grossiers tableaux, ces tableaux à un sou, remplacer enfin, dans toutes les chaumières et dans tous les cabarets de France, l'*Histoire de*

M. et Mme Denis et les *Aventures d'un officier français en Afrique.*

Telle est toute mon ambition, et vous êtes fait pour la comprendre. Je vous disais tout à l'heure, que la France n'est plus un peuple traditionnel, et qu'il nous faut à tout prix lui faire respecter, lui faire aimer son passé. Mais il faut d'abord le lui apprendre. Je veux donner toute ma vie à ce labeur; je veux tenter de renouer le présent et l'avenir de ma France à son passé qui fut si glorieux et si beau. Un peuple qui n'est pas traditionnel est un peuple qui a les reins cassés. Il n'en sera pas ainsi de la France. Travaillons.



VII

DE L'ENSEIGNEMENT DE L'HISTOIRE LITTÉRAIRE

DE L'ENSEIGNEMENT DE L'HISTOIRE LITTÉRAIRE

—

A UN CORRESPONDANT ANONYME

I

Vous avez été fort scandalisé, Monsieur et ami, de m'entendre recommander, à tant de reprises, l'introduction des « Classiques du moyen âge » dans les programmes de notre enseignement secondaire. Élevé dans les plus pures traditions du xviie siècle, vous en êtes resté à 1650. Les seuls classiques que vous daigniez admettre sont ceux que l'on accueillait au collége d'Harcourt et chez les Jésuites du grand siècle. Homère, père auguste de toute poésie; Pindare au souffle de feu, et les puissants dramaturges de

votre chère Attique ; Platon et le groupe lumineux des philosophes ; Hérodote, Thucydide et le chœur austère des historiens hellènes, voilà pour la Grèce ; cet immortel professeur de beau langage, Cicéron ; ce lyrique, ce frondeur, ce causeur charmant qui s'appelle Horace ; ces historiens qui sont en même temps des orateurs et des hommes d'État, Tite-Live, César, Tacite, et, au-dessus de tous, ce Virgile qui est le poëte idéal, et dans l'œuvre duquel vous ne voudriez, m'écrivez-vous, changer que trois mots (et encore !) ; voilà pour Rome. Puis, d'une main implacable, vous fermez la liste, et c'est tout.

Avec une bonté dont il faut vous tenir compte, vous avez fait, néanmoins, quelques concessions à votre temps, et, bien que vous partagiez, sur les anciens et sur les modernes, les idées de Boileau que vous exagérez, vous condescendez à mêler quelques écrivains français à la troupe radieuse et immortelle des antiques génies. Bossuet ne vous semble pas tout à fait indigne de tenir place auprès de Démosthènes ;

vous ne repoussez ni Molière ni La Fontaine, et vous permettez à vos enfants d'établir parfois entre Sophocle et Corneille, entre Euripide et Racine, un parallèle qui ne vous paraît pas absolument sacrilége. Mais il ne faudrait guère vous en demander davantage : « Il n'y a que trois siècles littéraires, répétez-vous sans cesse. Et même, à bien considérer les imperfections de notre XVIIe siècle, il n'y en a que deux et demi. » Tel est votre dernier mot.

Eh bien ! j'ai le regret de vous confesser qu'à mes yeux du moins, rien ne saurait être plus petit, ni plus étroit, ni plus faux qu'un tel système. On étouffe dans votre petit cénacle littéraire ; on y manque d'oxygène et de soleil. Il faut y ouvrir, toutes grandes, les portes et les fenêtres. Il faut en dilater les murailles. Il faut y convoquer cent autres génies, et que tous les siècles et tous les peuples y soient enfin très-largement représentés. Vos deux siècles et demi me font rire : l'humanité vaut mieux que vous n'osez le croire et, dans ses relations avec le Beau éternel, il lui a été

donné d'atteindre plus souvent son inaccessible idéal. Siècles chrétiens, siècles français, et toi, cher siècle où nous vivons et que l'on calomnie en le dédaignant, entrez dans ce chœur des grandes époques littéraires où l'on a jusqu'ici refusé de vous accueillir. Forcez les portes, entrez.

Il n'y a pas, sachez-le bien, il n'y a pas que trois pays et trois âges qui aient été favorisés par Dieu de ce don exquis entre tous : l'intelligence de la beauté, l'art, le style. Ce don n'a pas été refusé à l'antique Orient ; les poëtes de la Perse et de l'Inde ont connu ce trésor ; mais surtout les prophètes d'Israël ont reçu et gardé dans leur entendement la vive flamme de cette inspiration, et David est plus haut que Pindare. Et, pour nous en tenir à la seule littérature de la France, il n'est pas vrai que les années placées entre 1600 et 1700 aient seules eu le privilége de donner à de grandes pensées une forme adéquate et parfaite. Il faut nous élancer hors de la période de ces cent années ; il faut remonter jusqu'à la *Chanson de Roland*

et descendre jusqu'aux *Méditations* de Lamartine. Ces deux chefs-d'œuvre bornent notre horizon : ils le bornent aujourd'hui, mais nous nous réservons de l'élargir demain.

Une foule de bons esprits partagent aujourd'hui ces idées que j'ai la hardiesse étrange d'exposer devant vous et qui vous révoltent, je le sens, jusqu'au plus profond de votre intelligence. Dans une excellente « Collection de classiques universels » que l'on publie depuis deux ans et qui est fort goûtée du public, savez-vous qu'auprès, oui, tout auprès de Mme de Sévigné et de Corneille, on a eu la témérité de faire entrer les *Psaumes* (ciel !), le Romancero espagnol (Dieux immortels !) et la *Chanson de Roland* (Proh pudor !) Savez-vous aussi que le canton de Vaud, lequel est protestant, vient de prescrire, pour les examens du baccalauréat en 1878, *le Cid* et *l'Avare*, d'une part, et de l'autre, au même titre et au même degré que Molière et Corneille, la *Chanson de Roland* et les *Méditations* de Lamartine? Savez-vous enfin qu'il existe déjà des éditions « classiques » de

ces deux livres que vous ne connaissez point et que vous vous entêtez à ne pas vouloir connaître? Bref, mon cher correspondant et ami, il ne vous reste plus qu'à accepter les faits accomplis ou à vous tourner, les yeux humides, les mains levées au ciel, vers ce buste de Boileau qui orne votre cabinet de travail, en lui criant : « Maître! maître! on nous trahit! » Mais, croyez-moi : prenez un meilleur parti et, au lieu de serrer *l'Art poétique* sur votre cœur, lisez pour la première fois ces chefs-d'œuvre d'une poésie plus populaire, plus passionnée, plus vivante. *Tolle, lege.*

C'est ce qui me donne occasion de répondre sur-le-champ à cette autre question que vous me posez dans votre lettre : « Ne croyez-vous « pas, me dites-vous, qu'il serait temps d'ar-« rêter les faiseurs de programmes sur la pente « fatale où ils sont entraînés? N'êtes-vous pas « d'avis qu'il faudrait imposer moins d'études « différentes et, par conséquent, moins de tra-« vail aux intelligences surmenées de nos en-« fants? Les programmes de 1650, que vous

« raillez, étaient beaucoup plus sages, et enfer-
« maient prudemment l'activité de l'écolier
« dans la seule étude de la grammaire latine
« et de la grammaire grecque. Mais voici que
« vous nous proposez chaque jour quelque sup-
« plément nouveau aux occupations déjà si
« compliquées de ces esprits de quinze ans. Il
« en est ainsi de cette Histoire littéraire que
« vous vantez si fort. Nos grands-pères ne la
« connaissaient point, et ne s'en portaient que
« mieux. N'ajoutons pas ce fardeau au faix
« énorme que ces pauvres jeunes épaules ont
« déjà à porter. Pas d'histoire littéraire avant
« la sortie du collége. Il n'y a pas de place pour
« elle dans l'enseignement de nos colléges.
« Qu'elle attende! » Voilà, Monsieur et ami, une singulière espèce de question et qui ressemble singulièrement à une réponse. Passons.

J'estime comme vous que les études sont trop longues, et surtout trop compliquées. J'estime qu'on alourdit les jeunes intelligences, au lieu de les parer. Mais, où nous cessons d'être d'accord, c'est sur le choix de ce qu'il faut éliminer.

Votre grammaire est excellente, et je ne la voudrais point supprimer; mais elle a des longueurs « à nulle autre secondes, » et je la réduirais à quinze pages. Dix ans consacrés au latin me semblent tout bonnement un scandale, et six années ne seraient peut-être pas loin de me sembler suffisantes. Admirable, le thème; mais on en fait trop. Il y a longtemps que j'ai protesté contre ces classes mortelles dont la durée est de deux heures; je proteste encore, mais d'une voix habituée, hélas! à retentir dans un Sahara. Et j'ajoute seulement, pour rentrer dans le vif de la question, que je voudrais donner à l'enseignement de l'Histoire littéraire une place plus large, plus honorable et à laquelle, enfin, elle me paraît avoir tous les droits. L'Histoire littéraire, c'est l'histoire de l'intelligence de l'homme dans ses rapports avec le Beau. Cette définition, que je crois juste, suffit à démontrer l'importance d'une telle étude, et il est inutile de la surcharger d'un commentaire.

Donc, toute la place que j'enlève, je ne dis

pas à la grammaire, mais aux appendices, mais aux superfétations, mais aux inutilités de la grammaire, je la donne généreusement à l'Histoire littéraire. Je vais plus loin, et prétends que l'étude de l'Histoire littéraire ressemble absolument à celle de la musique : il faut l'aborder de très-bonne heure, et (n'allez pas jeter des cris d'horreur) je la fais presque commencer avec l'alphabet.

II

Depuis l'âge de sept ans jusqu'à cette date auguste de la première communion, l'Histoire littéraire ne peut guère s'enseigner que par des Anthologies ou, pour prendre un mot moins prétentieux, par des « Recueils de morceaux choisis. » Il en existe déjà un très-grand nombre et qui sont merveilleusement composés. La France, au point de vue des livres élémentaires, ne le cède aujourd'hui à aucune nation ; non, pas même à l'Allemagne. Cette supériorité est l'œuvre des dix dernières années, et la pos-

térité nous rendra un jour cette justice que nous avons su, très-modestement et très-dignement, profiter des rudes leçons de la Providence.

Je pourrais citer vingt, trente de ces Recueils qui sont l'œuvre d'esprits délicats, élevés et véritablement français. On n'en est plus à se copier servilement les uns les autres : on innove, on est hardi, on fait d'intelligentes coupures en certains livres oubliés ou dédaignés par nos devanciers. C'est bien : mais ces bons livres ne sont pas sans défauts. Il y règne en général certaine mièvrerie qui m'agace au plus haut point. Trop de « petits anges, » trop de « petits oreillers, » trop de petits savoyards. Ce sucre écœure. Je voudrais aussi que, dès ce moment, on habituât les enfants à notre poésie du moyen âge. Quelques beaux épisodes de *Roland*, d'*Ogier*, d'*Amis* et d'*Amiles,* feraient certainement une impression rude et saine sur ces intelligences qu'il convient de ne pas amollir. Quelques extraits de la Genèse, des Prophètes et des Psaumes, scrupuleusement traduits et commentés d'après les versions que

l'Église autorise, donneraient à ces jeunes regards une idée des riches couleurs de la poésie orientale. Je ne trouverais même aucun inconvénient à ce qu'on enchâssât dans cette monture quelques perles de l'Inde, quelques rubis de la Perse. Les plus élémentaires de ces morceaux choisis pourraient être utilement placés à la suite des Alphabets eux-mêmes, et je ne verrais pas sans quelque plaisir qu'on insérât, à la suite de ces premiers livres de l'enfance, quelques récits simples et naïfs où figureraient les grands poëtes, les grands penseurs et les grands historiens de tous les temps. Cela vaudrait bien, je pense, « l'histoire de mon petit rosier « et les « aventures du chien Médor. » L'important, d'ailleurs, c'est d'établir ici une distinction sérieuse entre les livres qu'il s'agit seulement de *faire lire* aux enfants, et ceux qu'il faut leur *faire apprendre*. C'est avec raison que plusieurs auteurs de Chrestomathies ont publié deux séries tout à fait distinctes et indépendantes. : les *Lectures*, d'une part, et les *Récitations*, de l'autre. Ainsi devrions-nous tou-

jours procéder dans l'éducation de la première, et même de la seconde enfance. Dans toutes nos Histoires élémentaires, dans toutes nos Géographies, dans toutes nos Grammaires, on devrait toujours trouver deux parties, très-nettement distinctes. L'une, en dix pages, serait strictement imposée à la mémoire de l'enfant et contiendrait en substance tous les éléments de la science. Quant à l'autre, le professeur se contenterait de la lire lui-même en la commentant vivement, ou de la faire lire à ses élèves. Ne serez-vous pas ici de mon avis?

J'arrive à ce « second âge, » qui s'étend, suivant moi, de la douzième à la seizième année. Or j'ai depuis longtemps la conviction, très-profonde, que l'enseignement de l'histoire littéraire doit, pendant ces difficiles années, être confié au même professeur que l'enseignement de l'histoire proprement dite. Ces deux histoires se pénètrent, se fondent, n'en font qu'une : on ne comprend pas Périclès sans Sophocle, on ne comprend pas Auguste sans Horace, on ne comprend pas Louis XIV sans

Bossuet. Les faits sont l'épanouissement des idées d'un siècle; les idées sont la fleur, et les faits sont le fruit. De là la nécessité de faire l'histoire des idées, et d'étudier la forme même dont elles ont été revêtues. Mais je demande, pour ma chère Histoire littéraire, je me permets de demander bien plus encore que ce que le professeur d'histoire voudra bien lui donner. Je crains, à vrai dire, qu'il ne la relègue au second rang et qu'il lui consacre seulement les restes d'une ardeur qui s'éteint. C'est au professeur d'humanités qu'il appartient ici d'intervenir; c'est à lui d'accorder à l'Histoire littéraire une classe d'une heure toutes les semaines. Et cette classe, je l'appellerai « la classe de lecture. » Ce sera quelque chose comme ces Conférences charmantes qu'Émile Souvestre inventa en 1848 et où cet habile lecteur sut imposer à l'admiration d'un public très-populaire, pendant une période très-orageuse, les plus belles pages de la littérature française. Le professeur lira, d'une voix émue, quelques-unes de ces pages intelligemment choisies : il les lira bien (s'il

se peut), puis les commentera en quelques mots. Mais, de grâce, messieurs, commentez les sentiments et les idées : ne commentez pas les mots. J'eus autrefois un professeur, excellent homme, qui passait volontiers une heure à nous faire admirer ces paroles de Tite-Live ou de César : *Multas inter gentes*, où le mot *inter*, disait-il, est si ingénieusement placé au milieu des deux autres mots. Et c'était ce même rhéteur de bonne volonté qui nous soulignait, dans Virgile, ce mot énorme, *Laomedontiades*, lequel, à son sens, exprimait si bien la majesté d'un personnage illustre. Finissons-en avec ces futilités dangereuses : allons droit à l'idée, tout d'abord, et demandons-nous si le style la traduit bien et si cette traduction est conforme aux grandes lois de la sincérité. Tout est là : car, comme nous l'avons dit bien des fois, l'homme doit parler comme il pense et ne doit penser que le vrai.

Les « classes de lecture » nous conduiront jusqu'à la rhétorique exclusivement. Les Anthologies, cependant, sont toujours aux

mains des jeunes gens, qui les lisent volontiers après leur version ou leur thème. A vrai dire, c'est le livre favori de ceux qui sont vraiment intelligents, et l'on reconnait aisément les cancres et les sots au dédain qu'ils en font. Mais tout cet appareil d'études devient insuffisant en rhétorique, et voici que nous sommes placés devant des intelligences tout à fait éveillées, avides de science, aimant le Beau sans trop savoir pourquoi et désirant le mieux connaître afin de l'aimer davantage. Les Recueils de morceaux choisis, les « classes de lecture » ne satisfont plus aux légitimes ambitions de ces esprits fiévreux. Il leur faut plus, il leur faut mieux. On ne leur a pas encore donné la théorie de l'histoire littéraire, et c'est à cette théorie qu'ils aspirent presque involontairement. Que le professeur monte en chaire. De même que Brizeux a écrit une *Poétique nouvelle,* laquelle est le contre-pied de l'*Art poétique* de Boileau ; de même le professeur doit ici rejeter la routine et, disons le mot, la niaiserie de la rhétorique ancienne. Il doit écrire ou, tout au

moins, parler une *Rhétorique nouvelle*. Et c'est celle dont nous allons essayer de donner le plan.

Le Cours se compose de deux parties qui sont précédées d'une *Introduction*. Mais c'est cette Introduction qui est peut-être l'élément le plus important d'un enseignement aussi élevé. Le professeur, en effet, a d'abord à définir le Beau, et à le définir clairement. Il développera l'incomparable idée de Platon : « Le Beau est la splendeur du Vrai » ; mais il s'attachera surtout à démontrer que le Beau, c'est la mesure, c'est la proportion. Et rien, en réalité, n'est plus utile à enseigner à ces jeunes indisciplinés d'aujourd'hui, qui peuvent être les dévergondés de demain. De la définition du Beau, il nous conviendra alors de passer rapidement à celle de l'Art, qui est « l'expression sensible du Beau », et c'est ici qu'il nous faudra donner une classification nouvelle des différentes formes de l'Art. Quelle joie de comparer entre elles la Peinture, la Sculpture, la Musique et la Parole! Chacun de ces *arts* a une âme et un corps, tout comme nous. Le corps de la peinture, ce sont

les couleurs ; le corps de la sculpture, c'est le marbre ou la pierre; les sons, enfin, tel est le corps de la musique. Mais l'âme de la sculpture, de la peinture et de la musique, c'est toujours et ce sera toujours la pensée humaine : c'est le raisonnement, c'est l'imagination, c'est l'esprit de l'homme. De même, la parole. Si elle demeure orale, elle a pour *corps* la voix humaine; si elle est écrite, ce seront les signes de l'écriture. Mais c'est l'esprit humain qui la remplit, qui la soutient, qui l'anime; mais c'est l'esprit humain qui est son âme.

Pour achever cette Introduction, portique auguste d'un temple majestueux, vous comprenez maintenant qu'il est nécessaire de faire très-lucidement, devant ce jeune auditoire, l'histoire de la parole orale, de ses origines, de sa formation, de ses magnifiques développements au sein de toutes les langues, et de ce langage figuré qui est le plus incontestable honneur de la race humaine. Vous admettez sans doute qu'il n'est pas moins utile de résumer à grands traits, devant cette jeunesse, l'histoire de l'écriture après celle

de la parole, de faire assister ces esprits curieux à l'invention de l'écriture hiéroglyphique et à la découverte, mille fois plus merveilleuse encore, de l'écriture phonétique, de cette écriture qui est le plus beau présent que la race sémitique ait fait à l'indo-européenne (je ne parle pas de la Bible, qui vient de plus haut). Mais le professeur ne s'en tiendra point là, et il aura encore à exposer à ses élèves les destinées et les lois de la versification, qui est une certaine espèce de parole soumise à des lois plus strictes. Il leur dira ce que c'est qu'un rhythme; il leur apprendra ce que c'est qu'un mètre; il assimilera les longues et les brèves de la *quantité* antique aux blanches et aux noires de notre notation musicale; il sera aussi élémentaire que le comportent des matières aussi abstruses, et terminera vivement ce long prologue de son œuvre en leur lisant dix ou douze pages d'Homère et de Platon, de Virgile et de Bossuet. C'est là le sommet le plus haut, après les livres saints, où la parole humaine se soit jamais élevée. On y passera, en pleine lumière, quelques heures véritablement délicieuses.

La première partie de ce Cours devenu nécessaire serait intitulée : « Les genres. » Tous les genres de poésie peuvent se ramener à trois. Les poëtes chantent des hymnes en l'honneur de Dieu ou des hommes illustres, et ce sont les Lyriques ; ils racontent les vicissitudes légendaires des grands peuples et les victoires agrandies des héros, et ce sont les Épiques ; ils mettent ces faits glorieux en action vivante, et ce sont les Dramaturges. Parmi les prosateurs, je ne vois guère également que trois groupes : les Orateurs, qui entraînent les hommes et les nations vers le but que leur génie se propose ; les Didactiques, qui sont les savants ou les penseurs, et enfin les Narrateurs. Ces derniers peuvent se diviser en deux familles : les uns racontent avec sincérité les grands événements du passé, et ce sont les historiens ; les autres inventent des faits mensongers et des personnages fictifs qu'ils colorent avec leur imagination, et ce sont les romanciers. Eh bien ! j'affirme que le jeune et difficile auditoire, dont je parlais tout à l'heure, sera peut-être frappé par

une division qui est si naturelle et si simple; j'affirme surtout qu'il sera frappé par les développements qu'un professeur ingénieux saura donner à un tel plan. Il s'agit ici de faire l'histoire, toute l'histoire de la poésie lyrique chez le peuple de Dieu, en Orient, en Grèce, à Rome, chez les nations modernes et en France; il s'agit, sans s'arrêter en chemin, de commencer au Cantique de Moïse pour finir à la *Légende des siècles* et à l'*Année terrible* de Victor Hugo. Quand l'histoire de l'Ode sera achevée, on abordera celle de l'Épopée, que l'on conduira depuis l'*Iliade* jusqu'à *Jocelyn;* puis celle du Drame, depuis les liturgies primitives jusqu'à *Ruy-Blas* et à la *Fille de Roland.* On exposera selon la même méthode, l'histoire de la pensée, l'histoire de l'histoire et celle de l'éloquence. Et ces six chapitres énormes pourraient composer un livre magnifique... s'il se trouvait un génie pour l'écrire.

La seconde partie de ce « Cours nouveau de littérature » aurait pour titre : « Les âmes, les caractères, les passions. » On y étudierait

tour à tour tous les personnages du drame humain et de la famille humaine : le type de la mère, le type du père, les types de l'enfant et du vieillard, et ceux principalement du prêtre et du soldat, de l'honnête homme et du traître, du misérable et du saint. Il est bien entendu qu'on ne se livrerait pas à une telle étude d'une façon abstraite et sèche, mais qu'on emprunterait à tous les grands écrivains les pages les plus profondes et les plus belles où ils ont tracé ces différents portraits. Chateaubriand nous a laissé, dans son *Génie du christianisme*, un modèle achevé pour ce chapitre si négligé de l'histoire littéraire. Il ne s'agirait que d'élargir son cadre et d'y faire entrer les littératures et les poésies qu'il ne connaissait pas. Mais ce n'est point par là que l'on finirait et tous les sentiments de l'âme humaine, la douleur, la joie, le repentir, la conversion, la jalousie, la haine, seraient étudiés d'après les mêmes principes et avec le même luxe de citations. Il ne nous resterait plus, désormais, qu'à faire de « l'art comparé » et à opposer l'une à l'autre les différentes formes

que la Peinture, la Musique, la Sculpture et la Poésie ont, depuis l'origine de l'homme, données au même sentiment, à la même passion, au même caractère. Mais nos rhétoriciens ne seraient pas de force à supporter ce dernier chapitre d'un livre déjà si long : ils n'y seraient pas suffisamment préparés, et il convient d'attendre. C'est plus tard, c'est à vingt-cinq ou trente ans qu'ils pourront tirer quelque parti d'un aussi fécond enseignement. C'est quand ils seront hommes et qu'ils seront entrés dans le sérieux de la vie, c'est alors qu'ils pourront saisir la différence qui existe entre la douleur telle que l'a comprise Beethoven en un de ses célèbres andantés, et celle que Michel-Ange a jetée sur le visage inachevé de ses admirables Captifs, et celle encore que Victor Hugo a si puissamment rendue dans les premières pages de ses *Pauvres gens*...

III

Mais il est temps que je m'arrête. J'aperçois d'ici, sur vos lèvres, certain petit sourire nar-

quois qui ne me dit rien de bon. Parlez, parlez. Ah! j'ai saisi votre pensée : « Votre plan, me « dites-vous, est peut-être approuvable ; mais, à « coup sûr, il n'est aucunement pratique, et vos « collégiens ne vous comprendront pas. »

Eh bien! détrompez-vous. Un de mes amis professe ce cours, ce même cours dont j'ai essayé de vous dicter le programme, il le professe, dis-je, devant quarante jeunes filles de quinze ans.

Et les jeunes filles le comprennent.

Voyez-vous, cher Monsieur et ami : le Vrai et le Beau sont vraiment plus intelligibles et plus populaires que nous ne le pensons. Et je persiste à croire que, plus on est élevé dans sa parole, plus on a de chances d'être compris. *Altius* et, encore une fois, *altius !*



VIII

LA PUDEUR PUBLIQUE

LA PUDEUR PUBLIQUE

A M. BERNARD L**

Vous avez eu, Monsieur, le courage de protester contre les abominables nudités, de marbre ou de pierre, qui déshonorent nos jardins publics et salissent le regard de nos enfants. Laissez-moi vous en remercier au nom de tous les pères catholiques. Si je ne parle point des mères chrétiennes, c'est que leur indignation n'a pas besoin d'être exprimée. Leur silence est éloquent.

« Si on laisse nos édiles poursuivre en paix « leur travail de démoralisation, nos jardins

« seront bientôt l'apanage des pires ennemis « de la pudeur publique, et les honnêtes gens « s'en s'éloigneront comme d'un lieu maudit sur « la porte duquel on pourrait écrire, en le modi- « fiant légèrement, le vers célèbre de Dante : « *Lasciate ogni pudore, voi ch'intrate.* » C'est en ces termes que vous dénoncez, Monsieur, un des scandales qui affligent le plus vivement toutes les âmes chrétiennes. Nous sommes heureux de protester avec vous et comme vous. Nous protestons.

Jamais, dans nos jardins publics, on n'avait encore osé mettre sous les yeux de nos femmes et de nos enfants les infamies sans nom qu'on y place aujourd'hui. L'Empire avait commencé ce dévergondage ; la République le continue avec un laisser-aller et une naïveté que rien n'égale. Liberté, égalité, fraternité... et nudité.

Que jadis, à Versailles, au milieu de ces splendeurs véritablement excessives, la Royauté française ait fait sculpter dans le marbre toutes les lascivetés de la mythologie grecque et latine,

c'est un scandale contre lequel les Catholiques ont souvent protesté. Ils ont vu là les déplorables fruits de la Renaissance ; ils ont fustigé ces désordres artistiques, et ont bien fait. Mais enfin ces impudeurs n'étaient pas étalées à dessein sous le regard des jeunes filles et des enfants.

Que dans ce temple impur, dans cet Opéra qui nous coûte plus de quarante millions, on ait prodigué à plaisir les statues impures et les poses lascives ; qu'on ait entouré ce monument, plus que profane, d'une ceinture de filles de bronze comme pour dire aux honnêtes gens : « N'allez pas plus loin, » c'est un scandale contre lequel il peut paraître inutile de protester, et les mères du moins ne conduiront pas leurs *babys* sous ces murs déshonorés.

Mais que l'on travaille, depuis vingt ans, à souiller ces quelques mètres carrés de verdure que la Ville veut bien laisser à nos enfants ; que l'on fasse élection de ce petit coin d'herbe où sautent nos petites filles, pour le salir, pour l'empuantir, pour y planter les œuvres des

ciseaux les plus débauchés, c'est ce que nous supportons difficilement.

Il y a quinze ans environ, on a choisi, au Luxembourg, un des endroits les plus fréquentés, les plus aimés de l'enfance, pour y installer, dans le creux d'une charmante fontaine, les amours d'Acis et de Galathée : amours vivantes, ardentes, prises sur le fait, scandaleuses. Les futurs historiens de Paris ne le croiront pas : cela est.

Il y a quelques mois, il y a quelques jours, on a pris soin d'embellir les gazons qui daignent encore verdir devant le cadavre pantelant des Tuileries. Mais comment les a-t-on embellis? en les déshonorant. Des nymphes plus que nues, aux allures plus qu'agressives, sont venues montrer leurs blancheurs impudiques en ces lieux qui devraient être plusieurs fois sacrés.

Et enfin, qu'avons-nous vu, à l'un de nos derniers Salons? A un sculpteur, déjà connu par un trop fameux scandale, on a commandé une œuvre nouvelle destinée à parer notre pauvre et cher Luxembourg. Ce sont quatre

femmes nues soutenant gauchement et bêtement une grande sphère qui semble les gêner beaucoup : le Livret assure que ce sont les « Quatre parties du monde. » C'est contourné, c'est laid à tous les points de vue. Mais enfin c'est nu, et par conséquent destiné à nos enfants.

On garde difficilement, devant de tels spectacles, le calme que commande la raison. Nous sommes cependant la nation française, l'illustre et noble Nation qui a produit, depuis quinze cents ans, tant de grands hommes, tant de capitaines, tant de saints. Il serait fort naturel d'imaginer, pour nos jardins publics, une décoration profondément nationale. Les statues de nos hommes de guerre et de nos hommes de plume seraient là à leur vraie place, et j'aimerais voir jouer mes enfants à l'ombre de Charlemagne et de Corneille, de Duguesclin et de Bossuet.

Nous avons dans notre histoire la matière de cent, de mille statues héroïques, et nous préférons les nymphes !

Va pour les nymphes ! Mais les Catholiques

ne se lasseront pas de protester, et importuneront de leurs cris une autorité qui ne respecte pas l'enfance. Nous ne voulons pas être condamnés à l'impudicité laïque et obligatoire.



IX

EN VACANCES

EN VACANCES

—

A UN PROFESSEUR DU LYCÉE DE V***

I

L'érudition chôme ; les érudits sont en vacances. On les voit au bord des grands lacs, sur les grèves, dans les bois ; on les voit partout... si ce n'est dans les Bibliothèques et dans les Académies. Quelques-uns se sont pris pour les livres et pour les chartes d'une haine qui ne durera pas moins de deux mois. Ils feraient volontiers dix lieues pour ne point passer devant un dépôt d'archives, un musée ou une bibliothèque. Ils ont horreur de tout ce qui peut

ressembler à un labeur, ou même à une découverte. Dites-leur que là, à deux pas, ils pourraient aisément trouver un menhir ou un *tumulus :* ils resteront voluptueusement couchés sur le dos, au milieu des bruyères violettes. Ils digèrent doucement tout ce qu'ils ont absorbé de science pendant dix longs mois. Ils se détendent, ils dorment, ils rêvent, ils sont heureux. L'érudition chôme ; les érudits sont en vacances...

Et vous aussi, mon excellent ami, vous avez pris joyeusement votre élan loin des villes poudreuses. Vous avez quitté ce cher lycée de V..., où vous professez depuis si longtemps cette science que j'aime tant : l'histoire. Vous ne songez qu'à vous reposer d'un si rude et si long travail, et ce n'est pas à vous qu'il faudrait demander des devoirs de vacances. Même vous avez eu, au moment du départ, une pétulance toute naïve et avez juré de ne point toucher une plume durant soixante jours. Jugez de l'embarras que j'éprouve en ce moment, moi qui me proposais de vous donner mille et mille conseils

sur la façon d'utiliser scientifiquement ces deux mois de nonchaloir. Mais je vous sais si bon que je vais, malgré tout, essayer de vous communiquer l'ennui de mes semonces. Vous en ferez, d'ailleurs, tout ce que vous en voudrez faire.

II

J'avoue tout d'abord qu'un catholique, à l'heure actuelle, a besoin de se reposer tout autant qu'un autre homme, et même davantage. Et j'ajoute que la tristesse du temps présent ajoute encore à nos fatigues, qu'elle transforme en véritables douleurs. Donc, allez, marchez, escaladez vos chères montagnes, glissez sur vos lacs bleus, trempez-vous dans l'eau froide, si vous en trouvez, et mettez-vous en joie. Mais ne pourriez-vous pas réserver une heure par jour, une heure seulement aux choses de Dieu et de l'Église et, pourquoi ne le dirais-je pas, à la préparation lointaine de vos travaux

apologétiques? Car tout est là : la défense de l'Église.

Lorsque vous passez par une grande ou une petite ville, lorsque, entre deux trains de chemins de fer, vous avez trois ou quatre heures inoccupées et qui menacent d'être longues, vite, demandez le chemin de la Bibliothèque ou des Archives. Prenez des notes sur le sujet qui vous préoccupe le plus vivement, sur l'époque que vous étudiez, sur le personnage historique dont vous écrivez l'histoire. Peut-être y a-t-il, en ce petit dépôt de province, un document capital et qui changera toute la physionomie de votre œuvre future. Cela vaut bien la peine, n'est-il pas vrai, de faire une petite halte en un aussi bon lieu? Mais je vous vois d'ici faire une vilaine moue. A tout le moins, mon cher ami, consacrez à la lecture un quart d'heure de votre matinée. Lisez quelque fort livre d'histoire, qui, non-seulement, vous apprenne des faits nouveaux, mais qui (chose infiniment plus précieuse) vous enseigne surtout la méthode historique et l'art de remonter aux sources. Ce qui serait le mieux,

ce serait d'emporter avec vous quelques manuscrits ou quelques chartes, et de vous astreindre chaque matin à en déchiffrer quelques lignes. Tant que vous ne saurez pas lire ces écritures du moyen âge, vous ne connaîtrez pas le véritable moyen âge. Il est facile de devenir paléographe. Essayez.

Mais : « Je suis archéologue, » me direz-vous. Tant mieux, et les vacances se prêtent plus aisément à l'archéologie. Prenez la carte de votre arrondissement ou de votre canton ; étudiez-en tous les chemins ; puis, dressez la liste exacte de tous les monuments historiques que vous avez à visiter dans un rayon de dix lieues. Le matin, vous vous levez de bonne heure, et partez par bandes de trois, de quatre ou de dix voyageurs. Bien : vous voilà le bâton à la main et guêtrés comme des touristes. Rien ne ressemble plus à un départ de chasseurs qu'un départ d'archéologues. L'air est vif ; mais que de perles de rosée, mais que de senteurs charmantes et saines ! Devant chaque église, vous faites halte, et vous voilà crayons en

main. Fidèles au grand et salutaire principe de la division du travail, vous vous partagez la besogne : l'un de vous a pour mission d'étudier les voûtes ; l'autre se charge du clocher ; l'autre des vitraux ; un autre enfin du cimetière. Chacun de vous, d'ailleurs, sait « estamper, » et vous rapporterez ce soir douze ou quinze inscriptions que vous aurez fidèlement recueillies. En quelques jours, vous aurez ainsi parcouru tout votre canton, et serez à même d'en décrire toutes les richesses archéologiques. Le tout sans ennui, sans fatigue, au milieu des plus francs éclats de rire, et avec l'assaisonnement de ces bons déjeuners campagnards que l'on arrose du vin du cru.

J'ai connu un de vos confrères qui s'est donné la tâche de rassembler, durant ses vacances, tous les chants véritablement populaires de son pays : j'ai même fait plus d'une tournée avec lui. Il s'arrêtait dans les plus pauvres villages et se mettait tout aussitôt à la recherche des vieux mendiants ou surtout des vieilles mendiantes (lesquelles parlent davantage et plus volontiers).

On en voyait arriver qui avaient bien cent ans et qui dodelinaient de la tête. Il les accueillait d'une manière tout à fait aimable ; « il les rafraîchissait » tout d'abord, et, une fois qu'il s'était emparé de leur cœur par leur estomac, il les faisait chanter et écrivait très-exactement sous leur dictée un chant de guerre, de piété ou d'amour. C'est ainsi qu'il a publié de charmants opuscules et très-profondément scientifiques ; c'est ainsi qu'il a déjà sauvé de l'oubli cent quatre-vingts chants populaires de la vieille France. Oh ! les belles vacances ! et combien noblement employées !

Un autre de mes amis parcourt nos campagnes avec un tout autre dessein, mais qui n'est pas moins approuvable. Il travaille, chaque année, au vocabulaire du patois de notre province. Il cueille les mots sur les lèvres de nos paysans, et constate les lois étranges de cette grammaire naïve. Il a déjà ramassé trois mille « exemples, » et espère, l'an prochain, publier enfin son *Glossaire*, que l'Académie pourrait bien couronner. C'est, du reste, l'homme le plus

gai du monde et qui sait le mieux dîner. On n'a jamais aimé les vacances d'un aussi brave et joyeux amour ; mais, surtout, on n'en a jamais tiré meilleur parti. Imitez-le, mon ami, et quittez cette physionomie lugubre. Je prétends embellir vos vacances, et non point les supprimer.

Grâce à Dieu, l'unité règne aujourd'hui dans notre liturgie, et il n'y a pas à recommencer en ce moment ces «Voyages liturgiques» qu'entreprirent au dernier siècle des Religieux bénédictins. Mais il reste encore, quoi qu'on en dise, un certain nombre d'usages spéciaux dans les différentes paroisses d'un même diocèse, et il serait fort intéressant de relever avec soin ces usages qui, peut-être, disparaîtront bientôt, Le culte des Saints locaux, les reliques conservées dans le trésor des plus humbles églises, les rites populaires dont on honore les défunts et dont on entoure les tombeaux : voilà encore de quoi exciter, en vacances, la curiosité légitime d'un chrétien et d'un voyageur tel que vous. Mille fois je vous ai entendu vous plaindre de l'ari-

dité de nos journaux et de nos Revues. Eh ! cher ami, envoyez-leur de bons travaux, et vous féconderez cette aridité lamentable. Si chacune de vos vacances avait pour effet de produire seulement un bon article de Revue, je m'en réjouirais singulièrement. Et, certes, vous n'en seriez pas moins joyeux que moi.

Cependant, j'ai à vous dire d'autres choses encore et qui vous surprendront davantage. Vous êtes né à Paris, et n'avez jamais habité que les grandes villes. Les choses de la campagne vous ont été longtemps étrangères, et j'ai connu certaine époque de votre vie où vous ne saviez aucunement distinguer le froment du seigle, ni l'orge de l'avoine. Vous êtes aujourd'hui plus érudit en ces matières, mais sans y être encore fort solide. Or je sais que vous écrivez un « Mémoire sur la condition des terres et des personnes, dans la Lorraine, aux XIIIe et XIVe siècles. » A tout instant, dans vos chartes, vous trouvez la mention de ces choses des champs qui vous sont si peu familières. De là tant d'erreurs que j'ai dû vous faire corriger, et tant d'inexactitudes

qui feraient rire le dernier de nos paysans. Employez quelques heures de vos vacances à causer avec ces braves gens ; parlez-leur, ou plutôt faites-les parler de leurs cultures ; mettez-vous au courant des labours, des semailles, de la moisson, du battage, du vannage et de l'engrangement. A mes élèves de l'École des chartes, je donne tous les ans le même conseil. Ces jeunes citadins sont tout étonnés de ces détails de la vie rurale qu'ils trouvent dans tous les actes publics du moyen âge : je leur dis d'aller aux champs et d'y faire jaser les bonnes gens. Ils le font parfois, et s'en trouvent bien.

Les vacances sont pour l'érudit une halte nécessaire au milieu de son labeur. Il en doit profiter, non-seulement pour laisser son esprit en friche, mais pour mettre ses travaux en ordre. C'est l'heure de se demander où l'on en est, et de se tracer, pour l'avenir, un plan de travail qui soit rigoureusement méthodique. C'est l'heure de passer en revue toutes ses notes et de leur imposer un classement sévère. C'est l'heure

d'introduire dans sa bibliothèque et dans son cartonnier un ordre lumineux et qui nous permette de retrouver, en deux minutes, un dossier, une brochure, un livre. Malheur aux érudits qui n'ont pas de méthode !

III

J'en ai fini, mon cher ami, avec tous mes conseils et tous mes anathèmes, et il ne me reste plus qu'à vous souhaiter la joie dans le repos et le repos dans la joie. Seulement, n'oubliez pas l'Église qui, encore un coup, doit être notre grande préoccupation durant ces heures difficiles. Le soir, quand toute votre famille et tous vos amis seront assis sur ces bancs rustiques que je connais si bien et où je crois vous voir, ne craignez pas d'exposer loyalement toutes vos doctrines et de les défendre vivement. Rien n'est meilleur que de telles discussions, quand elles sont sagement dirigées et quand elles éclatent entre des âmes

qui sont également passionnées pour la Vérité. Je sais des hommes qui sont ainsi revenus à Dieu. Ils étaient uniquement venus pour se divertir, et s'en sont allés avec trois belles compagnes qui s'appellent la Foi, l'Espérance et la Charité, Elles les conduiront par la main jusqu'aux joies du ciel.

L'époque des vacances est, par excellence, une époque de propagande. Puis donc que nos implacables ennemis distribuent jusqu'au fond des campagnes ces épouvantables petites brochures qui pervertissent peut-être mille âmes par jour, ne partons pas en vacances sans avoir gonflé nos malles de bons et de lumineux petits livres. Que nos poches elles-mêmes en soient pleines, et distribuons-les partout sur notre chemin. Pas de livres violents, pas de livres plaisants ; mais des œuvres simples, dignes et fortes, où la Vérité soit tranquillement exposée et vaillamment défendue. Beaucoup de science, beaucoup d'histoire ; peu ou point de politique. N'oubliez pas nos *Tracts* et jetez-les partout sans les compter : ce sont autant de petits rayons

qui finiront par faire une grande lumière. Si chaque catholique arrivait ainsi à convertir ou à fortifier une seule âme durant toutes ses vacances !

Je reste sur cette douce espérance, et vous crie de toute mon âme : *Gaudete in Domino, gaudete semper*.

C'est notre cri des vacances.



X

CONSEILS A UNE CHRÉTIENNE

CONSEILS A UNE CHRÉTIENNE

A MADAME R***.

I

J'ai écrit quelque part l'éloge de la troisième année du mariage chrétien ; mais, véritablement, quand je pense à votre foyer où rayonne tant de bonheur et qu'ennoblissent tant de vertus, je ne puis m'empêcher de proclamer que la dixième année est peut-être plus charmante encore et plus profondément bénie. Dix ans d'une très-intime et très-parfaite union ; près de quatre mille jours passés ensemble dans le délicieux va-et-vient de deux entendements et

de deux cœurs qui ne se lassent point de penser et d'aimer ensemble ; deux âmes qui sont de cristal l'une pour l'autre et pour qui ce vilain mot « un secret » n'existe dans le vocabulaire d'aucune langue ; deux êtres qui se sont fondus et n'en font qu'un, voilà ce que vous connaissez aujourd'hui, voilà la joie dont vous savourez l'exquise douceur. Durant les premières années du meilleur mariage, il y a certaines heures où l'on ne se comprend point, où l'on semble parler deux idiomes différents, où l'on s'observe, où l'on s'étudie, où l'un des époux se donne parfois le tort de chercher les défauts de l'autre, où il a parfois le chagrin de les découvrir. Ces heures, qui passent vite, ne sont pas sans amertume. Mais il est bien rare qu'après dix ans, elles reviennent assombrir les âmes des époux sincèrement chrétiens. Cependant votre intelligence a grandi durant le cours de ces années aimables, et elle a grandi (chose qui n'est pas commune) sans que votre cœur, Madame, ait rien perdu de sa fraîcheur première. Votre mari, lui, commence à devenir

un homme dont on parle, un homme qui sert utilement l'Église et son pays : vous verrez qu'il finira par devenir célèbre. Cinq petits enfants, cinq jolies têtes blondes vont en riant de vous à lui et de lui à vous : deux vous ressemblent, deux *lui* ressemblent, et le dernier ressemble à tous les deux. La vérité, d'ailleurs, me force à dire qu'ils font un tapage effroyable, et que vous avez le défaut de le trouver charmant ; mais voilà un mot sur lequel je ne veux point rester, et je sens qu'il faut me faire pardonner d'une mère légitimement offensée. Je me hâte d'ajouter que le soir, après dîner, ils forment à vos pieds le groupe le plus délicieux qu'on puisse rêver. La santé envermeille leurs beaux petits visages comme aussi le vôtre, qui ne sait pas vieillir. Vous avez tous deux une foi virile, et, tous deux aussi, vous avez une vaillante espérance ; la prière et l'amour habitent vos âmes. Vous êtes heureux.

Et voici qu'un autre bonheur vient encore de vous arriver : un héritage inattendu. Hélas! ce n'était point là ce que je vous souhaitais.

Ne le refusez pas, néanmoins ; mais faites-en bon usage et sortez vaillamment de cette épreuve. La chose est plus difficile que vous ne sauriez le croire.

II

Tout d'abord, défendez au luxe, au mauvais luxe, au luxe antichrétien, défendez-lui de pénétrer dans votre humble maison qui attire et retient le regard de Dieu. Quelques lignes de votre dernière lettre, qui sont du reste fort spirituelles et tout enjouées, m'ont inspiré quelques craintes à cet endroit. J'ai peur. Vous ne me parlez que de glaces « façon Venise » et d'un certain damas de soie jaune sur lequel vous voyez déjà se profiler, dans votre salon, l'aimable tête de vos filles. Elles sont brunes, tout comme leur mère, et vous prétendez en riant que ce jaune *leur* ira très-bien. Le palissandre, le bois de rose et le thuya ne vous tentent pas moins, et vous me décrivez un

ameublement « idéal » que vous ne réaliserez pas à moins de vingt ou trente mille francs. C'est très-cher, cet idéal-là. Et les lustres, et les girandoles, et ces *causeuses* que vous avez vues au Bon-Marché, et ces *poufs* que vous avez admirés au Louvre ! Bref, la seule énumération de ces merveilles futures est aussi longue que celles des vaisseaux grecs dans Homère et des soldats de Charlemagne dans la *Chanson de Roland.* Vous me dites bien, à la fin de votre lettre, que vous n'y pensez pas sérieusement et que c'est « pour rire. » Mais votre plaisanterie a je ne sais quoi de sérieux, qui m'effraye.

Il est un luxe légitime que je ne saurais flétrir ; il est un luxe qui est un noble tribut de la richesse à l'art. Des princes, des nobles et jusqu'à des hommes de finances se sont donné et se donnent encore la joie de commander des statues, des toiles, des symphonies ou des palais aux plus grands artistes de leur temps. C'est bien. Qui ne comprend pas un tel luxe n'a pas le cerveau large ni la tête bien organisée. C'est

à ce luxe que nous devons la plupart des chefs-d'œuvre de l'art depuis trois siècles, et je ne suis pas de ceux, vous le savez, qui se passeraient aisément de Michel-Ange et de Raphaël. Mais quant à votre luxe, il n'a ni ce caractère ni cette excuse. Il n'a rien d'artistique, ni rien de grand. Il est en disproportion évidente avec votre fortune d'hier et votre héritage d'aujourd'hui : donc il est mauvais. C'est là, c'est vraiment là le fléau de notre temps. Le luxe d'autrefois était un luxe de bon aloi, en bronze, en or, solide, à l'essai ; le luxe de nos jours est « en imitation, » en ruolz, en zinc, en fausse « imitation, » en faux ruolz et en faux zinc. Ce que les seuls marquis se croyaient jadis permis d'acquérir, le plus mince bourgeois, le plus humble ouvrier n'hésitent pas un instant à s'en passer le caprice et à s'en donner la joie. C'est le même objet, c'est la même forme, c'est le même modèle ; mais en vil métal ou en verre, et à vingt-neuf sous. Je ne passe jamais, sans m'attrister profondément, devant un de ces immenses bazars de Paris où tant d'intelli-

gence est dépensée à nous corrompre. Sur cent objets, il en est au moins quatre-vingt-dix-neuf qui sont absolument inutiles et luxueux. Mêmes inutilités qu'au Palais-Royal ou à la rue de la Paix ; mais à si bon marché ! J'y ai vu des femmes du peuple s'accrocher aux oreilles des boucles de treize sous et revenir, huit jours après, les remplacer par des boucles nouvelles. Ces bijoux-là ne durent pas plus de huit jours. Votre luxe, Madame, ne vaudra guère mieux.

Le luxe de l'ameublement est un de ceux qui nous tentent le plus, et qui nous affolent le plus aisément. N'y succombez pas ; luttez. J'ai connu un excellent homme, il y a vingt ans, qui, très-honorable et très-honoré, se maria sur le tard et assez misérablement avec certaine veuve, à cause d'un certain hôtel et d'un certain mobilier que possédait la dame. Il ne put résister à la séduction de ces glaces, de ces chaises dorées, de ces dessus de porte. Il épousa une femme d'un caractère exécrable et qui le rendit extraordinairement malheureux ; mais il se consolait avec ses lambris, ses

bronzes et ses fauteuils. Je le rencontrai quelque temps après la mort de son troisième enfant ; il ne put résister au désir de me montrer un dessin Louis XV qu'il avait fait faire pour la porte de son salon. La misère un jour fondit sur lui, et je le vis, certain matin, dans sa salle à manger en chêne sculpté, déjeuner d'un morceau de pain qu'il trempait vraiment de ses larmes ; mais il regardait ses boiseries, et souriait. Vous ne voudriez pas lui ressembler, vous ne voudriez pas de ce luxe mal équilibré et malsain.

La salle à manger me fait songer à ce luxe de la table que je vous ai jadis entendu condamner si vertement et contre lequel votre indignation me paraît singulièrement émoussée... depuis l'héritage. N'allez pas croire, toutefois, que je condamne ces repas d'amis, ces repas charmants qui, parmi les joies de l'ordre naturel, sont peut-être la plus délicate et la meilleure. Dès le potage, le cœur est en fête ; l'esprit s'éveille ; la verve s'allume. Mais voici qu'une grande question religieuse, politique ou

littéraire est tout à coup soulevée. Aussitôt les partis se dessinent, les opinions se croisent, les arguments s'entrelacent, et c'est un feu d'artifice d'idées vraies et de mots étincelants. La soirée semble vraiment ne durer qu'une minute, et l'on sort de là avec l'intelligence plus grande et le cœur plus haut. Mais ne me parlez point de ces repas riches et lugubres, où l'on est tenté de regretter chaque bouchée que l'on mange en songeant au prix qu'elle coûte aux maîtres de la maison. On leur sourit, mais on les plaint. Les plus petits ménages veulent aujourd'hui se donner ce luxe d'inviter de hauts personnages ; et tel humble employé fait ces jours-là venir ses entrées de chez Chevet et ses vins du Grand-Hôtel. J'en ai connu qui dépensaient de la sorte, en une seule soirée, le quart de leurs appointements annuels. Quelques jours après, inquiets et pâles, ils se demandent en frissonnant comment ils pourront bien « nouer les deux bouts, » et on les voit alors passer les nuits à quelque labeur de vingtième ordre pour payer ce fameux dîner d'où

tous les convives se sont retirés en haussant les épaules et en disant : « Quelle folie ! » Cela vous tente-t-il, madame, et voudrez-vous seulement courir le risque de tomber en ce ridicule ?

Mais ce n'est rien en comparaison du luxe des voyages, du luxe des eaux et du luxe des bains de mer. Je ne passe pas encore pour un vieillard, et j'ai cependant connu le temps où l'on pouvait aisément compter le nombre des Français qui se rendaient à la mer ou aux eaux. Les ducs seuls et les banquiers semblaient autorisés à se permettre un tel luxe, et les pauvres bourgeois contemplaient de loin ces joies aristocratiques comme une sorte de terre promise où ils n'espéraient jamais entrer. Huit ou dix bonnes maladies mortelles paraissaient requises, tout au moins, pour être envoyé à Cauterets ou au Mont-Dore, et l'on aurait bien ri de ces demi-malades ou de ces hommes bien portants qui n'auraient cherché dans ces remèdes coûteux et lointains qu'une nouvelle occasion de se divertir. Trois ou quatre plages étaient à la mode, mais tout le reste du bord de la mer était géné-

reusement abandonné aux pêcheurs. Que les temps sont changés ! C'est par cent milliers que nous courons, chaque année, à ce que nous nous appelons les sources de la vie. Je connais un tout petit marchand qui a fondé cette année même une toute petite maison et qui, au mois de juillet, a planté là son commerce et ses affaires « pour conduire sa femme à la mer. » Si vos enfants sont anémiques, je ne voudrais point vous empêcher d'y aller comme lui. Car, hélas ! j'aime la mer moi-même : je la crois fortifiante et saine, et souhaiterais parfois d'être délicat « ou souffrant » pour aller m'étendre sur le sable fin de quelque grève normande et respirer ce bon air salé qui nous rend l'appétit, la force, la vie. Mais avouons que ces anémies nous coûtent fort cher, et que cette médication n'est trop souvent qu'une des formes de notre luxe.

Vous n'êtes point de cet avis, et votre dernière lettre renferme, à cette occasion, une page que j'ai vivement regrettée. Parmi les voyages de luxe, je n'en connais pas, en effet, de plus

révoltants que les voyages de noces, et j'ai été tout près de m'indigner sérieusement contre vous, quand j'ai lu ces quelques lignes où vous m'annoncez, avec une allégresse sans réserves, le prochain mariage de la plus jeune de vos sœurs et « son départ pour l'Italie le soir même de ses noces. » Cette mode étrange est d'importation anglaise, et je consens à ajouter qu'elle a sans doute en Angleterre sa raison d'être ou ses circonstances atténuantes. Mais chez nous, elle est absolument mauvaise et scandaleuse. C'est ainsi, Madame, c'est ainsi que nos vieux usages chrétiens s'en vont tous les jours; c'est ainsi que le sens chrétien s'en va, lui aussi, avec le bon sens et le bon goût. Tenez, je crois assister d'ici au mariage de votre sœur : j'en ai vu tant d'autres qui lui ressemblaient ! Le marié proclame partout, avec désinvolture, que ce sera le jour le plus ennuyeux de sa pauvre existence : « Une corvée ! » On se précipite à l'église, où l'on s'entend dire, en quelqu'un de ces discours mille fois trop adulateurs et trop pompeux, que l'on possède véritablement le trésor de toutes

les vertus, sans parler de l'intelligence, du cœur, de la « position » que l'orateur n'oublie guère et de la fortune qu'il n'oublie pas. Écrasé sous le poids gênant de tant de perfections, on se retire, que dis-je? on s'enfuit : et, dès lors, les deux mariés n'ont d'autre préoccupation que de se dissimuler, de se cacher le plus possible aux regards d'un monde curieux. Si l'on pouvait ne pas s'occuper d'eux ! S'ils pouvaient passer, durant tout ce jour, pour les derniers de tous leurs invités ! Si leur famille même pouvait un peu les laisser tranquilles ! Ils prennent leurs mesures à cet effet, ou plutôt, il y a longtemps déjà qu'ils ont dressé leur plan. Le mari disparaît un instant et revient, en petite jaquette, rouler finement des cigarettes et lancer de jolies bouffées de fumée au milieu de ses parents et amis, qui se sont bien gardés, eux-mêmes, de revêtir des habits de fête : car la distinction suprême consiste, ce jour-là, à être aussi commun que la chose est possible. Quant à la mariée, elle dit adieu, sans trop de peine, à cette noble parure blanche que nos

grand'mères et nos mères étaient bourgeoisement si fières de garder tout le jour. La voilà en tenue de voyage : un sac en cuir de Russie, une lorgnette, un guide Joanne, des gants de daim, un voile bleu sur un horrible petit chapeau « qui ne craint pas la poussière ! » Trois heures sonnent : il est temps de partir. Les domestiques s'empressent et chargent des malles énormes sur la berline qui va transporter le jeune couple jusqu'à la gare prochaine. « Combien de « colis ? — Dix-sept. — Bon. » La mère de la mariée est là, qui veille à tout. Dans son empressement fébrile, elle mêle ses recommandations aux domestiques avec ses derniers conseils à sa fille et à son gendre. Singulier amalgame de bénédictions idéales et de sollicitudes matérielles, et où les préoccupations de la maîtresse de maison alternent avec les angoisses et les larmes de la mère éplorée : « Maladroit, « vous allez casser cette malle. — Pense à ta « mère, et écris-lui. » Bref, ils s'en vont, et ils n'ont même pas pris le temps de dire adieu à ces parents qui ont fait deux cents lieues pour

assister à cette grande fête de leur vie. Ils s'en vont, égoïstement, platement, tristement, et achèvent ce premier jour, ce jour radieux, ce jour sacramentellement magnifique, ils l'achèvent dans quelque misérable chambre d'auberge. Il y a des hôtels en France dont c'est la spécialité et où, deux et trois fois par semaine, de jeunes ménages vont passer, dans une chambre destinée à cet usage, les deux premiers jours de cette union que Dieu vient de bénir. Voilà ce qu'ils préfèrent à leur « chez eux » ou au logis paternel : des meubles flétris, des visages étrangers, des murailles déplorablement banales et qui ont entendu deux mille fois les mêmes paroles, les mêmes promesses, et peut-être, hélas ! les mêmes mensonges. Au lieu d'attacher à des lieux aimés et qu'ils pourraient revoir tous les jours, les plus charmants, les plus frais, le plus délicieux souvenirs de leur vie, ils ont choisi cette chambre, où tant d'autres ont passé et passeront. Ils appellent cela de la distinction. Mais, en réalité, ce n'est que de la décadence. L'antiquité païenne elle-

même n'a pas connu cette profanation misérable : elle considérait le mariage comme une chose véritablement auguste et comme un rite véritablement liturgique ; elle avait une noble et grave cérémonie pour bénir ce lit des nouveaux époux qu'elle considérait comme un autel. Vous êtes inférieurs à Athènes et à Rome ; vous êtes les enfants d'une race dégénérée.

J'en pourrais dire bien plus long sur ce premier voyage en Italie et en Suisse, qui est aujourd'hui l'accompagnement obligé de tant de mariages. Je pourrais dire qu'un tel voyage est fatal à la santé comme à l'âme de la jeune femme, à laquelle les conseils de sa mère font alors si cruellement défaut, et qui a l'air de la chercher sans cesse de ses regards à moitié inquiets. Je pourrais dire que, timide et craignant d'avouer ses fatigues, il arrive trop souvent qu'elle revient de cette trop longue promenade fort sérieusement malade et avec l'attristante perspective de ne plus retrouver jamais les joies de la santé. Mais je ne puis

m'empêcher d'ajouter qu'à coup sûr elle reviendra quelque peu désillusionnée et déçue. Il n'est pas bon, dès les premiers jours du mariage, de demeurer ensemble vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Il n'est pas bon de s'établir aussi rapidement en une familiarité qui doit être et qui était jadis le résultat de longues années. On se connaît trop vite ; on connaît trop vite ses défauts et ses qualités. On lit trop promptement ce beau livre, ce livre curieux qu'on appelle une âme : quand le voyage est fini, le livre est achevé, et l'on n'a pas toujours envie de le relire. Ah ! combien j'aimais mieux nos mariages à l'ancienne mode ! Je ne puis me rappeler le vôtre sans une émotion profonde. A la fin du repas de noces, qui avait été long et joyeux, l'on vous vit soudain vous lever tous les deux et faire le tour de la table en saluant tous les convives. Vieille coutume de votre province, et que je trouve tout à fait aimable. Vous étiez charmante et dans le pur éclat de toute votre grâce ; votre mari, lui, était un peu plus gauche ; mais l'ensemble faisait plaisir à

voir, et les bonnes paroles que vous saviez trouver pour tous les convives ont laissé dans leur cœur un souvenir qui ne s'effacera point. Voilà les noces chrétiennes : n'encouragez pas les autres.

Il y a dans votre lettre certain alinéa qui est vraiment traité de main de maître : c'est la description des toilettes de votre sœur. Toilettes pour le jour du mariage, pour le lendemain, pour le surlendemain, etc., etc., etc. Pourquoi faut-il que je sois ici d'une incompétence aussi radicale? J'admire, de confiance, tant de nœuds et tant de pompons ; mais n'y en a-t-il pas quelques-uns de trop ? Il ne faudrait peut-être pas oublier que votre sœur se marie avec un commis principal qui ne sera point sous-chef avant cinq ans. Petits appointements, dot médiocre, et pas d'héritage à espérer. Ce serait l'occasion d'être modeste, et j'emploie ici ce mot dans tous ses sens. J'ai toujours passé pour avoir horreur de la bégueulerie ; mais, véritablement, les tailleurs nous ont misérablement gâté la toilette des femmes. Je vous prie

de faire, pour un instant, abstraction de tout le monde où nous vivons et de vous transporter en pensée près de ces chrétiennes dont saint Paul nous a tracé le portrait : belles, pures, graves, voilées, avec leurs larges robes blanches aux grands plis. Jetez un dernier regard sur ces rudes chrétiennes qui ont ennobli, pour ainsi parler, les premiers temps de l'histoire de l'Église, et contemplez maintenant ces chrétiennes de nos jours, telles que nous les rencontrons à l'église ou dans la rue. Au lieu de ce voile dont saint Paul ne se lasse pas de conseiller l'usage, les meilleures et les plus honnêtes ne craignent pas d'étaler aujourd'hui sur leurs épaules l'opulence de tous *leurs* cheveux. Au lieu de ce manteau grec et romain dont les grands artistes estimaient tant la grâce pudique et les plis gracieux, nous avons les excès de la plasticité la plus scandaleuse. Une femme, il y a vingt ans, aurait été suivie et huée, si elle avait osé se montrer avec quelqu'une de ces robes étranges qui la livrent au regard de tous les passants. Le

châle que nos mères, durant tant d'années, savaient porter avec une dignité si pudique, le châle, ce noble vêtement et si « distingué, » a presque complétement disparu, et la femme de quarante ans ne s'habille pas autrement qu'une évaporée de seize ans. Quant aux vieilles, les faiseurs de modes n'y pensent pas : « Est-ce que vraiment il y a de vieilles femmes ? « est-ce que la vieillesse existe ? » Ainsi parlent-ils, et ils travaillent de façon à ce que les jeunes changent cinq ou six fois de toilette par an. C'est le minimum bourgeois. Il fut un temps où la même robe de soie servait, durant toute leur vie, aux femmes des petits employés et des petits commerçants ? Mais, hélas ! ce temps est loin. Je connais aujourd'hui vingt ménages qui ne possèdent même pas l'*aurea mediocritas* et qui n'ont pas su garder ces excellentes traditions. J'en sais un où la jeune femme est parée, comme une châsse, de dentelles et de satin, et où l'on ne mange de la viande que deux fois par semaine. J'en sais un autre, à Paris, où le mari travaille durant

toutes les nuits à achever péniblement une œuvre littéraire, un livre, *son* livre : il y consacre plusieurs années, et sort de là pâle, défait et plus d'à moitié mort. Et à peine le libraire lui a-t-il payé ce volume, — ce cher volume qui a été achevé au prix de tant de douleurs ; — à peine tient-il, entre ses doigts crispés de joie, les trois mille francs si longtemps attendus..., qu'il achète à sa femme une robe de trois cents livres et une bague de mille francs. Hélas ! hélas ! je n'invente pas, je raconte, et vous voyez par là qu'il faut peut-être se montrer plus rigoureux sur ce luxe des toilettes qui est un des fléaux de notre temps. Les grands magasins de nouveautés sont, avec l'opérette et la petite presse, la principale cause du mal qui nous ronge. Je vous le démontrerai quelqu'autre jour.

III

Mais il est un cas de conscience que vous me soumettez aujourd'hui, et pour lequel vous

sollicitez de ma sagesse une solution immédiate et claire. Donc, on vous propose de jouer un rôle dans cette comédie de salon que l'on organise pour célébrer joyeusement les fiançailles de votre sœur. Il s'agit d'une bluette d'Octave Feuillet, et vous n'avez pu décider votre mari à y jouer le rôle du mari : « Mais, dites-vous, « je suis déjà vieille, j'ai trente ans, et les « autres rôles sont tenus par des amis dont je « suis sûre. » N'importe, je proteste, et, bien que vous grilliez de vous essayer au théâtre, je déclare ne pouvoir approuver cette petite escapade. Ne vous récriez pas, et attendez mes raisons.

Veuillez remarquer, tout d'abord, que la seule étude de votre rôle va vous occuper durant plus d'un mois. Il ne faut pas songer, pendant ce temps, à diriger sérieusement le travail de vos enfants, à surveiller ces petites âmes, à les ouvrir au bien, à les fermer au mal. Vous n'avez que peu de mémoire, et le rôle est long : il vous occupera plusieurs heures par jour. L'économie de votre maison en souffrira : vos

domestiques seront moins bien gouvernés, et ils recevront des ordres moins précis, qu'ils exécuteront moins exactement ; vous les brusquerez davantage, et ils auront pour vous une affection moins respectueuse. Je ne parle pas de votre mari, que vous allez transformer en souffleur, et qui va perdre dix soirées à vous apprendre ce terrible rôle, à vous en indiquer toutes les intonations et tous les gestes, à le jouer devant vous pour vous l'apprendre mieux. Quant aux répétitions, il faut chrétiennement vous en défier. Vos amis ne manqueront guère à vous y accabler de compliments qui exciteront votre amour-propre de comédienne et échaufferont votre coquetterie naturelle. On vous trouvera charmante ; on vous comparera à Mlle X... du Théâtre-Français et à Mlle Z... du Gymnase ; on vous placera hardiment bien au-dessus de ces étoiles. Puis ce seront des admirations, à peine contenues, devant chacune de vos « ravissantes » toilettes ; on vous demandera l'adresse de votre couturière, et l'on regrettera, pour vous, que cette couturière ne

soit pas un tailleur. Il n'y a pas loin de ces banalités à la familiarité, et croyez bien qu'avant quinze jours vous en subirez le supplice. Au lieu de cette atmosphère de respect dont vous êtes si profondément, si religieusement entourée, vous connaîtrez le sans-façon et peut-être le sans-gêne. Et je vous sais l'âme assez fière pour être persuadé d'avance que vous en souffrirez très-cruellement.

Mais j'admets que tout se passe au gré de vos souhaits et que votre dignité de chrétienne ne soit aucunement entamée par ces admirations ou ces familiarités également dangereuses. C'est bien ; mais il reste ce rôle même que vous allez jouer, ces paroles que vous allez dire, ces sentiments que vous allez exprimer d'une façon vivante et chaude. Or ils sont tendres et, pour ne rien dire de plus, ardents. Ces lèvres que vous allez ouvrir pour prononcer le mot « amour » devant un auditoire d'inconnus, ces lèvres ne s'étaient jamais ouvertes jusqu'ici que pour le prononcer devant votre mari. Vous allez tenir à un autre ce langage que vous lui

aviez réservé jusqu'ici, à lui, à lui seul. Vous me dites que « c'est pour rire, » et je le sais; mais la parole humaine veut qu'on la respecte davantage, et il y a ici une véritable profanation de l'intime. L'âme de la femme chrétienne a été comparée par tous les Pères au « jardin fermé » du Cantique des cantiques. Mais, en vérité, lorsque vous jouez la comédie de salon, votre âme n'est plus ce « jardin fermé ; » vous donnez à d'autres le secret parfum de votre cœur ; vous leur livrez quelque chose de vous, quelque chose de mystérieux et d'invisible, qui, sachez-le bien, ne doit appartenir ici bas qu'à un seul.

Quant à moi, je ne puis soutenir la pensée qu'on vous verra monter bientôt sur ce petit théâtre dont vous me parlez, et je frémis à l'idée que, déjà peut-être, on le dresse dans cet aimable salon où nous avons passé tant de douces soirées à lire Victor Hugo et Lamartine. Prenez garde ; il va falloir en retirer ces tableaux que vous aimiez tant : la *Sainte Monique* de Paul Delaroche et le *Christ consolateur*

d'Ary Schæffer. Le *Penseur* de Michel-Ange ne sera même plus à sa place dans un lieu devenu si futile, et il faudra le faire disparaître avec ces deux dessins d'Ingres et de Flandrin dont vous êtes si fière. Je ne puis même pas et je ne veux pas me figurer ce que vous serez « le jour de la grande représentation. » A la seule pensée que des lorgnettes banales pourront être braquées sur vous, j'éprouve un certain malaise qui me montre, une fois de plus, jusqu'à quel point je vous respecte et vous tiens en estime. Et ces applaudissements, et ces sourires, et ces mots à voix basse qu'échangeront entre eux les invités de seconde ou troisième catégorie, et ces grincheux qui analyseront votre talent en y mêlant leur fiel, et ces jalouses qui vous mordront jusqu'au sang ! Vous sortirez de là amoindrie. Il est impossible, en effet (et je veux prendre ici un exemple décisif), que l'on témoigne le même respect à la femme intelligente qui consent à se travestir en comédienne, et à l'humble petite chrétienne qui refuse noblement de se mêler à ces futilités

périlleuses. Soyez assurée, d'ailleurs, que vos enfants ne vous regarderont plus tout à fait de la même façon, et il est un certain prestige dont vous serez désormais dépouillée à leurs yeux. Ce n'est pas tout : vous avez des filles, et quand elles sauront un jour que leur mère se plaisait volontiers à la comédie de salon, elles s'y plairont à leur tour. Désirez-vous pour elles ce que je crains pour vous ?

Est-ce tout, cette fois ? Non. La comédie de salon et le véritable théâtre sont, à vrai dire, presque inséparables l'un de l'autre. Pour mieux apprendre votre rôle et pour en saisir plus complétement le caractère, vous irez au théâtre, vous y retournerez souvent, vous ne pourrez plus vous en déprendre. Vous en viendrez à imiter les grimaces des comédiennes en renom, et peut-être aurez-vous l'ambition de leur ressembler. Vous prendrez goût à ce plaisir, que vous transformerez bientôt en une occupation et peut-être en une habitude. Il ne s'écoulera plus d'hiver où l'on ne vous applaudisse dans plusieurs rôles. Vous lirez toute la littérature

dramatique de ce temps-ci, où il y a sans doute à signaler tant de chefs-d'œuvre et à admirer tant de beautés, mais qui, somme toute, est trop souvent immorale et presque toujours dangereuse. On ne se jette pas impunément dans une telle lecture, et vous ne tarderez pas à transporter dans votre vie privée certains défauts, petits ou grands, de certaines héroïnes de théâtre. Vous deviendrez rêveuse, et même rêvassière, hélas ! et votre mari saura enfin ce que c'est que la mauvaise humeur, les petites bouderies, l'inégalité du caractère, les mélancolies inféconde, et cette tristesse enfin dont les théologiens du xe siècle faisaient le huitième Péché capital...

Mais il est temps de m'arrêter, et je n'entends pas traiter aujourd'hui l'épineuse question du théâtre : j'y reviendrai. En attendant, refusez le rôle qu'on vous offre, et demeurez la grande chrétienne que vous êtes. A l'abri de ces périls du mauvais luxe, de la toilette tapageuse et de la comédie de salon, élevez très-haut votre intelligence et votre cœur.

Tenez-vous sur les sommets. Faites de votre maison un sanctuaire, qui ait ce caractère d'être à la fois auguste et joyeux. N'abandonnez pas cette noble habitude que vous aviez jadis de réunir auprès de vous, tous les mardis soir, le chœur intelligent et joyeux de vos amis. O les aimables heures ! Et comme elles coulaient rapidement ! Il y avait là notre ami A***, qui savait si parfaitement nous faire comprendre les profondeurs de Schubert et nous faire aimer les grâces naïves de Mendelssohn ; il y avait D***, qui était un si merveilleux, si varié et si infatigable conteur ; il y avait F***, qui lisait, d'un cœur si ardent, la *Geneviève* de Lamartine et les *Pauvres gens* de Victor Hugo. Il y avait aussi vos petits enfants, qui entr'ouvraient parfois la porte et montraient leurs têtes blondes, et votre excellent mari qui les grondait d'une grosse voix si douce. Il y avait *vous*, enfin, et il y a toujours *vous*, qui gardiez alors et qui garderez toujours en votre cœur, sans le profaner jamais et sans le jeter au dehors, le mystérieux trésor

de votre amour pour votre mari et pour vos enfants. C'est l'honneur et la joie que je vous souhaite.



XI

LA PROFANATION DE L'INTIME

LA PROFANATION DE L'INTIME

—

A MADAME V***

I

Il y a donc un an qu'elle nous a quittés, votre chère enfant, votre Gabrielle! Elle nous a quittés à vingt ans, dans toute la fleur de son printemps, pour aller trouver en Dieu le printemps éternel. Son charmant sourire n'a plus voulu de notre terre, et s'est éteint. Une horrible fièvre a consumé ce corps délicat avec la rapidité de la flamme. Nous l'avons perdue, et les larmes viennent encore me brûler les yeux, quand je songe à cette mort tranquille, résignée, radieuse. Il y a donc un an qu'elle nous a quittés, notre chère enfant, notre Gabrielle!

Je la vois encore avec l'opulente couronne de ses cheveux blonds, avec ses grands yeux bleus qui s'ouvraient si naïvement sur la vie, avec son beau regard candide qui semblait ne rien comprendre à nos angoisses ni à nos troubles. Jamais âme ne fut moins agitée. Elle aimait le Vrai sans peine, le Bien sans lutte, le Beau sans fièvre. Vous souvenez-vous de la finesse délicate et de l'inaltérable douceur avec laquelle elle savait goûter les grands poëtes, les grands musiciens, les grands peintres? Ceux qu'elle estimait le plus, c'était Mozart, qui est le musicien de la joie confiante et tranquille; c'était Fra Angelico, qui est le peintre de la foi agenouillée et calme; c'était surtout saint François de Sales, qui est à la fois le poëte et le théologien de la miséricorde et de la mansuétude catholiques. Mais elle comprenait tout le reste; mais elle avait l'art de savourer Beethoven aussi bien que Mozart; mais elle ne mettait pas Raphaël au-dessous de Fra Angelico, ni Bossuet au-dessous de saint François de Sales. Oh! quel beau sourire, quel cœur large, quelle haute intelligence!

C'était véritablement tout le matin, toute la fleur, toute la promesse de la vie. Cependant elle n'est plus ici, et vous voilà, pour toute votre vie, en habits de deuil.

Pendant toute une année, vous n'avez voulu permettre à personne de pénétrer dans la chambre de votre fille. Vous vous êtes, comme une lionne, placée résolûment à la porte de ce sanctuaire, et vous l'avez bien gardé. Faut-il tout dire? Vous n'aviez pas vous-même le courage d'y entrer : vous aviez peur. C'est que le cœur humain n'est pas de force à porter le poids de trop de souvenirs à la fois; c'est que son élasticité a des bornes. Mais enfin vous avez pris hier une décision héroïque et, pour le jour anniversaire de sa mort, vous avez fait brusquement invasion dans cette chère retraite, et y êtes restée tout le jour et toute la nuit. Dès le moment où vous vous êtes senti l'audace d'affronter cette situation, vous avez voulu la subir tout entière, et vous l'avez aimée. Vous avez fait l'inventaire complet de cette chambre où elle a dormi tant de nuits d'un sommeil si tran-

quille et où elle s'est endormie de cet autre sommeil qui n'atteint pas l'âme ; vous avez couvert de baisers ce chevet où reposait sa tête blonde ; vous avez revu en larmes cette petite robe à raies roses qui lui allait si bien ; vous avez contemplé, durant une heure, l'humble crucifix de cuivre qui a reçu son dernier baiser. Mais vous avez voulu aller plus loin : vous avez ouvert les tiroirs de ce charmant petit bureau en palissandre que je lui donnai il y a cinq ans, et vous les avez pieusement dévalisés. Que de baisers, que de pleurs! Mais c'est ici que votre cas se complique, et que vous me demandez conseil.

Au fond du plus secret de ces tiroirs, vous avez trouvé, très-soigneusement enveloppée, une liasse de papiers où vous n'avez pas eu de peine à reconnaître *son* écriture. Sur la première feuille, vous avez lu, d'un regard tout noyé de larmes, ces mots inattendus : « *Journal de ma vie*, 1872-1876. » Et c'était en effet le Journal, c'était le Mémorial, jour par jour, de la vie de Gabrielle. C'étaient ses impressions,

ses souvenirs, ses pensées, ses rêves. Tous les soirs avant de s'endormir, elle y consacrait une heure et résumait très-sincèrement sa journée en quelques lignes. Ah ! vous ne vous êtes point aperçue que la nuit était tombée ; vous avez oublié que nous vous attendions ce soir ; que dis-je ? vous avez oublié l'univers tout entier, et vous vous êtes jetée sur ces pages intimes, sur ces pages charmantes. Jamais livre humain n'a excité dans une âme un enthousiasme aussi profond. Il était trois heures du matin quand vous avez achevé cette lecture ; mais vous aviez tout lu, tout dévoré, tout senti, tout goûté, tout admiré. Et vous m'écrivez ce matin, brisée de fatigue et d'admiration. « Quel chef-d'œuvre, me dites-vous, quel chef-d'œuvre ! » Puis, avec l'éloquence de la passion, vous vous écriez qu'Eugénie de Guérin ne s'est jamais élevée à de pareils sommets, et que le *Récit d'une sœur* ne saurait être comparé au *Journal de Gabrielle*. Je suis bien obligé, ma chère amie, de souligner ces derniers mots, puisque vous les soulignez vous-même. « Oui, certes, c'est le

« titre que je donnerai au livre de ma fille : car « c'est un livre, et je le publierai. » Là-dessus, vous me chargez de me mettre à la recherche d'un éditeur. « Je commettrais un crime, ajou- « tez-vous, en laissant sous le boisseau une si « vive et si admirable lumière. Le *Journal de* « *Gabrielle*, j'en suis assurée, sauvera des âmes « par milliers. Je vous charge, mon ami, d'en « corriger les épreuves ; mais IL FAUT qu'il pa- « raisse avant un mois. »

Si nous réfléchissions un peu ?

II

Quant à moi, j'ai réfléchi, et je vous prie, je vous supplie de ne point imprimer le « Journal de Gabrielle. » Lisez-le, relisez-le ; couvrez-le de vos baisers et de vos larmes ; enfermez-le dans un écrin secret, dans un écrin d'or et de soie ; placez-le tout près de votre main et de votre regard ; demandez qu'on vous ensevelisse un jour avec ce trésor dont rien, à vos

yeux, ne saurait égaler le prix; communiquez-le, d'ici là, à deux ou trois amis d'élite ; à votre seconde fille, quand elle aura vingt ans; à votre frère, qui est un si grand chrétien ; à cette charmante Julie, qui était la plus sûre amie de votre enfant. Mais, pour l'amour de Dieu, madame, ne le publiez pas. Et ne commettez pas ce crime, qui est si commun de notre temps : ne profanez pas l'intime.

C'est une rage, c'est une folie courante, une épidémie, un choléra. Jadis, rien n'était plus sacré que le foyer domestique : on n'entrait pas sans respect dans la chambre de sa mère; on respectait l'alcôve comme une sorte de sanctuaire que le crucifix protégeait. Quant aux lettres intimes, on avait, pour les conserver, certains tiroirs impénétrables que l'on n'ouvrait pas fréquemment, mais que surtout l'on n'ouvrait jamais sans un certain frémissement respectueux et solennel. On se barricadait silencieusement dans sa chambre pour relire ces chers souvenirs d'un père, d'un enfant, d'un ami ; puis on les remettait sous clef d'une

main émue et tremblante. Eh ! ma chère amie, qui de nous n'a, dans un certain coin mystérieux et connu de lui seul, de ces vieux portefeuilles usés sous nos doigts et qui contiennent les monuments à demi effacés de toutes nos affections à demi détruites? Pour moi, j'ai certain coffret de vieux chêne que je crois vous avoir montré, et où je garde pieusement les lettres de ma fiancée et de ma mère ; des boucles de cheveux, des fleurs fanées, des riens qui sont tout pour mon cœur. Nos pères, eux aussi, écrivaient leur Journal ; mais les braves gens savaient bien que leurs fils ne leur manqueraient pas de respect au point de publier ces lignes confidentielles et uniquement destinées à perpétuer les mêmes traditions dans une seule et même famille. Ils avaient la candeur d'écrire ce Mémorial sur leur livre de dépenses, et c'est là qu'un excellent érudit de notre temps a dû aller les rechercher. M. de Ribbe a composé ses *Anciennes familles de France* avec les « livres de raison » des deux derniers siècles. Et voilà qui n'est plus une profanation de l'intime.

« Mais, me dites-vous, ces lettres et ces Mémoriaux de nos grands-pères n'ont pas de valeur artistique. Nulle originalité, nulle élévation, nul style, tandis que le *Journal de Gabrielle...* » Détrompez-vous, chère madame. Rien n'égale la profonde beauté de la plupart de ces documents intimes. Les femmes, notamment, ont ce don particulier que les rhéteurs appellent « le style épistolaire ; » mais en vérité, nul n'a jamais possédé ce don au même degré que nos chrétiennes. Les Athéniennes du temps de Périclès, les Romaines du temps de Cicéron n'étaient point faites, croyez-moi, pour donner à leur pensée cette expression merveilleusement délicate, profonde, nuancée. Madame de Sévigné n'est pas une exception, sachez-le bien, et nos mères, nos femmes, nos filles écrivent aisément avec un style aussi divers, avec des couleurs aussi fines, avec un naturel aussi exquis. J'ai là, sous mes yeux, une correspondance admirable entre ma grand'mère et son fiancé, durant les pires années de la Révolution. C'est tout simplement sublime ; mais je ne la publierai pas.

Je sais que personne n'éprouve aujourd'hui de tels scrupules; je sais que l'on livre tout au public. C'est une maladie qui nous vient de Jean-Jacques et de l'école romantique. On a tant mis le cher *moi* en lumière, qu'on n'en veut plus rien cacher. Le pauvre Lamartine nous a donné, à cet égard, l'insupportable scandale de nous initier aux plus insignifiants mystères d'une vie où tout n'était pas à montrer. Il nous a révélé l'heure où il se levait, et de quelles tisanes il abreuvait sa muse. Il a eu l'audace de nous dire : « J'ai écrit cette hymne « en 1820 ; mais je n'en pensais pas alors « un seul mot, et ne croyais point en Dieu. » Il a fait plus : il a fouillé dans les tiroirs de sa mère, et y a trouvé le Journal intime de cette femme plusieurs fois admirable. Il l'a lu en pleurant; puis, ayant besoin d'argent, il l'a vendu aux créanciers qui frappaient à sa porte et leur a donné cet appoint. Ces soupirs de sa mère, ces examens de conscience, ces entretiens qui devaient éternellement demeurer un secret entre cette âme et Dieu, Lamartine les a sans pitié

livrés au petit garçon de l'imprimerie qui « attendait de la copie. » Va, va, mon imprimeur, publie-moi tout cela; imprime, imprime encore. Ce qu'il y a ici-bas de plus auguste, de plus mystérieux, de plus vénérable, imprime-le, rends-le public, marche, va. Quelquefois cependant tu as encore plus de conscience et de pudeur que ces profanateurs de l'intime. Tu t'arrêtes, étonné; tu vas trouver l'auteur, et tu lui dis : « Mais cette scène de tendresse entre votre « mère et votre père, mais ces mystères sacrés « de leur amour, faut-il les divulguer aussi ? » Et l'autre répond : « Imprimez ». Ah! ma bonne amie, je frémis de rage à la seule pensée de ces profanations dégradantes, et je viens d'ajouter à mon testament un article où j'ordonne de brûler, après moi, toutes les lettres des miens, tous leurs chers mémoriaux, tous mes chers souvenirs. Juste ciel, si on allait les imprimer!

Le mal est profond, et j'ai tout un rayon de ma bibliothèque uniquement rempli de ces livres intimes. Il y a des pères qui écrivent en gros in-octavo la vie cachée de leurs fils; il y

a des sœurs qui produisent d'énormes in-quarto sur la vie très-inconnue de leurs sœurs défuntes; il y a des époux qui décrivent en longs termes toutes les joies et tous les mystères de leur bonheur trop rapidement écoulé. Ce sont des épitaphes en cinq cents pages et qui me rappellent trop souvent le mot célèbre de Toppfer : « Menteur comme une épitaphe. » Ces honnêtes gens vous rencontrent dans la rue, vous prennent par la main en étouffant un sanglot, vous conduisent dans leur logis avec des torrents de larmes : « Voici, disent-ils, notre chambre nuptiale : voici le lit où elle est morte; voici la première lettre qu'elle m'écrivait il y a vingt ans. Lisez, mais lisez donc. » Les fiançailles elles-mêmes n'ont pas été respectées dans ce délire universel, et il s'est trouvé des fiancés pour nous mettre au courant de tous les détails de leurs premières et charmantes ivresses. « Aujourd'hui, 2 septembre, je la vis aux Tuileries. Elle avait une robe gris-perle, et quel joli ruban rose dans ses cheveux. Elle m'a dit... » Eh! tais-toi, bavard, et garde

pour toi des paroles qui n'ont été dites que pour toi. Mais les petites filles elles-mêmes ne savent pas se taire, et les pensionnaires, sous leurs pupitres, écrivent en secret leur petit Mémorial intime où elles ne manquent pas de nous dire quelles sortes de cadeaux elles ont reçus à Noël et de quels mets choisis se composait leur dîner de la Sainte-Catherine. Oh! les belles poupées, savez-vous, et les excellentes confitures!

Mais parmi tant de Journaux et de Mémoriaux, il n'en est pas, chère madame, dont la publication me paraisse à la fois plus inutile et plus dangereuse que ceux des jeunes filles de vingt ans. Je vais, si vous le voulez bien, essayer de vous démontrer cette thèse, où je ne veux introduire aucune allusion personnelle. Et je me sens d'autant plus à l'aise que je ne connais pas le *Journal de Gabrielle.*

III

Sur ma table de travail, là, sont étalés dix *Journaux* de jeunes filles, qui ont été imprimés

depuis quinze ou vingt ans. Je les ai lus parfois avec plaisir, souvent avec ennui, mais toujours avec ce certain sentiment douloureux que l'on ressent à la vue d'une profanation. Telle est mon impression générale. Elle est triste.

Le premier élément que je constate en ces livres surfaits, c'est la banalité. Combien de lieux communs, combien de prudhomismes! Il y a un Joseph Prudhomme en chacun de nous, et les jeunes filles n'échappent point à cette vulgarité prétentieuse. Est-il bien utile, je vous le demande, d'imprimer à plusieurs milliers d'exemplaires ces réflexions, par trop justes, que j'ai lues dans la plupart de ces Mémoriaux : « 1er *mai*, 8 *heures*. Plus je vais, « plus je m'aperçois qu'il n'y a point ici-bas de « roses sans épines. » — « 9 *septembre*, *midi*. « Nul ne saurait échapper à la mort. La vie « est semblable à un fleuve, plus ou moins « rapide, qui se jette dans l'océan de l'éter- « nité. » — « 23 *novembre*, 4 *heures*. La « vraie joie ne serait-elle pas de ce monde? »

Voilà, je le sais, d'excellents sujets de méditations, et j'approuve que des jeunes filles les écrivent sur leurs carnets. Mais que dire des mamans qui les font imprimer?

Après la banalité, la futilité ; après le « quelque chose », le rien. Je pourrais ici transcrire des centaines de pages où Mlle A***, Mlle X***, Mlle Y***, apprennent au monde stupéfait des nouvelles dont la gravité m'échappe. « *Lundi,* « 1er *janvier.* Mon oncle de Marseille m'a « donné ce matin, hélas! une boîte de bonbons « fins, comme si je les aimais, comme si je « les pouvais aimer. Ils sortent de chez Si- « raudin, et m'ont paru délicieux. Excellent « oncle! s'il savait le peu de cas que mon âme « fait de ces misères. — *Mardi,* 2. J'ai dîné « ce soir chez Mme Z. Il y avait une carpe « superbe : et quel entremets! On a dansé. « — *Mercredi* 3. J'ai fait aujourd'hui le total « de mes petites dépenses durant le mois der- « nier : 47 fr. 75 c. Sans les gants. » Mais ces inutilités ne sont rien auprès des indiscrétions et, pourquoi ne pas dire le mot, des inconve-

nances qui foisonnent involontairement en tous ces petits Recueils que leurs auteurs n'avaient jamais destinés à la publicité. Les âmes des jeunes filles sont, comme les autres âmes, soumises à la tentation, à l'épreuve, à la lutte. Ces êtres charmants ne sont pas toujours calmes : ils ont à choisir, eux aussi, entre le bien qui n'est pas sans difficultés et le mal qui n'est pas sans séductions. De là, certaines heures difficiles et augustes, dont les chrétiennes sortent victorieuses, mais dont elles ne révèlent le secret qu'à Dieu. Eh bien! croiriez-vous, chère madame, que l'on a eu l'idée, à tout le moins étrange, de publier les petits carnets où quelques jeunes filles avaient pris la coutume d'enregistrer modestement le récit des petits combats qu'elles se livraient au-dedans d'elles-mêmes. « *Jeudi*, 8 *heures du soir*. Mon âme a « été troublée durant tout ce jour. — *Vendredi*, « *midi*. J'ai été me confesser au P. A***. — *Samedi*. Encore une journée de lutte et d'an« goisse. Ce bal m'a fait mal. J'ai peur de « moi. » Je ne puis ici tout citer ; je ne le puis,

et ne le veux. Mais il est d'autres citations devant lesquelles je recule. Il y a de ces jeunes filles qui écrivent placidement des pages « sur la virginité » ; il en est d'autres qui font un charmant portrait de leur fiancé à venir. En vérité, j'aime encore mieux ces aimables pédantes de dix-huit ans qui font étalage, en leur *Journal*, de leur érudition précoce et de leurs connaissances en histoire ou en physique; j'aime encore mieux ces petites vaniteuses qui se font, à toutes les pages, de jolis compliments à elles-mêmes et disent candidement : « J'excelle en tout ce que je fais ; » j'aime encore mieux ces sérieuses qui se hasardent jusque dans le domaine de la politique, et qui écrivent gravement des impressions telles que celle-ci : « *Vendredi*, 14 *décembre*. Enfin, nous avons « un ministère. » Mais quelles misères que tout cela !

Le pire, c'est la tristesse de toutes ces âmes; c'est cette langueur fatale; c'est, pour dire le vrai mot, cette mélancolie dangereuse qui est le propre de toutes ces faiseuses de Mémoriaux.

Eh ! mesdemoiselles, il fut un temps dans l'Église, où il y avait huit péchés capitaux, et le huitième était la tristesse. Veuillez vous en souvenir, et ne point prendre de ces airs penchés. Ayez plutôt le rire franc, le bon rire loyal et chrétien. Au lieu de rêver, chères broyeuses de noir, pensez, agissez, travaillez. Cette mélancolie qui nous vient de Lamartine, elle est essentiellement inactive, et nous vivons dans un siècle où l'activité est le premier de tous les devoirs. Ne parlez pas tant de mort, de cimetière, de cercueil, et sachez vivre pour apprendre à mourir. Tant de tristesse, d'ailleurs, cache souvent un peu de vanité, et je ne sache pas qu'un saint ait jamais eu de ces attitudes de saule pleureur.

Il est une dernière imperfection de ces sortes de livres contre laquelle je dois vous mettre en garde. Quelques-uns de ces *Journaux* intimes n'ont qu'un défaut : c'est qu'ils ne sont aucunement l'œuvre de la jeune fille à laquelle on a la bonté ou l'esprit de les attribuer. Il n'est pas rare que les écolières de seize ans compilent,

pour leur propre usage, certains Recueils de morceaux choisis, certaines *Anthologies* où elles font entrer les plus beaux passages de leurs auteurs favoris, de Lamartine et de Lacordaire, de Montalembert et de Louis Veuillot. C'est le meilleur résultat de leurs lectures et le plus sûr moyen de graver ces beautés dans leurs jeunes mémoires. Mais voyez ce qui est arrivé à quelques éditeurs de ces *Mémoriaux* dont je ne puis véritablement vous parler sans indignation ou sans rire : ils ont naïvement attribué à la jeune morte tous ces extraits qu'ils avaient un jour trouvés dans ses tiroirs, et les ont publiés sous son nom. Je connais de ces Journaux où j'ai trouvé facilement six pages de Veuillot, deux de Montalembert, huit de Lacordaire. On a été jusqu'à descendre aux inconnus, et je n'ai pas été peu surpris de trouver un jour ma prose encadrée dans le *Mémorial* de Mlle Z. Ici comme partout, ce ne sont pas les jeunes filles qui sont coupables : ce sont leurs éditeurs. Mais quel aveuglement chez ceux-ci... et quelle candeur !

Tenez, ma chère et vieille amie, j'éprouve en ce moment un sentiment que je ne saurais vous cacher plus longtemps. Est-ce l'amour-propre qui me l'inspire, ou la seule force de la vérité? mais je sens que je n'ai pas besoin de vous en dire davantage, et que je vous ai convaincue. Donc, vous garderez précieusement ces pages qu'a tracées la main de votre chère Gabrielle; vous les enchâsserez dans l'ivoire et dans l'or; vous en lirez une tous les matins, une autre tous les soirs...

Mais vous ne les publierez point, n'est-il pas vrai? Et vous ne vous rendrez pas coupable de ce grand crime de notre siècle, que j'ai appelé la Profanation de l'intime.



XII

LE SACRÉ CŒUR

LE SACRÉ CŒUR

— 16 Juin 1875. —

—

A TOUS LES CATHOLIQUES QUI N'ONT PAS VU POSER LA PREMIÈRE PIERRE DE LA BASILIQUE DE MONTMARTRE.

Ce jour est un de ceux qui seront grands dans l'histoire.

La plupart des dates qu'on fait subir à la mémoire de nos enfants ne leur rappellent que des souvenirs sanglants. « Tel jour, cent mille hommes sont tombés sur tel champ de bataille, et, tel autre jour, deux cent mille. Le sang coulait à ruisseaux ; les rivières roulaient des cadavres ; l'épouvantement régnait. Cela s'appelle Austerlitz... ou Waterloo. » Telles sont les leçons que nos maîtres nous ont apprises et

que nous apprenons nous-mêmes à nos élèves. Il est temps qu'à côté de ces dates lugubres, nous ayons enfin la hardiesse d'imposer à l'histoire quelques dates chrétiennes. Donc, nous espérons que, dans leurs livres les plus élémentaires, les fils de nos fils liront un jour le récit animé de cette noble et pacifique journée du 16 juin 1875. On leur dira qu'au lendemain de désastres inénarrables, la France a considéré son abaissement comme le très-juste châtiment de ses crimes ; qu'elle s'est prosternée dans la poussière ; qu'elle s'est frappé la poitrine, et qu'après s'être appelée, durant mille ou douze cents ans, « France la douce, France la louée, France la glorieuse, » elle n'a plus aspiré à porter d'autre nom que celui-ci : *Gallia pœnitens.* On leur dira que cette nation, héroïquement repentante, a voulu faire ce jour-là une profession solennelle de sa vieille foi et affirmer la plénitude de sa croyance en Dieu, en Jésus-Christ et en l'Église. On leur dira que rien ne fut plus beau que ce spectacle d'une nation proclamant fièrement la vérité tout entière et choisissant,

avec une admirable précision, le Sacré Cœur de Jésus pour forme et pour objet de sa dévotion. Le Sacré Cœur, c'est-à-dire l'Incarnation et la Rédemption, l'Eucharistie et l'Amour ; le Sacré Cœur, c'est-à-dire Jésus-Christ tout entier, offrant pour le salut du monde la circulation et l'effusion de son sang divin ; le Sacré Cœur c'est-à-dire le Sacrifice donné en exemple à toute la race chrétienne. Oui, la France égoïste et sensuelle d'hier aspire à être aujourd'hui une France de dévouement et de sacrifice ; elle prétend, elle veut, elle va reproduire en elle tous les traits du Modèle divin : *Sacratissimo Cordi Gallia pœnitens et devota.*

Et voilà pourquoi, ce matin, la plus illustre des collines qui dominent Paris s'est couronnée soudain de multitudes recueillies et joyeuses. Voilà pourquoi, ce matin, toute l'élite de la France s'est trouvée réunie, autour d'une croix, sur les hauteurs d'où l'on découvre cette ville étrange qui s'entête à ne pas être une Babylone et qui ne désespère pas de devenir une Jérusalem. On posait la première pierre de la Basi-

lique que la France a fait le vœu d'élever au Sacré Cœur.

Il nous a semblé qu'à cette occasion nous avions à écrire à nos frères les catholiques et à les entretenir de ces choses augustes. Dévorés comme ils le sont par la fièvre de leurs occupations temporelles, ils n'ont pas le loisir d'approfondir le sens des plus belles solennités de l'Église. Parmi les catholiques qui étaient aujourd'hui sur les sommets de Montmartre, combien y en a-t-il qui aient lu, dans le *Pontifical romain*, l'admirable office de la « Bénédiction d'une première pierre? » Combien y en a-t-il qui aient compris la suite mystérieuse de ces rites incomparables ? Nous allons tenter de les leur exposer brièvement. Puis, comme cette église, dont on jette aujourd'hui le premier fondement, est consacrée au Sacré Cœur, nous en viendrons rapidement à ce Cœur de notre Dieu ; nous essayerons de découvrir les raisons de ce culte et de pénétrer dans les profondeurs de ce mystère. Telle est la division de cette dernière lettre que je prends aujourd'hui la liberté d'écrire à

tous mes lecteurs ; tel est l'objet de ces quelques lignes. *Pro Christo cœptæ, pro Christo finiantur.*

I

Rien n'est plus simple, en sa magnificence, que l'appareil des fêtes de l'Église. Sur l'emplacement de la basilique dont on va bénir la première pierre, une croix de bois, une grande croix est dressée depuis la veille, et frappe aisément tous les regards. L'image et le souvenir de la croix vont, d'ailleurs, occuper une large place dans toute cette solennité, et le temple nouveau recevra lui-même cette forme auguste. Quant à cette croix provisoire, vers laquelle nous voyons déjà l'Évêque s'avancer majestueusement, on a pris soin de la poser à l'endroit même que doit occuper le maître-autel. Un jour, Dieu descendra sacramentellement dans cette partie de l'espace qu'on va spécialement lui consacrer, et l'on ne saurait mieux marquer ce lieu béni que par une croix. La

Passion, en effet, est intimement liée à l'Eucharistie, qui en est le mémorial. Sans la Croix, nous n'aurions pas eu le Tabernacle.

L'évêque a commencé par bénir solennellement l'eau et le sel qui vont tout à l'heure être employés dans cette belle fonction liturgique. Cependant l'architecte a figuré, aussi bien que possible, les limites du futur édifice, les murs de la basilique future : et voilà qu'au centre de cet emplacement sacré, le prélat, debout, mitre en tête et crosse en main, élève soudain la voix et se prend à chasser énergiquement les Démons de ce coin de terre qui va devenir le domaine de Dieu. Ces exorcismes vainqueurs sont accompagnés d'oraisons qui sont peut-être comparables à ce que l'antiquité a produit de plus beau. Les plus magnifiques épithètes y sont décernées à l'essence divine, et pourraient, à elles seules, composer une théodicée lumineuse. La Toute-Puissance, l'Éternité, la Sainteté et la Bonté de Dieu y sont glorieusement proclamées et, dans un de ces moments d'emportement poétique où la raison ne perd jamais rien

de ses droits, l'Église jette à Dieu ces appellations superbes : *Deus, invictæ virtutis auctor et insuperabilis imperii rex ac semper magnificus triumphator.* Les préliminaires de la grande solennité sont terminés. On peut dire déjà que les Démons sont en fuiteet que la place est nette.

Cette eau bénite que l'évêque vient liturgiquement de mêler au sol bénit, il la répand tout d'abord sur le lieu où s'élèvera bientôt le tabernacle, et le chœur entonne alors le plus ardent de tous les psaumes. Il semble que déjà l'Eucharistie soit là et que l'Église veuille la saluer par avance de ses cris, de ses balbutiements d'amour : « Qu'ils sont aimés, mon Dieu,
« tes tabernacles. Mon âme se consume, elle se
« pâme pour les parvis de Jéhovah. Mon cœur
« et ma chair tressaillent pour le Dieu vivant.
« Le passereau trouve une demeure, et la tour-
« terelle un nid pour ses petits. Tes autels, ô
« Jéhovah, tes autels, mon Dieu et mon Roi ! »
Alors les yeux de l'évêque tombent sur cet humble morceau de matière, sur ce petit bloc

de marbre ou de calcaire qui est appelé à devenir tout à l'heure la première pierre de ce vaste édifice, de ce nouveau temple de Salomon. Tout aussitôt le représentant de la sainte Église se recueille, il médite, il élève sa pensée au-dessus de cette *creatura lapidis*, et il en dégage clairement le merveilleux symbolisme. Cette pierre, c'est le symbole du Christ, qui est la Pierre angulaire ; et c'est aussi le symbole de l'Église romaine et de ce premier Pape sur lequel Dieu a voulu la construire. Il s'échange alors un dialogue, un vif et profond dialogue entre le prélat et le chœur. « Cette pierre, dit l'un, dont n'ont « pas voulu les architectes ; — Elle est deve- « nue, répond l'autre, la pierre angulaire de « l'édifice. — Tu es Pierre, s'écrie l'évêque. — « Et sur cette pierre, reprend le chœur, je bâ- « tirai mon Église. » Puis, l'Évêque se perd, il se noie, pour ainsi parler, dans la considération de la pierre mystique, *lapis probatus*, *angularis, pretiosus*, *in fundamento positus*, *de quo dicit Apostolus : « Petra autem erat Christus.* » Il n'est arraché à ces hautes pensées que

par la vue de la pauvre petite pierre matérielle qu'on lui présente : il la couvre d'eau bénite ; puis, saisissant un couteau, il creuse, il grave vaillamment une croix sur toutes ses faces. La croix, toujours la croix ! Si ce rite offre partout une beauté réelle, il a ici une éloquence encore plus persuasive, encore plus forte. A notre siècle, qui ne veut plus de la mortification et de la pénitence, il rappelle que le sacrifice est l'essence même de la foi chrétienne. Toute société qui n'aura pas pour fondement l'idée de sacrifice, est une société vacillante, qui tremble aujourd'hui sur sa base et qui jonchera demain le sol de ses débris. Et voilà ce que signifie la croix sur cette première pierre.

Elle est là, la petite pierre éloquente, elle est toujours là. Mais avant de la jeter dans les fondations de la basilique, il faut faire les dernières invitations. On a invité à ce spectacle les grands de la terre, mais non pas encore les saints du ciel. Il est temps cependant que le demi-chœur du paradis vienne se joindre au demi-chœur de la terre, et voici que l'on

entonne les Litanies des Saints. C'est la plus solennelle de toutes les formes de supplications qui soient en usage dans l'Église. La Vierge immaculée, les neuf ordres des Anges, les Patriarches et les Prophètes, les Apôtres et les Évangélistes, les Martyrs et les Confesseurs, les Vierges et les Saintes femmes, sont tour à tour invoqués par la voix des prêtres et par celle du peuple, et il est permis de croire qu'ils descendent en réalité auprès du pontife pour faire avec lui, invisible procession, le tour de ces fondations saintes. C'est alors, c'est après avoir demandé à Dieu d'écarter tous les maux de ses chères ouailles, que le pasteur s'apprête à placer enfin la première pierre dans le lieu qu'elle doit définitivement occuper. Mais, dans cette admirable série des Psaumes où il y a des chants de joie et de douleur pour toutes les conjonctures de la vie humaine, il en est un qui, en ce moment, vient naturellement aux lèvres chrétiennes : c'est le *Nisi Dominus ædificaverit domum.* On le chante donc en toute confiance et en toute joie. Puis, un ouvrier s'avance avec

du ciment; le prélat se baisse et pose la pierre que l'ouvrier affermit et cimente. Ici se place la prière qui résume toute la solennité, et qui est à ce rite ce que la Collecte est à la Messe de chaque jour : « Dans la foi de Jésus-Christ « nous plaçons cette première pierre en ces « fondations, — au nom du Père, du Fils et « du Saint-Esprit, — afin qu'ici fleurissent « toujours la foi, la crainte de Dieu et la chari- « rité fraternelle et afin que ce lieu soit un « lieu de prière où l'on invoque, où l'on bé- « nisse sans cesse le nom de Notre-Seigneur « Jésus-Christ. » Vous l'avez entendue, cette oraison de l'Église qui a été prononcée ce matin à Montmartre, non loin du lieu où a grondé la guerre civile, non loin du lieu où des chrétiens ont tué des chrétiens, où des Français ont massacré des Français : *Ut vigeat ibi fraterna dilectio.*

Et maintenant, que reste-t-il à faire, sinon à parcourir toute la surface de l'édifice sacré? Le chœur jette tout d'abord le grand cri de la pénitence, et chante ce *Miserere* qui sera chanté

tant de milliers de fois par la France pénitente en son sanctuaire du Sacré-Cœur. Puis on se met en marche. Quatre fois le Pontife fait halte sous la voûte du ciel ; quatre fois il entonne une antienne qui est suivie d'un psaume et accompagnée d'une oraison claire, substantielle, vivante : quatre fois il se remet en marche, en longeant les murs de l'église, dont les linéaments sont à peine tracés. Et le peuple chrétien songe à tout ce qui s'élèvera bientôt entre ces murailles bénies. Là seront les tribunaux sacrés de la pénitence, où s'empresseront les pèlerins du monde entier ; là se dressera la chaire d'où les plus illustres orateurs voudront lancer leur verbe de feu ; là s'ouvriront ces chapelles que les artistes, les savants, les soldats, les étudiants et les ouvriers voudront fonder dans la grande basilique. Cependant la procession marche, marche toujours. Elle demande à Dieu la paix : *Pax æterna huic domui ;* elle réclame la santé de l'âme et celle du corps ; elle lève les yeux au ciel pour en voir descendre l'Ange de la réconciliation. Mais l'évêque et le peuple ne sau-

raient oublier le Sanctificateur souverain, qui est le Saint-Esprit, et, en réalité, c'est le Saint-Esprit qui est le roi de cette fête. Le prélat s'arrête une dernière fois, et, au milieu du recueillement et du silence universels, s'écrie : *Veni, creator Spiritus*. On sait quel frémissement parcourt nos foules catholiques toutes les fois que ce chant vainqueur est entonné : « Que l'Esprit descende sur l'édifice qu'on va construire. » La multitude alors se prosterne, et la grande bénédiction solennelle de l'évêque tombe sur elle. En ce moment, des indulgences sont promulguées à haute voix ; la sainte mère Église ouvre ses mains toutes grandes, et, sans les compter, lance ses richesses sur tout le peuple chrétien. La foule enfin s'écoule, radieuse, et jette un dernier regard sur ces fondations d'où elle espère voir bientôt sortir une magnifique cathédrale digne de Notre-Dame de Paris ou de Saint-Pierre de Rome. Le rite est achevé.

Nos lecteurs connaissent-ils beaucoup de poëmes qui soient plus émouvants et plus beaux ? Et cette froide analyse ne leur donnera

t-elle pas l'envie de lire et de relire ce chef-d'œuvre immortel qui s'appelle le *Pontifical romain ?*

Mais il faut se hâter d'en venir au Sacré Cœur, qui est l'objet particulier de la solennité de ce jour. Il semble en effet que Jésus-Christ se tienne, visible, sur la colline de Montmartre et que son Cœur projette aujourd'hui de longs et beaux rayons sur Paris. Allons à lui.

II

Le 16 juin 1675, dans une petite ville sans renom, au fond d'un couvent inconnu, une religieuse ignorée vit un jour le Christ lui apparaître et lui montrer son Cœur : « Voilà, dit-il, « ce Cœur qui a tant aimé les hommes. » Et le Sauveur ajouta : « Je te demande que le pre- « mier vendredi après l'Octave du Saint-Sacre- « ment soit consacré à faire une fête particu- « lière pour honorer mon Cœur. » La petite

ville était Paray-le-Monial ; le couvent était celui de la Visitation ; la religieuse était Marguerite-Marie Alacoque.

Certes, de tels commencements n'ont rien de très-glorieux aux yeux du siècle : les habiles de ce monde en ont ri, et en rient encore. Mais voici qu'aujourd'hui, 16 juin 1875, le monde catholique s'émeut et tressaille tout entier, pour célébrer l'anniversaire de cette apparition du Sauveur à la petite religieuse de Paray ; voici que Mlle Alacoque est devenue la Bienheureuse Marguerite-Marie ; voici que la fête du Sacré-Cœur est une des plus grandes solennités de l'Église universelle ; voici que d'immenses Congrégations d'hommes et de femmes se sont placées sous ce vocable glorieux ; voici que les catholiques, menacés dans la très-chère liberté de leur foi, n'ont trouvé un jour rien de mieux à faire que de placer sur leur poitrine l'image du Sacré Cœur, comme le résumé le plus exact de toute leur croyance et leur meilleur encouragement au martyre ; voici qu'une poignée héroïque de Français, aux jours où la patrie

était envahie, presque déshonorée et tout à fait vaincue, se sont jetés au-devant de l'ennemi avec un drapeau où le Sacré Cœur était uniquement représenté : et ils ont su si bien mourir, à l'ombre de ce drapeau, qu'ils ont jeté un magnifique rayon de gloire dans la nuit de nos défaites ; voici qu'aujourd'hui deux cents millions de chrétiens récitent d'une seule voix une « Amende honorable au Sacré Cœur, » qui leur est envoyée par le Souverain Pontife, par le Vicaire de Jésus-Christ ; voici que cent mille pèlerins peuplent joyeusement tous les chemins qui conduisent à Paray ; voici que tous les diocèses de France associent leur amour et leurs offrandes pour élever, d'un commun effort, cette basilique du Sacré-Cœur, dont les coupoles et les tours feront demain une si magnifique couronne à la colline de Montmartre ; voici que le plus grand pays du monde, à l'heure de ses angoisses et de ses espérances suprêmes, ne peut mieux exprimer toute la profondeur de sa pénitence et toute la vivacité de sa prière qu'en se tournant vers le Sacré Cœur ; voici enfin

que, ce matin, les représentants les plus autorisés de la France ont voulu faire cortége à nos évêques et ont gravi avec eux les flancs de la petite montagne parisienne ; voici que cette élite de la France, ces députés et ces soldats, ces savants et ces magistrats, sont tombés à genoux et ont jeté ce grand cri : « Sacré Cœur « de Jésus, ayez pitié de nous. »

Eh bien ! je le demande aux adversaires de cette prétendue nouveauté, je le demande à ceux-là du moins qui aiment encore à se dire chrétiens : n'y a-t-il pas, dans le merveilleux développement de cette dévotion au Sacré Cœur, un signe très-évident de la légitimité de cette croyance et de la divinité de ce culte ? Je ne veux même pas rappeler ici que Pie VI, dans sa bulle *Auctorem fidei*, a condamné les ennemis du Sacré Cœur, et que Pie IX a béatifié Marguerite-Marie. Je ne veux pas citer ces textes glorieux et ces faits décisifs. Mais est-ce que, du haut de son ciel, Dieu pourrait permettre qu'il se formât jamais dans son Église un tel courant de foi et de piété, si ce courant

n'avait réellement pas une source céleste? Non, non ; la logique n'est pas un vain mot, et l'on ne saurait être catholique sans avoir la dévotion au Sacré Cœur.

J'affirme, d'ailleurs, que ce n'est point là une dévotion nouvelle, mais seulement une forme nouvelle donnée à la plus antique et à la plus nécessaire de toutes les dévotions : j'entends celle au Verbe incarné et à l'Eucharistie.

Tous les théologiens, en effet, sont unanimes à nous enseigner que nous ne pouvons, dans notre adoration, séparer le Cœur de Jésus de son corps, ni son corps de sa divinité, à cause de l'union hypostatique. Dans le Cœur de chair, « nous honorons donc Jésus-Christ tout entier, sans séparation ni division. » Et enfin : « Le Cœur de chair de Jésus-Christ est adoré, par nous, d'un culte de latrie en Jésus-Christ, avec Jésus-Christ et à cause de l'excellence de Jésus-Christ. » Ainsi parlent les théologiens ; mais il est permis d'ajouter que le cœur, au point de vue purement physiologique, a dans l'organisme humain un rôle véritablement essentiel. J'ai voulu

l'étudier hier, très longuement et en des livres spéciaux, cet organe central de la circulation, ce cœur qui envoie le sang à toutes les parties du corps, ce cœur qui a deux mouvements, l'un de contraction et l'autre de dilatation, lesquels s'harmonisent si bien et se complètent si parfaitement. Et je pensais au corps adorable de Notre-Seigneur ; et je me représentais la circulation de son sang dans ses veines et dans ses artères divines ; et je me figurais surtout son cœur matériel : je le voyais entretenant le mouvement dans ce corps sacré et y faisant courir la vie, jusqu'au jour où, par un effet de son amour pour nous, ce cœur fut percé et cessa de battre durant les trois jours du sépulcre. Et je me disais encore que, dans les corps glorifiés eux-mêmes, le cœur peut avoir un rôle que nous ignorons. Mais, je sens, hélas! je sens mon impuissance à exprimer ces choses. Que n'ai-je ici, pour écrire cette physiologie divine, un peu de cette vigueur de coloris que possédait si bien le P. Faber ? Toujours est-il que, sans séparer jamais ce cœur de notre Dieu du corps et de la

divinité de Jésus-Christ, il nous est permis de le considérer comme très-grand et très-saint, même au point de vue matériel. Oui, la pensée de ce centre et de ce foyer de la vie est inséparable de la pensée de l'Incarnation et de celle de l'Eucharistie. Le culte du Sacré Cœur, c'est l'adoration de l'humanité du Christ, qui est indissolublement unie à sa divinité.

Mais il est d'autres sommets où nous pouvons encore nous élever. Dans cet Office du Très-Saint Cœur qui fut approuvé par le Pape Clément XIII, on lit ces remarquables paroles ; *Sub sanctissimi cordis symbolo charitatem Christi patientis recolimus.* Toute la liturgie est d'accord avec cette définition, et la fête du Sacré Cœur nous apparaît en réalité comme la fête de l'Amour de Jésus-Christ pour les hommes. Or cet amour n'a pas fait sa première apparition sur notre terre en la nuit du *Gloria in excelsis.* Non, c'est un amour éternel, et qui s'est manifesté avant l'origine du monde ; c'est un amour qui est glorieusement attesté par la création de cet univers, dont l'homme

est le centre réel et le représentant intelligent ; c'est un amour qui éclate, plus admirablement encore, dans cette nouvelle création de l'homme qui s'appelle la Rédemption ; c'est un amour, enfin, qui continue à se révéler tous les jours dans le gouvernement de l'humanité par Jésus-Christ et par son Église.

Imaginez, par un effort de pensée véritablement héroïque, imaginez tous les milliards de bienfaits dont notre Dieu a comblé, comble aujourd'hui encore et comblera à tout jamais l'humanité en général et chacun des hommes en particulier ; imaginez toutes les douleurs que ce grand Dieu a apaisées, toutes les espérances qu'il a couronnées, toutes les maladies qu'il a guéries, toutes les larmes qu'il a séchées, tous les vœux qu'il a exaucés, toutes les tentations qu'il a éteintes, et surtout les âmes, toutes les âmes qu'il a sauvées au prix de son sang et jetées magnifiquement dans la béatitude éternelle ; imaginez tout cela, et redites-vous que la fête du Sacré Cœur est la fête de cet amour infini de Dieu pour chacun de nous et de toutes

ses miséricordes pour la misérable humanité à travers tous les temps, passés, présents et à venir. C'est le cas de s'écrier avec l'Église : *Quis non amantem redamet ?*

Je m'explique, d'ailleurs, que cette forme nouvelle de la piété catholique se soit seulement produite il y a deux siècles et qu'elle ait reçu ses principaux développements en des temps si voisins du nôtre. Au milieu de la grande bataille qui se livre entre le Bien et le mal, il importait que les catholiques précisassent encore leur croyance à la divinité de Jésus-Christ. Le Sacré Cœur est à ce point précis, qu'il scandalise tous les ennemis de notre foi et les met en rage. Leur haine est instructive, et atteste l'utilité providentielle de cette excellente dévotion. On ne saurait trop le dire et le redire.

III

Au milieu de ce triomphe d'aujourd'hui, les catholiques doivent penser aux combats de l'avenir, et ce jour ne doit pas être uniquement

pour eux un sujet de joie. Cette fête contient plus d'un enseignement.

Ce n'est peut-être pas sans un dessein secret de la Providence que la basilique du Sacré-Cœur s'élève sur cette colline de Montmartre, au milieu d'un des quartiers les plus pauvres de la grande ville. Nous sommes par là invités, une fois de plus, à nous occuper efficacement des petits et des déshérités de ce monde. Il ne sera pas dit que l'église, construite en l'honneur de l'amour, étalera la légitime richesse de ses parvis et de son sanctuaire parmi des populations faméliques, désespérées, et que nous n'aurons pas suffisamment aimées. Il faut que, dans un très-vaste périmètre, il n'y ait plus de pauvres autour de l'église du Sacré-Cœur. Il faut que tout ce quartier ressente, en quelque manière, le bienfait de ce rayonnement du Christ. J'ai déjà parlé plusieurs fois à mes lecteurs de cette « Œuvre des familles ouvrières » qui consiste à bâtir des maisons à l'ouvrier, des maisons où il garde toute son indépendance, toute sa fierté, toute sa vie de famille. Eh bien !

j'espère que, sur les flancs de la colline de Montmartre, les catholiques pourront bientôt construire toute une belle et vivante cité ouvrière. Autour de toutes les basiliques primitives, les chrétiens de Rome et de l'Empire ne manquaient jamais à construire de beaux établissements de charité, qu'ils appelaient des Diaconies. Ce seront là nos Diaconies, à nous. Et il me semble déjà voir les humbles toits fumer, et les ouvriers rentrer le soir au logis et embrasser tous leurs enfants rangés en cercle.

A Montmartre encore, nous trouvons les traces de ces guerres « plus que civiles » dont notre pauvre pays a été si douloureusement blessé et dont il a failli mourir. Il y a eu là du sang versé ; il y a là des haines inassouvies et je ne sais quelle horrible soif de représailles épouvantables. Jetons les yeux par avance sur cette statue du Christ qui doit couronner la façade de la basilique à venir. Regardons le Christ, et pardonnons. Regardons le Christ et offrons, s'il le faut, le martyre de notre vie pour la réconciliation des petits avec les grands, des

faibles avec les puissants, des pauvres avec les riches. Regardons le Christ, et aimons.

Cependant, il ne suffit pas d'aimer nos ennemis. En présence du Sacré Cœur, en présence de l'Amour, il nous reste à accomplir une œuvre plus difficile, qui consiste à aimer nos frères. Oui, ce jour doit être le dernier de tous ceux qui ont vu les catholiques divisés en deux camps. Ce scandale ne s'est, hélas ! prolongé que trop longtemps ; il est temps qu'il cesse et qu'un immense baiser y mette fin, devant l'Infaillibilité victorieuse. *Ego sum mitis et humilis corde :* telle est la parole qui est le plus fréquemment répétée dans la liturgie du Sacré Cœur, et il convient de faire attention à ces répétitions liturgiques qui, comme l'a dit le cardinal Wiseman en la préface de sa *Fabiola*, sont d'une importance considérable et nous révèlent tout l'esprit de tel ou tel rite. Le 16 juin ouvre une ère de charité et de réconciliation universelles : malheur à nous, si nous ne comprenons pas cette leçon !

Puis, laissons-nous aller à l'espérance. Je ne

saurais approuver ces prophètes lugubres et fatidiques, ces hommes pâles et désespérés, qui s'en vont crier à tous les carrefours : « Paris va mourir ; la France va mourir ! » J'ai horreur de cette « politique des catastrophes » et de ces Jérémies sans inspiration, qui ne cessent de répéter : « La France sera formidablement punie ; des milliers d'hommes périront, et les chevaux auront du sang jusqu'au poitrail. » Hélas ! hélas ! je ne sais ce que nous ménage la Justice de Dieu, laquelle est toujours adorable et sera toujours adorée. Je ne sais, mais j'espère. Dans ce magnifique Office de la Bénédiction d'une première pierre, j'ai lu et relu vingt fois ces mots très-consolants : *Non permittas introire angelum percutientem.* Laissez-moi donc espérer que Paris ne sera pas si redoutablement châtié ; laissez-moi croire que cette basilique du Sacré-Cœur sera un paratonnerre divin ; laissez-moi, dans quelque dix ou vingt années, voir par avance se dérouler sur cette colline sanctifiée une *théorie* de cent mille hommes, qui, au milieu d'une population

heureuse et apaisée, viendra dire à Dieu : « Je voudrais t'aimer comme tu m'aimes. »

Très-Saint Père, nous ne savions vraiment que vous offrir pour célébrer dignement l'anniversaire de votre élévation au Souverain Pontificat ; mais, en vérité, ces derniers mots nous inspirent une pensée :

Très-Saint Père, nous vous offrons notre espérance en la conversion de la France et du monde.



AU PAPE LEON XIII

« Très-Saint Père, vous prenez le gouvernement du monde en des conjonctures singulièrement graves et douloureuses. Tout ce que nous aimons semble à terre. Le Schisme paraît triompher à Constantinople, l'Hérésie à Berlin, la Révolution partout. Ces trois haines sont coalisées contre nous, et tout est condamné à subir leur inique violence. Nous sommes des vaincus enfin, et

l'Église, jetant les yeux autour d'elle, ne trouve d'appui qu'en Dieu.

« *Mais vous avez choisi un nom qui nous remplit de je ne sais quelle espérance en un triomphe prochain.*

« *Vous êtes le successeur de ce grand saint Léon Ier, qui marcha virilement au devant d'Attila et qui, de sa main pacifique et lumineuse, l'arrêta soudain au pied des murailles de Rome. Vous êtes le successeur de ce saint Léon II, qui fut le vainqueur de la redoutable hérésie monothéliste. Vous êtes le successeur de ce saint Léon III, qui mérita d'être le protégé et l'ami du plus honnête de tous les grands hommes, du très-illustre Charlemagne. Vous êtes le successeur de ce saint Léon IV, qui sauva Rome de l'ignoble domination des Sarrasins et qui construisit la cité Léonine, cette forteresse de l'indépendance des Papes. Vous êtes le successeur de ce saint Léon IX, qui*

fut le précurseur de saint Grégoire VII, de ce géant; qui réforma sans faiblesse la discipline en péril, se prit de haine contre tous les abus et répondit victorieusement, dans une lettre mémorable, aux arguties du schisme grec. Vous êtes le successeur de ce Léon X, qui attacha son nom à tout un siècle.

« Cinq de vos homonymes ont été des saints sur le trône apostolique, et le Martyrologe nous offre leurs cinq noms glorieux. Quel heureux présage !

« Nous sommes assurés, Très-Saint Père, que vous marcherez sur leurs traces. Comme saint Léon Ier et saint Léon IV, vous vaincrez l'effort de la barbarie et, comme saint Léon II, celui de l'hérésie. Comme saint Léon III, vous nous susciterez un Charlemagne. Comme saint Léon IX, vous dominerez le schisme et foulerez aux pieds les abus et les erreurs.

« Ces trois haines dont nous parlions,

Votre Sainteté les domptera. Ce sera peut-être sous le pontificat de Léon XIII que la messe latine sera célébrée à Sainte-Sophie de Constantinople. Ce sera sous le pontificat de Léon XIII que le protestantisme allemand rendra les armes à la sincérité et à la beauté de la résistance catholique. Ce sera sous le pontificat de Léon XIII que la Révolution se sentira enfin désarmée et impuissante. Telle est, du moins, notre espérance.

« *Quel que soit l'avenir, nos cœurs sont avec vous.*

« *Soit que vous jugiez nécessaire de résister, comme un mur d'airain, aux brutalités des violents et aux perfidies des habiles; soit que, dans votre pitié pour tant d'âmes qui souffrent, vous daigniez exercer envers elles cette magistrature de la miséricorde, cette mansuétude des Souverains Pontifes qui est pleine de tendresses ineffables,*

« *Vous nous trouverez toujours auprès de*

vous, fils très-obéissants et soldats dévoués jusqu'à la mort. Car vous êtes le Vicaire de Jésus-Christ, le Successeur de Pierre, le Docteur infaillible, la Règle vivante de la doctrine, le Roi de nos âmes.

« *Très-Saint Père, bénissez-nous.* »

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

		Pages
I.	Les Devoirs de l'heure présente...........	1
II.	La Poésie..................................	27
III.	Le Roman............	49
IV.	L'Art.................	77
V.	La Musique sacrée.........................	117
VI.	De l'Enseignement de l'histoire de France..	153
VII.	De l'Enseignement de l'histoire littéraire...	191
VIII.	La Pudeur publique..	217
IX.	En Vacances...............................	225
X.	Conseils à une chrétienne..................	241
XI.	La Profanation de l'intime.................	273
XII.	Le Sacré Cœur......................... ...	295
	Au Pape Léon XIII.........................	325

Le Mans. — Typ. Ed. Monnoyer.